

*Du Féminisme à la Sexologie,
Variations sur le Sexe et le Genre*

*Rapport de synthèse pour l'Habilitation à diriger des
recherches présenté par*

Sylvie Chaperon

MC à l'Université de Toulouse II

Garant : Pascal Ory

Professeur à l'Université de Paris I

Sommaire :

1 Un parcours dans l'histoire des femmes et du genre	3
1.1 De l'histoire des femmes à celle du genre	4
1.1.1 Les débuts de l'histoire des femmes	4
1.1.2 Le concept de genre, petit détour théorique.....	9
1.1.3 Entre histoire sociale et histoire des représentations	14
1.2 L'histoire du féminisme, un choix logique	18
1.2.1 Croiser le féminisme et les clivages culturels, politiques et sociaux	19
1.2.2 Croiser le féminisme avec les générations.....	22
1.2.3 Générations féministes et générations d'historiennes	24
1.2.4 Trois ans à Florence : introduction à l'histoire comparée.....	26
1.2.5 Poursuivre l'histoire du féminisme.....	30
2 Beauvoir, une figure tutélaire.....	33
2.1 Premières lectures du Deuxième Sexe	33
2.1.1 Interpréter les contradictions de Beauvoir.....	34
2.1.2 La réception du <i>Deuxième Sexe</i>	37
2.2 Le colloque du cinquantenaire	40
2.2.1 Comparer les réceptions dans des contextes nationaux différents	44
2.2.2 Backlash	47
2.3 Dans le sillage du colloque	49
2.3.1 Les études beauvoiriennes	49
2.3.2 L'histoire des intellectuelles	52
2.3.3 Que dire encore sur Beauvoir ?	56
3 L'histoire des sexualités	58
3.1 Sexe et genre : deuxième petit détour théorique.....	58
3.1.1 Dénaturaliser et déconstruire la sexualité.	58
3.1.2 Et <i>quid</i> du <i>Queer</i> ?.....	62
3.2 Premières recherches	63
3.2.1 Beauvoir et Kinsey : deux révélateurs	63
3.2.2 Sexualités et politique : deux numéros spéciaux et deux débats.....	65
3.2.3 Les féministes et la sexologie	73
3.2.4 Recherches sur l'historiographie des sexualités	76
3.3 L'histoire de la sexologie.....	79
3.3.1 Le projet de délégation au CNRS	79
3.3.2. <i>Les origines de la sexologie, 1850-1900</i>	84
3.3.3 Poursuivre l'histoire de la sexologie.....	88

1 Un parcours dans l'histoire des femmes et du genre

Les études féministes naissent au début des années 1970 de la rencontre de deux phénomènes sociaux concomitants : la féminisation de l'université et la naissance du Mouvement de libération des femmes.

La féminisation des effectifs étudiants connaît une progression depuis l'entre-deux-guerres. Historiquement, il s'agit d'un retournement complet. Le baccalauréat, créé sous le premier Empire pour sélectionner l'élite masculine, a été interdit aux femmes pendant plus d'un siècle. Après les durs combats des premières bacheliers sous le Second Empire (dont Julie Daubié), puis la création d'un enseignement secondaire public féminin par la loi Camille Sée de 1880, c'est le décret Bérard de 1924 qui va uniformiser les programmes secondaires et les baccalauréats masculin et féminin. Véritables bêtes curieuses au tournant du siècle, les bacheliers progressent très rapidement: 6% en 1914, elles sont déjà 36% à la veille de la deuxième guerre. A l'entrée des années 1960, on compte autant de bacheliers que de bacheliers¹. L'accès des femmes à l'enseignement supérieur fait un bond à partir des années 1920, elles représentent 13% des effectifs en 1920, le double en 1930 et un tiers des étudiants en 1940.

L'année 1970, où pour la première fois le nombre de bacheliers dépasse celui des bacheliers, clôture donc une longue période d'exclusion puis de rattrapage. Les étudiantes entrent massivement dans l'enseignement supérieur, particulièrement universitaire. En 1975, pour la première fois il y a plus d'étudiantes que d'étudiants. La tendance s'est accentuée depuis (en 2001, les filles représentent 55% des effectifs de l'enseignement supérieur). En revanche, la féminisation du corps enseignant ne suit pas le même rythme, Les facultés demeurent encore très fermées aux enseignantes, elles ne sont que 6,5% en 1946, 18,7% en 1954 et un peu plus de 29% en 1968, concentrées surtout dans les grades les plus bas². Parmi les sciences humaines, l'histoire se montre particulièrement rétive : En 1965, on ne compte encore que 3 professeures d'histoire et seulement 11% des maîtres de conférence et maîtres

¹ Carole Christen-Lécuyer, « Les premières étudiantes de l'université de Paris », *Travail, Genre et Sociétés*, n°4, octobre 2000, pp.35-50.

² Christophe Charle, « Les femmes dans l'enseignement supérieur. Dynamiques et freins d'une présence 1946-1992 », Vincent Duclert, Rémi Fabre et Patrick Fridenson (dir.), *Avenir et avant-gardes en France XIXe-XXe siècles. Hommage à Madeleine Rebérioux*, Paris, La Découverte, 1999, pp.84-105.

assistants sont des femmes³. L'agrégation féminine d'histoire, moins spécialisée, se maintient jusqu'au milieu des années 1970 ce qui nuit au recrutement des Sévriennes.

Parallèlement, le Mouvement de libération des femmes fait son entrée sur la scène publique⁴. En août 1970, une poignée de militantes désireuses de soutenir la grève menée au même moment par les Américaines décident d'une action symbolique. Sous l'arc de triomphe, elles déposent une gerbe de fleurs sur la tombe du soldat inconnu tout en portant plusieurs banderoles très explicites : « Un homme sur deux est une femme » ; « Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme ». Ce geste iconoclaste qui inaugure le MLF est un raccourci saisissant de la critique féministe de l'Histoire. Sous l'Arc de triomphe, le tombeau du soldat inconnu dont la flamme est ravivée chaque soir est un haut lieu de la mémoire nationale commémoré tous les 11 novembre. Il illustre une certaine vision de l'Histoire, masculine, nationale, guerrière et citoyenne, qui exclut radicalement les femmes. Ce nouveau mouvement social exprime d'ailleurs sa soif d'histoire de multiples façons. L'hymne du MLF contient ces paroles : « nous qui sommes le continent noir, les femmes ; nous qui n'avons pas d'histoire, les femmes ». La journée internationale des femmes du 8 mars, seul signe tangible d'une histoire des femmes déjà existante, voit ses origines réinterrogées par des militantes de tous les pays⁵.

1.1 De l'histoire des femmes à celle du genre

1.1.1 Les débuts de l'histoire des femmes

Dès 1973, un premier cours de DEUG intitulé « Les femmes ont-elle une histoire ? » est animé par Michelle Perrot, Pauline Schmitt et Fabienne Bock à l'Université de Paris VII. Voici un aperçu de la première séance :

³ Olivier Dumoulin, « Archives au féminin, histoire au masculin, les historiennes professionnelles en France, 1920-1965 », dans Sohn Anne-Marie et Thélamon Françoise (dirs.), *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?* Paris, Perrin, 1997, pp. 343-356.

⁴ Sur la question très débattue de la première sortie publique du MLF voir les articles de Christine Delphy, "Les origines du MLF en France", *Nouvelles Questions Féministes*, n° 16-17-18, 1991 et Antoinette Fouque, "Femmes en mouvement: hier, aujourd'hui, demain. Entretien", *Le Débat*, n°59, mars-avril 1990.

⁵ Chaperon Sylvie, "Qui a inventé la Journée de la femme?," *L'Histoire*, n°. 252, 2001 ; Bard Christine, "Les usages politiques de l'histoire des femmes" dans Andrieu Claire, et al. (dir.), *Politiques du passé. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2006, pp.71-82.

« Andrée Michel, sociologue, pionnière, amie de Simone de Beauvoir, ouvrit le feu par un exposé sur « la femme et la famille dans les sociétés développées », en opposant deux « modèles » traditionnel et moderne. Elle fut, courtoisement mais vigoureusement, prise à partie par des garçons, dont l'un lui reprochait de se référer à des « modèles » familiaux, alors que, disait-il, « nous, la famille, on n'en veut plus » ; et un autre, de ne pas évoquer l'orgasme, tout en caressant les longs cheveux d'une jolie blonde assise par terre, à ses côtés ; la salle était comble et il n'y avait plus de place disponible. Ce qui fit s'esclaffer les filles de l'assistance, solidaires de leur compagne : « il faudrait peut-être lui demander son avis ? ». Andrée Michel, que d'ailleurs son mari accompagnait, tant il était curieux du déroulement d'une séance visiblement insolite, expliqua avec une sérénité enjouée que « modèles » n'avait pour les sociologues aucun sens normatif et que l'orgasme n'était pas présentement son propos⁶. »

Rapidement des groupes d'études réunissent des militantes, des enseignantes et des étudiantes dans plusieurs universités. Le Groupe d'études féministes voit le jour en 1974 à Jussieu, à l'initiative de Françoise Basch et Michelle Perrot. Interdisciplinaire, il refuse les hiérarchies traditionnelles et s'oppose à la coupure entre savoir savant et pratiques militantes, non sans conflits. « Les militantes qui avaient rejoint le GEF –en désaccord avec discours et style universitaires traditionnels- étaient bien décidées à fonctionner selon les normes en vigueur au mouvement, non mixité, refus de la hiérarchie, critique de l'objectivité et du savoir constitué » se souvient Françoise Basch⁷.

Pareils groupes et séminaires fleurissent un peu partout : le Centre d'études féminines de l'Université de Provence en 1973 (CEFUP)⁸ ; le Centre lyonnais d'études féministes en 1976 (CLEF), le Groupe de recherches interdisciplinaires d'étude des femmes en 1979 (GRIEF) à Toulouse et bien d'autres. Etudes « féminines » ou « féministes », le choix du qualificatif ne départage pas nécessairement des positions politiques. Certaines préfèrent le féminin pour recruter un public plus large que l'appellation féministe effrayerait. Ailleurs

⁶ Michelle Perrot, « Les premières expériences » dans Basch Françoise et Al. (dir.), *25 ans d'études féministes. L'expérience Jussieu*. Paris, Université de Paris 7, 2001, p. 14.

⁷ Françoise Basch, citée par Françoise Picq « Du mouvement des femmes aux études féministes » dans *Ibid.*, p. 24.

⁸ Armogathe Daniel, "Si le CEFUP nous était conté..." dans Bernos Michel et Bitton Michèle (dir.), *Femmes, Familles et Filiation. Société et histoire*, Publication de l'Université de Provence, 2004, pp.157-162.

l'intitulé choisi a été changé par l'administration⁹. Par leur mode de fonctionnement ces groupes introduisent à des degrés variables des ruptures avec le monde académique : interdisciplinaires, collégiaux, cogérés, ouverts à tous publics, étudiants ou non, parfois sans aucun contrôle des connaissances, ni examen.

Jussieu et Toulouse jouent chacun un rôle particulièrement important dans l'histoire contemporaine des femmes. Le GEF et plusieurs historiennes de l'Ecole des hautes études en sciences sociales ont produit ensemble *Pénélopes, Cahiers pour l'histoire des femmes* qui compte 13 numéros thématiques de 1979 à 1985. A Paris-VII Jussieu, Michelle Perrot s'est employée à développer l'histoire des femmes pendant vingt ans, créant plusieurs enseignements, animant des séminaires de recherche le lundi soir, dirigeant de nombreuses maîtrises (entre 100 et 150) et thèses (49, dont 26 publiées). Avec les divers numéros spéciaux de revue qu'elle coordonne, la vaste publication de l'*Histoire des femmes en Occident* (5 vol., Plon, 1991-1992) qu'elle co-dirige avec Georges Duby et ses lundis de l'histoire à France Culture, Michelle Perrot offre des espaces de visibilité à bien des jeunes historiennes et fait rayonner l'histoire des femmes dans le grand public. Cette figure consensuelle, rigoureuse et d'une grande probité a beaucoup contribué à créer une communauté d'historiennes et d'historiens respectueuse des unes et des autres.

Toulouse représente un autre pôle important des études féministes¹⁰. Le GRIEF, fondé comme on l'a dit en 1979 regroupe plusieurs historiennes : Rolande Trepép, Agnès Fine, Marie-France Brive. L'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 crée une conjoncture favorable. Le ministère de la Recherche (Chevènement) et celui du Droit des Femmes (Roudy) débloquent les fonds pour organiser un vaste colloque national des études féministes, qui se tient à Toulouse en décembre 1982 sous le titre « Femmes, féminisme recherches » et dont le GRIEF assure l'organisation matérielle. Rassemblant 750 chercheuses de toutes les disciplines et 140 communications, il marque la reconnaissance et la visibilité d'un champ d'étude surgit quelques années plus tôt¹¹. Dans la foulée, le CNRS finance une action thématique programmée « Recherches sur les femmes et recherches féministes » sur quatre ans et 4 postes d'enseignant-chercheur en études sur les femmes sont créés en 1984 grâce au ministère du Droit des femmes, dont trois seulement seront pourvus : Annie Junter-Loiseau à

⁹ Lagrave Rose-Marie, "Recherches féministes ou recherches sur les femmes?", *Actes de la recherche en science sociales*, n°. 83, 1990.

¹⁰ Martin Jacqueline, "Histoire des enseignements et recherches féministes à l'Université de Toulouse le Mirail" dans Le Feuvre Nicky et al. (dir.), *Les femmes et l'université dans les pays de la Méditerranée*, Toulouse, PUM, 1999, pp.249-267.

¹¹ Liliane Kandel, « un tournant institutionnel : le colloque de Toulouse dans Basch et Al. (dirs.), *25 ans d'études féministes. l'expérience Jussieu*, Op. Cit., pp.101.

Rennes (Droit), Claude Zaidman à Jussieu (Sociologie) et Marie-France Brive à Toulouse (Histoire).

Cette dernière, trop tôt décédée en 1993, a fortement impulsé l'histoire des femmes dans son université¹². Après une thèse de 3^e cycle sur la Verrerie ouvrière d'Albi, effectuée sous la direction de Rolande Trespé, elle s'était attelée à une thèse de doctorat sur les femmes résistantes qui restera inachevée. En 1986, elle fonde le groupe interdisciplinaire Simone, qui insiste davantage que le GRIEF sur l'articulation entre recherche et enseignements. En histoire, elle met en place un enseignement optionnel et ouvert aux autres disciplines qui va du DEUG jusqu'à la Maîtrise. A l'occasion du bicentenaire, elle organise un grand colloque international sur les femmes et la Révolution française, dont les actes sortiront en trois volumes aux Presses universitaires du Mirail¹³. Enfin, avec l'équipe Simone elle met en place un DESS « Politiques sociales et rapports sociaux de sexe » et obtient un second poste fléché « condition féminine » en sociologie, sur lequel sera recrutée Nicky Le Feuvre en 1991.

A ses débuts, l'histoire des femmes en France s'écrivait en noir et blanc, selon l'expression de Michelle Perrot :

« Préoccupée de saisir les fondements de la domination et de l'oppression, aimantée par les images de la femme victime, battue, trompée, humiliée, sous-payée, seule, prostituée, cette histoire a été celle du malheur féminin. Puis, désireuse de saisir les femmes comme agents de l'intrigue, avec leurs formes d'action, d'expression, leurs gestes et leurs paroles, sinon leur « culture », notion plus discutable, elle s'est attachée aux femmes actives et rebelles, à leur vivante présence »¹⁴.

Si les thématiques ont été très variées, deux chantiers ont plus particulièrement retenu l'attention des chercheuses : le travail des femmes et les militantes. La première orientation dérive de l'historiographie française des années 1950 ou 1960, décennies qui ont formé les historiennes universitaires de l'époque et où l'histoire économique et sociale adopte une perspective marxiste ou marxisante. Michelle Perrot a fait sa thèse sur la genèse de la grève ; Rolande Trespé sur les mineurs de Carmaux, Madeleine Rebérioux sur Jaurès et la SFIO.

¹² Corradin Irène et Martin Jacqueline, *Les femmes sujets d'histoire. A la mémoire de Marie-France Brive*, Toulouse, PUM, 1999

¹³ Brive Marie-France (dir.) *Les femmes et la révolution française*, 3 vols. Toulouse, Presse universitaire du Mirail, 1989-1991

¹⁴ Perrot Michelle (Dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible?* Marseille, Rivages, 1984, p.13.

Leurs étudiant-e-s multiplient les travaux sur les ouvrières démontrant la surexploitation qu'elles subissent et la méfiance du mouvement ouvrier à leur endroit. C'est le temps d'une « histoire ouvrière du travail féminin » selon les termes de Françoise Thébaud, qui y participe par sa maîtrise sur les munitionnettes de la Grande Guerre¹⁵.

Le féminisme, qui lui témoigne de la résistance des femmes, fait donc pendant à l'histoire de la condition, si dure, des femmes. Dès 1977 paraît la première synthèse et l'année suivante une anthologie de textes féministes¹⁶. Les premières chercheuses, fortement engagées dans le MLF, abordent l'histoire de leurs devancières avec une forte charge affective et politique. Françoise Picq se souvient du climat qui régnait au début du GEF de Jussieu :

« L'histoire du féminisme, telle que nous l'avons entreprise, n'était guère conforme aux canons universitaires. Nous n'avions pas nécessairement de formation historique et refusions d'être enfermées dans un champ disciplinaire. Notre objectif était de lever la censure sur le féminisme passé, de mettre à l'honneur celles que nous appelions les « grands-mères » avec lesquelles nous avions un rapport pas du tout distancié. Chacune d'entre nous avait sa « chouchoute » : Hélène Brion, Madeleine Pelletier, Hubertine Auclert, Madeleine Vernet ou les Saint-Simoniennes. Nous ne nous intéressions qu'à celles chez lesquelles nous trouvions un écho à nos propres préoccupations. Nous découvriions avec enthousiasme les brides de leurs vies et nous les partageons¹⁷. »

Les figures les plus radicales, les paroles les plus subversives, les temps les plus révolutionnaires, les thèmes les plus modernes sont donc privilégiés dans ce premier temps.

¹⁵ Thébaud Françoise, *Ecrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses, ENS éditions, 1998, p. 49-52.

¹⁶ Albistur Maïté et Armogathe Daniel, *Histoire du féminisme français du Moyen Age à nos jours*, 2 vols. Paris, Des femmes, 1977 ; Albistur Maïté et Armogathe Daniel, *Le Grief des femmes: anthologie des textes féministes*, Paris, Hier et demain, 1978.

¹⁷ Françoise Picq « Du mouvement des femmes aux études féministes », op.cit., p.29, ces premières recherches ont été publiées notamment dans *Parole !*, n°1, Paris, Tierce, printemps 1978.

1.1.2 Le concept de genre, petit détour théorique

Si le terme « genre » a posé problème en France où il a été peu utilisé jusqu'à ces dernières années, la démarche qu'il sous-entend a, en revanche, été adoptée assez tôt¹⁸. Dès les premiers bilans historiographiques, des historiennes soulignent la nécessité de ne pas isoler l'histoire des femmes des autres déterminismes sociaux et surtout de comparer systématiquement la situation des femmes avec celle des hommes.

« Quels que soient les sujets traités, écrit par exemple Michelle Perrot, l'histoire des femmes est celle de leurs rapports, individuels et collectifs, réels et symboliques à l'autre sexe ; il s'agit de faire l'histoire de ces rapports à tous les niveaux : discours, représentations, pratiques effectives ; d'articuler aussi rapports de sexe et rapports de classe.¹⁹ ».

Les usages du genre en France

L'appellation du genre ou son refus ne signifie pas nécessairement un positionnement théorique sous-jacent. Ainsi Christine Bard, après avoir listé très précisément les avantages et inconvénients des deux étiquettes, manifeste une « préférence politique et sentimentale pour l'histoire des femmes », tout en précisant qu'elle renvoie à une « lecture sexuée, lecture genrée » de l'histoire²⁰. Beaucoup revendiquent la posture de M. Jourdain²¹. Il n'y a donc pas de rupture nette entre l'histoire des femmes et celle du genre mais des inflexions, des déplacements de plus en plus manifestes et que Françoise Thébaud a inventoriées soigneusement²². Parmi les 6 usages du genre qu'elle signale, je m'arrêterai plus particulièrement sur deux d'entre eux²³.

L'attention est de plus en plus portée sur la comparaison des hommes et des femmes et sur les relations qu'ils entretiennent. La démarche est cependant freinée par la grande

¹⁸ Chaperon Sylvie, "Le genre: un mot, un concept ou un label?" dans Fougeyrollas-Schwebel Dominique et al. (dir.), *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp.107-112.

¹⁹ Perrot Michelle, "Quinze ans d'histoire des femmes," *Sources. Travaux historiques*, n° 12, 1987, p. 26.

²⁰ C. Bard, « Une préférence pour l'histoire des femmes » dans Fougeyrollas-Schwebel Dominique et al. (dir.), *Le genre comme catégorie d'analyse, Op. Cit.*, pp.99-105.

²¹ Par exemple Cécile Dauphin, « La catégorie de genre à l'épreuve des pratiques de recherche », dans *Ibid.*, pp.113-123.

²² Thébaud, *Ecrire l'histoire des femmes, Op. Cit.*, voir aussi l'entrée genre dans Thébaud Françoise (dir.) *Les mots de l'Histoire des femmes*. Toulouse, PUM, 2004.

²³ Françoise Thébaud, « Ecrire l'Histoire des Femmes et du Genre en France », dans *Historiens et Géographes* n°392, pp.71-81 ; Chaperon Sylvie, "De l'histoire des femmes à l'histoire du genre" dans Tager Hélène et Wagniar Jean-François (dir.), *Des femmes sans histoire ?*, Paris, Nouveaux regard/Syllepse, 2005, pp.13-22.

asymétrie des sources, beaucoup plus produites par les hommes que par les femmes. Ce premier déplacement se formule parfois sous le pluriel « histoire des genres », par exemple dans le numéro spécial de la revue *Vingtième siècle* intitulé « Histoire des femmes, histoire des genres »²⁴. L'histoire des genres incite donc au développement de l'histoire des hommes et du masculin qui, en France, se concentre beaucoup dans l'étude des institutions masculines²⁵. L'accent est aussi placé moins sur les parties (les hommes et les femmes) que sur le principe de partition, pour reprendre les termes de Christine Delphy²⁶. Il s'agit d'étudier le système du genre ou comment la différence et la hiérarchie des sexes sont socialement et culturellement construites, reproduites ou remises en question, par les individus, les groupes sociaux, les institutions et les représentations. Ce second déplacement s'exprime le plus souvent par l'usage au singulier du genre dans quantité de titres tel que « Le genre de la nation »²⁷.

Ces inflexions conduisent à une remise en question de la discipline historique. Il ne s'agit plus de produire une histoire dite neutre quant au sexe, mais le plus souvent reflétant uniquement les expériences masculines, il ne s'agit plus d'écrire une histoire des femmes en complément de la précédente, mais il s'agit de reconsidérer dans une perspective sexuée les événements et les phénomènes historiques de toute nature. Pour prendre un exemple concret, l'histoire du genre ne se contente pas d'ajouter à une histoire générale du travail un chapitre sur l'histoire du travail des femmes, elle veut produire une histoire genrée, sexuée du travail, ce qui s'accompagne d'une redéfinition du travail (qui inclut le travail domestique) et des logiques de son organisation sociale.

Ce glissement des femmes aux genres ou au genre s'accompagne de la remise en question des grands sujets collectifs et des grands paradigmes. Le singulier de la classe ouvrière ou de la nation ne va plus de soi tant il masque de fortes hiérarchies et divisions internes. De même, les récits de l'histoire des femmes, bien qu'au pluriel, ont souvent mis en scène des blanches, occidentales, hétérosexuelles, de classe moyenne ou supérieure. C'était une critique que les chercheuses américaines ont adressée à *L'Histoire des femmes* dirigée par

²⁴ N°75, juillet-septembre 2002, coordonné par Raphaëlle Branche et Danièle Voldman, le pluriel se retrouve dans le titre de l'éditorial (« Pour une histoire des genres ») et dans celui de l'article de Fabrice Virgili (« L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui »)

²⁵ Voir les bilans historiographiques de Odile Roynette, « La construction du masculin de la fin du 19^e siècle aux années 1930 », dans « Histoire des femmes, histoire des genres », *Vingtième siècle*, n°75, *Op. Cit.*, et de Anne-Marie Sohn, « Histoire des hommes et des masculinités », dans *Historiens § Géographes*, n°394, pp.167-178. Voir tout récemment : Revenin Régis (dir.) *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours. Contributions à l'histoire du genre et de la sexualité en France*, Paris, Autrement, 2007.

²⁶ C. Delphy, « Penser le genre : quels problèmes ? », dans Hurtig Marie-Claude et al., *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS, 1991, pp.89-101

²⁷ Le genre de la nation, *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, n°12, automne 2000.

Georges Duby et Michelle Perrot. Les travaux croisant les déterminations sociales de classe, de genre, de race, de génération ou d'orientation sexuelle sont préférés. Les grandes structures narratives ne fonctionnent pas plus. Ni le progrès, ni la lutte de classe ne peuvent encore ordonner les récits historiques. L'histoire des femmes ou de la sexualité ont été accusées de suivre naïvement la marche de l'émancipation des femmes ou de la libération sexuelle.

Le concept de genre renvoie à des pratiques et à des sensibilités historiennes différentes de part et d'autre de l'Atlantique. En France, il fait écho aux « rapports sociaux de sexe » théorisés en premier lieu par les féministes matérialistes de la revue *Questions féministes*. D'article en article, Christine Delphy a tenté d'opérer une translation du matérialisme historique depuis son terrain d'origine, le capitalisme, jusqu'à celui du patriarcat²⁸. Colette Guillaumin s'appuie davantage sur le servage ou l'esclavage pour théoriser le sexage ou l'appropriation du corps des femmes par les hommes²⁹. Les recherches de Paola Tabet sur la reproduction, celles de Nicole-Claude Matthieu en anthropologie seraient aussi à mentionner. L'influence du marxisme a été très forte en France, en histoire en général et en histoire des femmes en particulier. Bien des chercheuses françaises ont poursuivi l'analyse en terme de rapports sociaux de sexe et de domination masculine, de nombreuses sociologues ou historiennes ont étudié la division sexuelle du travail à l'œuvre dans les industries ou la vie domestique³⁰. Cette histoire se veut attentive aux contraintes matérielles, aux dominations et aux résistances sociales, à la place des uns et des autres dans la production et la reproduction. Les discours, les idéologies, les productions culturelles intéressent moins et sont vus comme des reflets du cadre de vie matériel, des justifications idéologiques des dominants ou des expressions de la résistance des femmes³¹.

En revanche, l'histoire du genre telle qu'elle est pratiquée dans les « Cultural Studies » anglo-américaines focalise précisément sur la production culturelle : arts picturaux, littérature, cinéma, opéra, etc. S'appuyant sur la critique littéraire et les sciences du langage, elle explore la manière dont la différence des sexes, le masculin et le féminin, sont mis en texte et en scène. Avec le « linguistic turn » et le post-structuralisme la démarche a prétendu s'étendre à toute production discursive (philosophie, politique) à toutes les sources, à tous les textes. L'analyse de la textualité des sources au moyen de l'analyse du discours se présente alors comme

²⁸ Voir la réédition de ses textes : Delphy Christine, *L'ennemi principal*, 2 vols. Vol. 1 Economie politique du patriarcat, Vol. 2 Penser le genre, Paris, Syllepse, 1998-2001 et les comptes-rendus critiques de la rubrique Controverses dans *Travail, Genre et Société*, n°4, octobre 2000, dont le mien pp. 164-169.

²⁹ Voir la réédition de ses principaux articles dans Guillaumin Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992.

³⁰ Voir Laufer Jacqueline et al., *Masculin-Féminin: questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF, 2001

³¹ L'ouvrage de Dubesset Mathilde et Zancarini-Fournel Michelle, *Parcours de femmes. Réalités et représentations. Saint-Etienne, 1850-1950*, Lyon, PUL, 1993 est particulièrement représentatif.

l'approche historique principale. Les évolutions et changements du sens des catégories sémantiques ou conceptuelles remplacent les événements ou les faits que l'historien traque. Cette fois, loin d'être secondaires, les discours deviennent les agents de l'histoire, ils agissent sur le réel, ou pour être plus précise, la distinction entre le réel (les pratiques sociales) et les discours (idéologies, représentations) est abolie. Comme le précise David Halperin, antiquisant et historien de l'homosexualité : « Il s'agit de prendre l'action sociale pour un texte, de produire des lectures textuelles des formes culturelles et d'envisager ensemble les pratiques sociales et symboliques, c'est-à-dire de traiter les pratiques sociales comme partie prenante du système signifiant, et les significations comme des éléments des transactions sociales, en bref d'enquêter sur la poétique de la culture »³².

Ce « nouvel historicisme » est peu pratiqué par les historien-nes français-es qui se montrent critiques et affirment leur attachement à la distinction entre les pratiques sociales et les pratiques discursives, entre l'histoire sociale et celle des représentations³³. Nicole-Claude Matthieu va jusqu'à dire que « Le postmodernisme (...) c'est la mort de toute pensée sociologique et historique »³⁴. Tout récemment Elsa Dorlin, philosophe et historienne des sciences, a publié sa thèse, très inspirée du tournant linguistique, bien que ne s'en revendiquant pas explicitement³⁵.

Le renversement du sexe et du genre

Le concept de genre est contemporain d'un renversement de paradigme qu'il contribue à accélérer. Lors de ses premières occurrences, aux Etats-Unis dans les années 1960, le mot visait à séparer le sexe biologique, la différence naturelle des sexes, invariable, des rôles de sexe, historiquement et socialement contingents. Pareille distinction existait ailleurs et bien avant, sous des terminologies variables, avec les travaux de M. Mead par exemple ou *Le Deuxième Sexe* de Beauvoir et l'on pourrait remonter plus haut dans le temps. Dans cette première étape réflexive, très liée au mouvement féministe et dont les bornes chronologiques

³² Halperin, David, *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*, Paris, EPEL, 2000, p. 13.

³³ Voir par exemple la critique de Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996 et celle de Sohn Anne-Marie, "Histoire des femmes et concepts importés" dans Christophe Charle (dir.), *La France démocratique Mélange offerts à Maurice Agulhon*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, pp.45-54.

³⁴ Matthieu Nicole-Claude, "Dérive du genre/stabilité des sexes" dans Chetcuti Natacha et Michard Claire (dir.), *Lesbianisme et féminisme. Histoires politiques*, Paris, L'Harmattan, 2003, p.294.

³⁵ Dorlin Elsa, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006. Dans sa préface, Joan W. Scott, « figure de proue du gender post-structuraliste » selon F. Thébaud, note que « dans cette perspective (foucauldienne), l'histoire de la sexualité n'est pas seulement une histoire des idées concernant les relations entre hommes et femmes, c'est une histoire économique et sociale, dans sa définition la plus large (p.10) ».

sont difficiles à fixer, les genres, socialement déterminés, s'appuient donc sur un dimorphisme biologique peu contesté.

Dans une deuxième étape, l'affirmation selon laquelle il y a une (ou des) différence biologique stable entre les sexes est contestée de toutes parts. Les présupposés des sciences naturelles sont débusqués par les études féministes qui montrent l'idéologie du genre (le double postulat de la différence des sexes et de leur hiérarchie) à l'œuvre au cœur des sciences dures. Devant l'échec répété des tentatives pour fonder scientifiquement la bicatégorisation sexuée (successivement sur les gonades, les hormones, les chromosomes, les gènes), devant la fréquence des états intersexués (estimés à 1,7% de la population par Anne Fausto-Sterling), ces études déduisent que le sexe est un continuum et le dimorphisme idéal une fiction³⁶. De leur côté, les historiens revisitent l'histoire des sciences et mettent en avant le tournant épistémologique des Lumières qui substitue la différence naturelle des sexes à celle des tempéraments et du sang pour justifier les inégalités sociales³⁷. Ainsi, l'idée que la différence des sexes repose sur un socle biologique se trouve minée de toutes parts.

Parallèlement, les études féministes ne cessent de démontrer l'ampleur du sexe social ou du genre. Les comportements, les traits psychologiques, les identités, mais aussi le corps et le sexe en relèvent désormais³⁸. Le grignotage du sexe par le genre, travail collectif et interdisciplinaire sur tous les fronts, aboutit à la reformulation de l'articulation sexe/genre dans les années 1980. Judith Butler aux Etats-Unis, Christine Delphy en France, sont deux théoriciennes qui l'expriment clairement et précocement. La première dans une discussion sur *Le Deuxième Sexe* où elle estime que Beauvoir « semble implicitement demander si le sexe n'était pas le genre tout le long »³⁹. La seconde, dans une mise au point théorique sur le genre : « Quand on met en correspondance le *genre* et le *sexe*, est-ce qu'on compare du social avec du naturel ; ou est-ce qu'on compare du social avec *encore* du social, [...] les représentations

³⁶ Fausto-Sterling A., *Sexing the Body: Gender Politics and the Construction of Sexuality*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 2000 ; Kraus Cinthia, "La bi-catégorisation par sexe à l'épreuve de la science: le cas des recherches biologiques sur la détermination du sexe chez les humains" dans Gardey Delphine et Löwy Ilana (dir.), *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du masculin et du féminin*, Paris, Archives contemporaines, 2000.

³⁷ Laqueur Thomas, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992 ; Steinberg Sylvie, "Représenter la différence des sexes: le tournant des Lumières," *Esprit*, 2001 et Dorlin Elsa, "Autopsie du sexe," *Les Temps Modernes*, n°. 619, 2002, pp.115-143.

³⁸ A titre d'exemple, voir "Le corps construit", dans Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. Op. Cit.*, pp.117-142.

³⁹ Judith Butler, "Sex and Gender in Simone de Beauvoir's *Second sex*", *Yale French Studies* n°72, 1986, p.46. Elle sera par la suite plus affirmative: « Le sexe est, par définition, du genre de part en part » Butler Judith, *Troubles dans le Genre. Pour un féminisme de la subversion*, traduit par Krauss Cynthia. Paris, La Découverte, 2005, p.71.

qu'une société donnée se fait de ce qu'est « la biologie ?⁴⁰ ». Ces deux figures du féminisme contemporain illustrent le contraste américano-français déjà souligné. Pour Judith Butler, philosophe post-moderne, le genre est avant tout une production langagière et culturelle, un effet des pouvoirs/discours. Pour Christine Delphy, sociologue matérialiste, le genre est avant tout le produit de rapports sociaux de production.

De par ma génération, toutes mes recherches s'inscrivent dans ce moment de l'histoire du genre et donc rencontrent d'une manière ou d'une autre cette tension entre histoire sociale et histoire des représentations.

1.1.3 Entre histoire sociale et histoire des représentations

Nul hasard dans ma trajectoire au sein de la géographie de l'histoire du genre : Doctorante à Jussieu sous la direction de Michelle Perrot, je serai recrutée par l'Université de Toulouse le Mirail. Mais avant d'évoquer ces étapes, il me faut remonter quelques années en arrière.

1979, l'année de mon baccalauréat est aussi l'année de la dernière grande manifestation du MLF, lorsque la loi Veil est rediscutée à l'Assemblée nationale. Aussi quand j'entreprends mes études universitaires, le souffle militant des premières années est nettement retombé. Les études féministes, assagies, s'institutionnalisent non sans réticences, le découpage disciplinaire reprend ses droits, la distance entre sujets et objet de l'histoire des femmes s'accroît. A l'histoire des femmes, phase accumulative pour rattraper le retard produit par une histoire aveugle à elles, se substitue de plus en plus une histoire genrée.

A Paris I, où j'effectue mon premier cycle, il n'existe ni cours, ni séminaire d'étude sur les femmes. Peu importe, je dévore les ouvrages et surtout les articles qui se multiplient alors : militants, théoriques, disciplinaires ; et j'opte systématiquement pour les exposés où les questions de démographie ou de famille sont présentes. Le choix d'un sujet de maîtrise n'a pas été chose aisée. Je me souviens de quelques sourires narquois quand j'annonçais mon intention de travailler en histoire des femmes. « Oui, c'est à la mode » entendais-je aussi. Ce ne fut pas la réaction de Jean Bouvier dont j'avais adoré les cours et les livres, si rigoureux et si clairs. Comment cet historien de la banque et des finances était-il devenu sensible à l'histoire des femmes ? Je ne saurais le dire. Il a tout de suite pris au sérieux mon projet et m'a

⁴⁰ Delphy Christine, "Penser le genre: problèmes et résistance" dans Delphy Christine (dir.), *L'ennemi principal*, Paris, Syllepse, 2001, p.253. Cet article a été publié une première fois dans Hurtig et al. *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Op. Cit., pp. 89-101.

mise en contact avec Michelle Perrot. Je ne sais plus comment le sujet fut plus précisément défini : la place des femmes dans les IUT. Ces instituts universitaires à visée clairement professionnelle, de création récente, suscitaient hostilité ou enthousiasme selon les conceptions des uns et des autres.

Je garde un très bon souvenir de cette première année de recherche que j'effectuais en 1983-84 dans une complète autonomie et sans doute un peu trop solitaire. Je découvrais la Bibliothèque Marguerite Durand alors située au 5^e étage de la Mairie du Ve arrondissement, ses bureaux de bois, ses classeurs à fiches cartonnés, ses affiches et ses tracts. J'interviewais des responsables d'IUT, mettais au point des enquêtes auprès des étudiants, me plongeais dans les arides documents officiels de l'Education Nationale et les statistiques de l'INSEE. Malheureusement, Jean Bouvier étant tombé malade, je ne pus faire une soutenance en bonne et due forme. La discussion eu lieu par téléphone, la principale critique que Jean Bouvier me fit était formulée ainsi « vous avez fait trois maîtrises en une ». Et en effet, à relire aujourd'hui ce travail, je vois trois parties assez mal articulées ensemble. La première reconstituait la genèse institutionnelle des IUT, la seconde montrait l'aggravation de l'orientation différentielle entre les sexes et tentait de l'expliquer, la troisième présentait quelques études de cas. Le tout suivait une démarche classique d'histoire économique et sociale. J'obtins la mention très bien.

Jean Bouvier m'avait demandé d'envoyer mon mémoire à Michelle Perrot qui aurait du être membre du jury. J'ai gardé sa lettre de réponse qui commence par ces mots : « N'attribuez mon silence qu'à une surcharge de travail... ». A présent que je suis moi aussi, mais dans une bien moindre mesure, surchargée de travail, je comprends l'humilité et le respect pour les étudiants que manifestent ces quelques mots. Elle s'excusait de son retard à me répondre, mais me proposait d'écrire deux courts articles. Rares sont les étudiants qui ont l'opportunité de publier dès la maîtrise, Michelle Perrot m'a donné cette chance.

Les deux numéros spéciaux dans lesquels j'ai pu ainsi figurer sont représentatifs de l'état de la recherche au milieu des années 1980⁴¹. Le numéro international intitulé « L'université au féminin » de *Perspectives universitaires*, revue de l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française (AUPELF, aujourd'hui Agence universitaire de la francophonie) est longtemps resté une référence sur les femmes et l'enseignement. On y trouve des thématiques de recherche, devenues classiques depuis (la

⁴¹ Chaperon Sylvie, "Femmes et professionnalisation de l'enseignement : l'exemple des Instituts universitaires de technologie," *Perspectives universitaires*, vol.3, n°. 1-2, L'université au féminin, 1986, pp.148-153. Chaperon Sylvie, "Le deuxième sexe est tertiaire et le premier secondaire... A propos de l'orientation des femmes dans l'enseignement: le cas des IUT," *Le Mouvement social*, n°. 140, 1987, pp.134-138, pp.134-138

place des femmes dans l'enseignement scientifique, l'entrée des femmes dans des filières masculines ou l'histoire de l'Ecole normale supérieure de Sèvres) et des réflexions critiques (surtout en France) sur le processus d'institutionnalisation des études féministes, ainsi qu'une solide bibliographie. Le numéro du *Mouvement social* sur « Métiers de femmes » témoigne de l'évolution historiographique déjà évoquée plus haut : d'une histoire ouvrière du travail féminin, on est passé au travail au féminin qui aborde les multiples professions dévolues aux femmes (domestiques, nourrices, infirmières, employées de bureau etc.)⁴².

Par la suite, je n'ai guère eu l'occasion de me pencher à nouveau sur le thème de l'éducation, professionnelle ou non. Mais j'ai plusieurs fois enseigné l'histoire de la scolarisation dans une perspective de genre, notamment pour l'IUFM de Toulouse et j'ai dirigé des mémoires d'étudiants dans ce domaine (voir dans le *Dossier de travaux* les enseignements et la liste des mémoires dirigés)

Ces deux premières publications m'offraient un sésame pour en proposer d'autres. J'écrivais peu après dans *Les Temps Modernes*, revue largement ouverte au féminisme même après le décès de Simone de Beauvoir, un article révélateur de l'état d'esprit de l'époque⁴³. J'avais lu avec passion Gaston Bachelard, Alexandre Koyré et Althusser relisant Marx et j'étais fascinée par ces analyses sur la constitution du discours scientifique. Le saut entre le savoir commun et la science me paraissait abyssale, je croyais à l'époque à la découverte possible d'une vérité irréfutable. Je décidais de soumettre la production des études féministes à cette grille de lecture : avaient-elles donné naissance à une nouvelle science ? Etaient-elles en rupture épistémologique (expression alors très à la mode) avec l'opinion vulgaire ?

En bonne élève, ma réponse venait en trois temps. Thèse : Oui, elles rompent avec l'opinion commune. Antithèse : Non, elles n'ont pas produit une science nouvelle. Synthèse : il s'agit d'une rupture épistémologique inachevée. Le tout accompagné d'un petit schéma avec des flèches. J'étais très fière de ma démonstration et de manier tous ces concepts savants. Aujourd'hui, je vois bien toute la prétention de ma démarche. Qui étais-je alors pour oser mesurer à l'aune de l'épistémologie des études féministes que, visiblement, je ne connaissais que très imparfaitement ? Voilà bien l'assurance des néophytes ! Surtout, cet article témoigne de l'influence encore décisive sur moi de ce que Michel de Certeau appelait le « discours épistémologique de la vérité » qu'il invitait d'ailleurs à déconstruire⁴⁴. Ce texte met en opposition systématique le sens commun, l'empirisme, et l'esprit scientifique, la scientificité.

⁴² Sur ce point voir Thébaud, *Ecrire l'histoire des femmes*, Op. Cit., pp. 80-82.

⁴³ Chaperon Sylvie, "Femme: objet non identifié, analyse épistémologique du féminisme," *Les Temps Modernes*, vol.42, n°. 487, 1987, pp.85-95.

⁴⁴ Thébaud, *Ecrire l'histoire des femmes*, Op. Cit., p. 46.

Le premier ne se pose pas de question et accepte l'évidence ou bien cherche l'explication dans la substance des choses ou des êtres ; le second n'accepte rien pour évident, pose des questions et cherche ses réponses dans les relations entre les objets. Il oppose ainsi l'idéologie naturaliste au constructivisme social. Par la suite, je serai amenée à formuler différemment cette opposition à propos de Beauvoir.

Je passais le CAPES d'histoire (1985) et commençais ma carrière d'enseignante. Il n'y avait pas d'IUFM, ni de formation, à part quelques journées d'études académiques, plutôt déconnectées de la situation professionnelle concrète pour autant que je m'en souvienne. Le conseiller pédagogique avait par contre un rôle précieux. Au quotidien, dans sa classe ou la classe de son stagiaire, il donnait des conseils pragmatiques et pouvait suivre l'intégration de son « protégé ». Après le CAPES, j'envisageais un DEA. Comment en suis-je venue à travailler sous la direction de Jean-Louis Flandrin ? Est-ce sur les conseils de Michelle Perrot ? Voulais-je déjà aborder les questions sexuelles ? J'avoue n'avoir aucun souvenir de la gestation de mon nouveau thème de recherche. Jean-Louis Flandrin, cet historien pionnier de l'histoire de la sexualité avait du batailler ferme pour faire entendre ses vues sur les « amours paysannes ». Il travaillait alors un nouveau front pionnier : l'histoire du goût et des modes alimentaires⁴⁵. Ses séminaires, qui se tenaient dans l'annexe de l'EHESS rue de la Tour, se déroulaient dans la bonne humeur et se finissaient par une « bonne bouffe » dans un restaurant parisien. Il était très disponible et très ouvert aux nouveaux questionnements.

Je choisis d'étudier les représentations des hommes et des femmes dans la peinture de la fin du XVIIIe siècle. L'analyse de l'image m'attirait. En parallèle à mes études d'histoire j'avais à plusieurs reprises tenté le concours de l'IDHEC, école de cinéma qui s'appelle à présent la FEMIS. A chaque fois j'avais échoué lors de la dernière sélection dont les épreuves étaient très polyvalentes (écriture de scénario, prise de son, prise de vue, etc.), mais je réussissais toujours bien la deuxième qui était une analyse filmique. Le titre que je donnais à mon mémoire, « L'imaginaire de la différence » montre combien le genre influençait ma perspective⁴⁶. Je voulais pratiquer une histoire des représentations picturales mais j'étais assez isolée pour le faire. Il n'existait pas encore en France d'histoire de l'art sensible au genre, à l'exception notable de la thèse de Sarah Matthews Grieco sur les estampes que Jean-Louis

⁴⁵ Redon Odile et al. (dir.), *Le désir et le goût. Une autre histoire (XIIIe-XVIIIe siècle)*, Vincennes, PUV, 2003.

⁴⁶ Ce titre était sans doute emprunté à Françoise Duroux, « L'imaginaire de la différence sexuelle, AFFER (association Femmes, féminisme et recherches) », *Femmes, féminisme et recherches*, Actes du colloque tenu à Toulouse les 17-19 décembre 1982, p.674.

Flandrin me fit connaître⁴⁷. Je découvrais les richesses de la base de données de la Réunion des musées de France. Objectivement, mon mémoire est bancal : une partie théorique traite les Salons comme un appareil idéologique d'Etat (notion empruntée à Althusser). Je donnais aux Salons, dont les catalogues me servaient de source, le rôle d'une tribune officielle. Une seconde partie plus pragmatique propose l'analyse du point de vue du genre de différentes œuvres ou courants de peinture. Cette construction signale l'effort que je faisais pour relier l'histoire des représentations à une histoire sociale.

Une fois de plus je n'eus pas de soutenance, ni de mention d'ailleurs, l'un comme l'autre ne se pratiquant pas à l'EHESS. Grâce à Marie-France Brive, dont je me souviens de l'accueil immédiatement chaleureux, j'ai pu présenter une partie de ce travail lors du bicentenaire de la Révolution française : une analyse des tableaux très genrés du peintre David et de ses élèves⁴⁸. Je n'ai jamais eu l'occasion de revenir à l'analyse d'images, bien que j'en aie gardé le goût. Une occasion se présentera sans doute à nouveau et je la saisirai. J'ai dirigé (en commun avec un historien de l'Art) des étudiants en ce domaine (voir dans le *Dossier de travaux* la liste des mémoires).

Je préparais ensuite l'agrégation, que j'obtins (1987). Ces quelques mois d'intense bachotage, il faut bien le reconnaître, permettent d'acquérir une méthodologie utile ensuite pour toute la carrière : recherche bibliographique rapide, problématisation de tout sujet, si possible en rapport avec l'historiographie récente et fabrication express d'un plan en conséquence. Des groupes de travail auxquels j'ai participé, j'ai aussi gardé de solides amitiés.

1.2 L'histoire du féminisme, un choix logique

Si mes précédents thèmes de recherche étaient plutôt originaux quant à l'historiographie des années 1980, celui de ma thèse, défini en concertation avec Michelle Perrot, s'inscrit comme on l'a vu dans un axe privilégié de l'histoire des femmes. Michelle Perrot a dirigé plusieurs thèses d'histoire du féminisme et plus largement sur la citoyenneté des femmes. Les associations sanitaires, sociales et confessionnelles ont retenu l'attention

⁴⁷ Sara F. Matthews Grieco, *Mythes et iconographie de la femme dans l'estampe du XVI^e siècle français : images d'un univers mental*, Thèse de 3^e cycle d'Histoire et civilisation, Paris, E.H.E.S.S., 1983.

⁴⁸ Chaperon Sylvie, " L'image de la femme dans les tableaux d'histoire de David" dans Brive Marie-France (dir.), *Les femmes et la révolution française, actes du colloque de Toulouse 1989*, Toulouse, PUM, 1990, pp.332-335.

d'Evelyne Diebolt et de Sylvie Fayet-Scribe⁴⁹. Les mouvements grec, brésilien et suisse ont été abordés⁵⁰. Des monographies locales, par exemple sur la région nantaise, des biographies, comme celle de Victoire Tinayre ont vu le jour⁵¹. Enfin l'histoire du mouvement féministe français de 1870 à 1970 a été retracé par les thèses de Laurence Klejman et Florence Rochefort, de Christine Bard et de moi-même⁵².

Le biais militant, qui tendait à privilégier les figures et les moments les plus radicaux et les plus exceptionnels du passé a été progressivement redressé par ces chercheuses. Laurence Klejman et Florence Rochefort, puis Christine Bard, ont réinséré les féministes dans leur époque, montré la variété de leurs positions et insisté sur le poids des modérées. Abandonnant le singulier, elles ont proposé chacune une typologie des féminismes.

Intitulé « Le creux de la vague, mouvements féminins et féminismes en France de 1945 à 1970⁵³ », ma thèse analysait une période charnière entre le mouvement suffragiste, qui jetait alors ces derniers feux, et le MLF qui surgit en 1970. Contrairement à ces deux vagues féministes qui l'encadrent, l'après Deuxième Guerre mondiale était et demeure pour l'essentiel très peu couverte par l'historiographie.

1.2.1 Croiser le féminisme et les clivages culturels, politiques et sociaux

Contrairement à mes devancières, je n'ai pas cherché à définir le féminisme pour élargir l'objet de la recherche aux mouvements de femmes en général. J'ai ainsi étudié une douzaine d'associations ou de groupements (résistants, confessionnels, laïcs, professionnels, syndicaux, politiques etc.) et leur vision du féminisme. L'histoire du féminisme devenait aussi une histoire du mot, de ses emplois et de ses définitions à l'intérieur de plus vaste mouvement des femmes. Cette approche avait à mes yeux un triple avantage. En premier lieu, elle dissociait clairement la perspective militante du travail historien. Définir le féminisme est un

⁴⁹ Diebolt Evelyne, *Les femmes dans l'action sanitaire, sociale et culturelle, 1901-2001 : les associations face aux institutions*, Paris, Femmes et associations, 2001 ; Fayet-Scribe Sylvie, *Associations féminines et catholicisme XIXe-XXe siècle*, Paris, Editions ouvrières, 1990.

⁵⁰ Varikas, Eleni, *La révolte des dames : Genèse d'une conscience féministe dans la Grèce au XIXe siècle (1830-1907)*, Paris 7, thèse de doctorat d'histoire, 1986. ; Anette Goldberg, *Le dire et le faire féministes : une approche socioculturelle du Brésil contemporain*, Paris 7, Thèse de doctorat de Sociologie, 1991 ; Kappeli Anne-Marie, *Sublime croisade. Ethique et politique du féminisme protestant 1875-1920*. Genève, Zoé, 1990.

⁵¹ Loiseau Dominique, *Femmes et militantismes*, Paris, l'Harmattan, 1996 ; Schkolnyk Claude, *Victoire Tinayre (1831-1895) : du socialisme utopique au positivisme prolétaire*, Paris, l'Harmattan, 1997.

⁵² Klejman Laurence et Rochefort Florence, *L'égalité en marche. Le féminisme sous la troisième République*, Paris, PFNSP/Des femmes, 1989 ; Bard Christine, *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995 ; Chaperon Sylvie, *Les années Beauvoir*, Paris, Fayard, 2000.

⁵³ Chaperon, Sylvie, *Le creux de la vague, les mouvements féminins de 1945 à 1970*, thèse de doctorat d'histoire sous la double direction de Michelle Perrot et de Luisa Passerini, Florence, Institut Universitaire Européen, mention très honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité et la subvention à la publication.

acte politique, étudier ses définitions selon les milieux et les contextes relève en revanche du travail historien. De plus, en restant au plus près des vocables utilisés par les militantes des années passées, j'évitais toute dérive anachronique. Enfin, j'ai pu observer quelles étaient les fractions qui élaboraient de nouvelles revendications et se radicalisaient et, à l'inverse, celles qui se crispait sur des valeurs ou une idéologie de plus en plus inadaptées aux mutations de l'environnement social et politique. Une définition a priori aurait figé ce processus de redéfinition dont il fallait au contraire retracer les étapes et la dynamique. Plutôt qu'une histoire classique du féminisme j'ai donc fait l'histoire des mouvements féminins et de leur conception historiquement mouvante du féminisme. J'ai expliqué ce choix lors du colloque historiographique de Rouen⁵⁴.

L'ensemble catholique, le plus conservateur, se crispe sur l'idéal de la mère au foyer et refuse l'égalité des droits matrimoniaux durant toute la guerre froide. Cela ne l'empêche cependant pas d'agir en commun avec des associations plus radicales pour l'abolition de la prostitution réglementée ou la formation des femmes politiques. Il connaît une évolution spectaculaire au cours des années soixante avec la déconfectionnalisation de l'Union féminine civique et sociale et de la CFTC.

Côté communiste, l'Union des femmes françaises, la commission féminine de la CGT et l'équipe de rédaction de sa revue *Antoinette*, forment une fraction très importante par le nombre, du moins dans l'immédiat après-guerre. Les communistes veulent une égalité complète des droits des femmes et la promotion du travail féminin. Mais elles refusent jusqu'en 1965 la liberté de la contraception et sont partisans de droits particuliers pour les travailleuses. Ce profil les situe dans des stratégies d'alliance variables. Elles se retrouvent avec les catholiques pour la reconnaissance de la mission maternelle mais sont du côté des suffragistes pour les réformes législatives du droit familial. Contrairement à ce qui se produit dans d'autre pays comme l'Italie, l'organisation communiste féminine ne devient pas indépendante du parti ; les femmes communistes demeurent plus fidèles au mouvement ouvrier (conçu de manière très obsolète) qu'au mouvement féminin.

Face à ses fronts féminins catholique ou communiste, se trouvent des associations féminines autonomes. Les vieux groupes suffragistes et leurs satellites sont, jusqu'aux années 1960, les seuls à se considérer féministes. Ils s'accordent pour réclamer une égalité juridique complète ainsi que des droits professionnels égaux. Mais ils sont dans une phase de déclin : ils

⁵⁴ Chaperon Sylvie, "1945-1970, reprendre l'histoire du féminisme" dans Sohn Anne-Marie et Thélamon Françoise (dir.), *L'histoire sans les femmes est-elle possible?*, Paris, Perrin, 1998, pp.205-216.

ne parviennent pas à attirer de nouvelles recrues et deviennent de plus en plus isolés à mesure des années.

La relève est assurée par de nouvelles associations créées dans les années 1940, 1950 ou 1960. Il s'agit principalement du Mouvement jeunes femmes (protestant), de la Grande loge féminine de France (franc-maçonne) du Mouvement français pour le planning familial et du Mouvement démocratique féminin (union de la gauche). Elles partagent une conception commune de la femme, très inspirée des thèses beauvoiriennes, militent à la fois pour les droits sexuels (contraception, puis avortement, droit au plaisir), et pour une égalité des sexes complète, formelle et réelle. Ces groupes et leurs militantes reformulent les revendications du féminisme en politisant la sphère privée, ils accepteront cette étiquette dans les années 1960.

Après ma thèse, je suis revenue dans diverses publications, sur tel ou tel moment du mouvements des femmes (la Libération⁵⁵, les années 1960⁵⁶) ou sur telle ou telle composante du mouvement des femmes : le Planning familial⁵⁷, les résistantes⁵⁸, les protestantes⁵⁹, les syndicalistes⁶⁰ (voir dans le *Dossier de travaux* les reproductions de quelques uns de ces articles).

⁵⁵ "Le mouvement des femmes à la Libération 1944-1946" dans Thalmann Rita et Hoock-Demarle Marie-Claire (dir.), *Sexe et race. Discours et formes d'exclusion*, Paris, Publications Universitaires Denis-Diderot, 1999, pp.147-174. ; "Feminism is dead. Long live feminism! The Women's Movement in France at the Liberation, 1944-1946" dans Duchén Claire et Bandhauer-Schöffmann Irene (dir.), *When the War was Over: Women, War and Peace in Europe, 1944-1950*, London and New-York, Leicester University Press, 2000, pp.146-160,

Reproduit dans le dossier de travaux.

⁵⁶ "Les mouvements féminins face à l'Etat masculin" dans Viennot Eliane (dir.), *La démocratie à la Française ou les femmes indésirables*, Paris, Publications de l'université de Paris VII Denis Diderot, 1996, pp.241-256. ; "La radicalisation des mouvements féminins de 1960 à 1970," *Vingtième Siècle*, n°. 48, 1995, pp.61-74.

⁵⁷ "Combats pour la contraception," *L'Histoire*, n°. 202, 1996, pp.13-15 ; "Faute de gant d'amour..." dans Sledziewski Elisabeth G. et Guy Agnès (dir.), : *220 000 avortements par an : que faire ?*, Paris, Panoramiques, n°60, 2002, pp.12-17 ; "Le MFPP face au féminisme (1956-1970)" dans Bard Christine et Mossuz-Lavau Janine (dir.), *Le planning familial, histoire et mémoire 1956-2006*, Rennes, PUR, 2006, pp.21-25.

⁵⁸ "Les récompenses des résistantes" dans Morin-Rotureau Evelyne (dir.), *1939-1945 : Combats de femmes*, Paris, Autrement, 2001, pp.171-185. **Reproduit dans le dossier de travaux.**

⁵⁹ "Le Mouvement Jeunes Femmes, 1946-1970: de l'Évangile au féminisme," *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, vol.146, n°. Femmes Protestantes aux XIXe et au XXe siècles, 2000, pp.153-183

Reproduit dans le dossier de travaux.

⁶⁰ "La période 1945-1968" dans Sociale Institut D'histoire (dir.), *Femmes et syndicalisme, Colloque organisé par l'Institut CGT d'histoire sociale les 2 et 3 décembre 1999 à Montreuil*, Paris, VO Editions, 2000, pp.39-63.

Reproduit dans le dossier de travaux.

1.2.2 Croiser le féminisme avec les générations

En m'appuyant sur les notions de génération politique ou intellectuelle qu'avait développé l'historiographie française, j'ai tenté d'expliquer celle de génération féministe⁶¹. En effet, les historiens s'accordent pour estimer que :

« Une génération politique se forme lorsqu'un processus collectif de grande ampleur, par exemple une guerre civile, une révolution, une crise politique grave, traverse et ébranle toute une société. Si toutes les classes d'âge en sont touchées à des titres divers, celle qui est précisément au sortir de l'adolescence et se trouve en état de disponibilité, d'apprentissage de la vie sociale et de malléabilité idéologique, vit ce processus comme initiation et en reste marquée pour la vie »⁶².

Un tel traumatisme social (guerre ou révolution par exemple) traverse certainement la société en son entier, mais justement il ne concerne pas spécifiquement les femmes, comment dans ces conditions pourrait-il donner naissance à une génération féministe ? Ainsi, sur la période de ma thèse, il est certain que la Seconde Guerre mondiale et Mai 1968 (auxquels s'ajoute dans une moindre mesure la guerre d'Algérie), ont marqué durablement et profondément les générations de femmes qui se sont formées à la politique en traversant leurs épreuves. Pour autant il faut autre chose qui relève du genre pour donner lieu à des retombées proprement féministes. Dans la mesure où le féminisme est un effort de libération à partir d'une condition spécifique, cette dernière (ou plus exactement la perception de cette dernière) est capitale pour le comprendre.

Ceci rejoint la réflexion de la philosophe Michèle Le Doeuff autour de la notion de "kenning". Ce terme désigne dans le vocabulaire maritime l'espace circulaire de visibilité entourant le navire dans sa course. Cette notion peut être transposée dans la formation des générations féminines. Celles-ci étant en effet déterminées par des situations de genre historiquement mouvantes, leurs regards sont nécessairement bornés en quelque façon par elles. Si les rapports sociaux de sexe, le genre, viennent à changer, alors la résistance des

⁶¹ J'ai développé cette question au sein de l'équipe du dictionnaire du mouvement ouvrier (dit le Maitron) à laquelle j'étais et reste associée : "Propositions pour une prosopographie des "militantes du féminin", CNRS, URA 1738, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, n°. 3, 1995, pp.29-35

⁶² Selon le commentaire fait par Daniel Bertaux et Danièle Linhart, « Mai 1968 et la formation de générations politiques en France », *Le Mouvement social*, n°143, avril juin 1988.

femmes évolue aussi. Pour qu'une génération féministe se forme, il faut deux "événements" fondateurs, le premier fournit des arguments, une légitimité, un outillage idéologique consensuel pour leurs combats, le deuxième est un changement de la condition féminine suffisamment important pour déboucher sur des revendications nouvelles, pour ouvrir un nouveau "kenning". Aussi le terme de génération ne renvoie pas à un découpage démographique, il s'agit bien plutôt de regrouper des populations féminines déterminées par un double contexte, l'un se réfère à l'histoire politique et sociale classique, l'autre à l'histoire du genre.

Sur cette période de presque trente ans, il est possible d'observer les contours de trois générations. La première regroupe les militantes déjà âgées à la Libération, nées dans les dernières décennies du XIX^e siècle et influencées par les luttes antifascistes et suffragistes. La revendication des droits politiques a absorbé l'essentiel de leur mobilisation. Cette génération continue son militantisme sur des bases inchangées après la Deuxième Guerre mondiale. Les plus radicales (les seules à utiliser le terme de féminisme) tentent de faire abroger toutes les lois inégalitaires qui perdurent notamment dans la législation familiale, les autres et en particulier les catholiques insistent sur la reconnaissance de la mission maternelle.

Mais la Libération, en accordant l'égalité politique aux femmes, modifie fortement les rapports de genre. De plus, l'épreuve de la guerre et de l'Occupation débouche sur une philosophie de l'engagement et de la responsabilité des individus. Ces deux éléments laissent leur empreinte sur une nouvelle génération de femmes qui entre dans l'âge adulte peu avant ou pendant la guerre et qui se trouve confrontée non à des barrières juridiques mais à l'impossibilité matérielle de jouir de l'égalité alors même que leur désir de participation sociale est très fort. Le modèle de la famille nucléaire, reposant sur le travail de la mère au foyer et sur une division stricte des rôles sexuels, triomphe avec le baby boom. Cette génération formule ses revendications autour de l'idée de cumul, les femmes veulent être mères et s'épanouir partout ailleurs. Les questions du travail ou celle de la contraception sont posées surtout pour permettre ce cumul. Ce profil militant émerge dans les années 1950 puis domine les années 1960, la génération précédente est alors contrainte de prendre position par rapport à ce nouveau dynamisme dans lequel elle ne se reconnaît pas toujours. La génération des anciennes ne parvient pas à voir dans la contraception un nouvel enjeu féministe de sorte qu'elle reste dans l'expectative.

Enfin une troisième génération apparaît à la fin des années 1960. Née durant le baby-boom, elle parvient à l'âge adulte à une époque où la contraception n'est plus un enjeu majeur (elle est officiellement légale à partir de 1967), ce qui une fois de plus ouvre un nouvel

horizon pour mettre au jour d'autres problèmes. De plus cette génération, ou du moins sa fraction la plus jeune, découvre le militantisme à travers le souffle libertaire de mai 1968. C'est cette génération qui donnera sa coloration au féminisme des années 1970. J'ai étoffé cette typologie des générations féministes dans plusieurs publications⁶³.

1.2.3 Générations féministes et générations d'historiennes

Pendant que je réfléchissais sur la succession des générations féministes depuis la guerre, je prenais aussi place dans la succession des générations de chercheuses en études féministes ou de genre. La première génération regroupait des militantes du MLF devenues enseignantes ou chercheuses en sciences sociales. Cette génération a connu les fortes divisions du combat militant et les débats difficiles notamment au moment de l'institutionnalisation des études féministes, leur intégration dans les disciplines, les laboratoires, les enseignements etc.⁶⁴ De par son âge, la seconde génération à laquelle j'appartiens, n'a en revanche pas connu le MLF et ses déchirements internes, son insertion académique, quoique difficile, n'entraînait pas le soupçon du reniement. Depuis peu, une troisième génération apparaît et candidate dans les universités, elle a pour particularité d'avoir suivi un cursus genre assez étoffé mis en place par les deux générations précédentes et de rencontrer moins d'obstacles à l'embauche⁶⁵.

J'étais souvent agacée par la posture qu'affectionnait la première génération, s'autoproclamant détentrice du féminisme et par extension, des études féministes. Michèle Le Doeuff, dont par ailleurs j'admirais les travaux, supposait par exemple : « Tout se passe comme si ma génération avait alerté une partie au moins de l'opinion, et semé des idées qui continuent d'interroger, alors même que nous ne nous réunissons plus guère ». Françoise Picq, militante du MLF, devenue la présidente de l'Association nationale des études féministes (ANEF qui s'était constituée dans le sillage du colloque de Toulouse de 1982) affirmait de son côté « La participation au MLF apparaît comme une condition nécessaire à sa

⁶³ "Le féminisme depuis 1945 : ruptures et renouvellement" dans Abensour Alexandre (dir.), *Le XXe siècle*, Paris, Berger Levrault, 1999, pp.173-183. ; "Mouvements de libération des femmes" dans Waresquiel Antoine De (dir.), *Le siècle rebelle, Dictionnaire de la contestation au XXe siècle*, Paris, Larousse, 1999, pp.409-411. ; "Du droit de vote à la pilule," *L'Histoire*, n°. 245, Les femmes: 5000 ans pour l'égalité, 2000, pp.84-89 partiellement repris et complété pour : "Le combat pour le droit de vote," *Les collections de L'Histoire*, n°. 34, Les femmes et le pouvoir, 2005, pp.68-71. **Reproduit dans le dossier de travaux.**

⁶⁴ Muriel Andriocci, doctorante de l'Equipe Simone-SAGESSE prépare sa thèse de sociologie sur l'institutionnalisation des études genre en Europe.

⁶⁵ L'association EFIGIES, qui regroupe des jeunes chercheuses et chercheurs en études féministes, genre et sexualités, est représentative de cette nouvelle génération.

connaissance ». Je répondis par un court texte intitulé « Critique (amicale) d'un certain MLFocentrisme », qui fut publié dans le bulletin de l'ANEF⁶⁶. Dans ce texte, j'interprétais ce type de féminismo-centrisme comme un effet générationnel :

« Tout se passe en réalité comme si ces féministes projetaient dans le temps long de l'histoire le « trauma positif » qu'a représenté le MLF dans leurs itinéraires biographiques⁶⁷ ». Je poursuivais par une discussion sur la « transmission », véritable leitmotiv de cette époque : « Le féminisme est une réaction à une domination subie et analysée au présent, ici et maintenant. Ce ne sont pas « les idées du MLF qui continuent d'interroger », ce sont des femmes qui, ici ou là, réfléchissent toutes seules comme des grandes et aboutissent aux mêmes idées parce qu'elles réagissent à une situation à peu près similaire. On peut se mettre au service de ces réactions mais est-ce que cela a à voir avec un savoir qu'on transmet ? D'autant que dans le souci de transmettre, il faut prendre garde à ne pas transmettre du périmé (...) Les revendications des femmes étant tout aussi historiquement évolutives que la domination de genre, on ne peut y répondre avec des analyses valables pour une situation passée. (...) Aussi, les féministes, celles qui le sont déjà devenues, loin de chercher à apprendre aux nouvelles générations comment le devenir feraient peut-être mieux d'écouter ce que veulent ces jeunes qui disent ne pas l'être pour voir en quoi elles le sont pourtant⁶⁸ ».

Ce texte porte témoignage du classique va et vient entre présent et passé, entre analyses du présent et recherches en histoire. Les débats des féministes contemporaines m'éclairaient sur ceux des féministes passées, l'analyse que je faisais du passé guidait l'interprétation que je donnais du présent. Il illustre aussi un classique désaccord générationnel. Actuellement, on assiste à une double critique politique et générationnelle de la part d'une partie du mouvement Queer, sur laquelle je reviendrai dans la troisième partie. Françoise Picq ne prit pas ombrage de ma réplique. Très amicalement, elle m'envoya son livre sur les *Années mouvement* avec une dédicace : « Pour le relais entre générations de féministes et d'historiennes passées et futures » et m'invita à en faire le compte-rendu, ce que je fis bien volontiers (voir dans le dossier de travaux la liste des compte-rendu).

⁶⁶ "Critique (amicale) d'un certain MLFocentrisme," *Bulletin de l'ANEF*, n°. 10, 1992, pp.69-71

⁶⁷ *Ibid.*, p. 69.

⁶⁸ *Ibid.*, p.70-71.

1.2 4 Trois ans à Florence : introduction à l'histoire comparée

Pendant 7 ans, j'ai enseigné tous les niveaux du secondaire, parfois en collège, le plus souvent en lycée ; parfois dans des banlieues favorisées (Saint Ouen, Vincennes) le plus souvent dans des zones d'éducation prioritaire (Montreuil, Goussainville). Cette expérience a été formatrice à plus d'un titre : découverte de milieux sociaux et de capitaux culturels très inégaux ; pratiques pédagogiques variées pour faire face à une grande pluralité d'âges, de classes, de programmes. Face à cette diversité, l'enseignement en université apparaît beaucoup plus monochrome. En revanche, l'articulation entre recherche et enseignement s'y fait infiniment plus facilement. A mes yeux, une partie de ma mission consistait à transmettre l'exigence de l'égalité des sexes. Dès que je le pouvais, je faisais remarquer aux élèves les inégalités multiples et les combats qui tentaient de les réduire. J'essayais aussi de sexuer l'histoire et de présenter des figures de femmes actrices de l'histoire. Mais les manuels scolaires étaient et restent encore largement imperméables à ces problématiques⁶⁹.

Depuis que je suis à l'université, j'ai participé à de nombreuses reprises à la formation initiale ou continue des enseignants : module de sensibilisation au genre à l'IUFM de Toulouse, intervention sur le genre dans les préparations au concours (Agrégation, CAPES, PLP2) ; participation à des plans de formation académiques, conférences et ateliers pour les enseignants. Il s'agit non seulement de rendre accessible à des professionnels, souvent surchargés de travail, les renouvellements historiographiques, mais aussi de leur donner des outils pédagogiques qui font encore cruellement défaut : encyclopédies, dictionnaires, recueil de biographies, anthologie de documents, bibliographies, manuels, etc.⁷⁰

Depuis 1989, j'étais affectée dans le lycée de Goussainville, classé en zone prioritaire. La préparation des cours de la seconde à la terminale, les corrections de copies, tout ce quotidien assez lourd, m'empêchait de libérer de longues plages de travail continu, sauf au moment des vacances. Ma thèse ne progressait pas. Un projet de détachement au CNRS, pourtant très bien soutenu par Alain Touraine, ne donna rien. Je tentais le concours de l'Institut universitaire européen, où je fus reçue. Je partis à la rentrée 1993.

⁶⁹ El Amrani Fédérique, "Par ailleurs les femmes" ou la place des femmes dans l'histoire enseignée au lycée au début du XXI^e siècle" dans Latger Hélène et Wagniar Jean-François (dir.), *Des femmes sans histoire?*, Paris, Syllepse, 2005, pp.23-36.

⁷⁰ "De l'histoire des femmes à l'histoire du genre", dans Tager Hélène et Wagniar Jean-François (dir.), *Des femmes sans histoire ?* Paris, Nouveaux regard/Syllepse, 2005, pp.13-22 et "Le genre: un mot, un concept ou un label?" dans Fougeyrollas-Schwebel Dominique, et al. (dir.), *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp.107-112.

A Florence, je bénéficiais de conditions de travail inespérées. Certes pour moi, agrégée et travaillant depuis plusieurs années, le faible montant de la bourse faisait chuter mes revenus de moitié et ne me permettait plus de cotiser pour la retraite. Le statut de détachement pour convenance personnelle m'interdisait aussi de progresser dans les échelons de la fonction publique pendant 3 ans, ce qui n'est pas rien. Il y a là, une injustice administrative qui mériterait d'être résolue car elle peut décourager des vocations dont l'Education nationale à tout à gagner. Mais pour tout le reste, Florence a été une expérience unique. Entourée de jeunes chercheurs venus du monde entier, ayant tout le temps pour me consacrer à ma recherche, bénéficiant d'une bibliothèque internationale performante, conseillée par des spécialistes renommés, assurée de toutes les facilités informatiques et de formations linguistiques accélérées, je mesurais très concrètement la chance inouïe qui m'était donnée pour trois ans. Pour certains jeunes nouvellement intégrés, l'expérience a pu être traumatisante, ce que révèlent, hélas, plusieurs suicides dans ma promotion. Le brutal déracinement du milieu familial ou amical, l'immersion complète dans des langues étrangères, la découverte d'un environnement totalement nouveau peuvent effrayer de jeunes personnalités fragiles. Mais pour moi qui avais 30 ans passés et travaillais dans les banlieues déshéritées depuis plusieurs années, la Badia (comme on l'appelait du nom du bâtiment principal) offrait une bouffée d'oxygène bienvenue.

Je travaillais sous la direction de Luisa Passerini. Cette historienne qui venait d'être recrutée à l'Institut avait touché à bien des sujets du temps présent : luttes africaines de libération nationale, luttes ouvrières, luttes féministes, mémoire du fascisme. Elle avait beaucoup réfléchi à l'utilisation des sources orales en histoire et à la construction de la subjectivité. Ses séminaires sur la résistance et sur les années 1968 m'ont été très utiles. Je participais aussi très activement au « gender group », groupe de travail interdisciplinaire sur le genre, où nous débattions aussi bien des recherches des doctorants, que de celles des professeurs titulaires ou invités.

A l'Institut universitaire européen, qui promeut l'histoire de l'Europe et plus généralement l'histoire comparée, j'ai élargi mon étude pour y inclure d'autres histoires nationales : celles de l'Italie et des Etats-Unis. Ces choix étaient dus pour partie à la logique de la comparaison (je voulais un cas similaire à la France et un autre plus distant) et pour partie aux accords d'échange existants avec l'Institut. Je bénéficiais ainsi d'un séjour à l'Ecole Française de Rome en mai 1995 et d'un autre à la New York University de janvier à avril 1996. Cette initiation à la pratique de l'histoire comparée a été féconde. J'ai pu prendre conscience de la difficulté de l'exercice qui suppose de maîtriser, outre les langues, les

spécificités historiographiques ou des politiques de conservation des sources, avant de déterminer les différences ou similitudes des histoires locales et d'en proposer des interprétations. Malheureusement, les parties comparatives de ma thèse n'ont pas pu être intégrées dans l'édition du livre qui en est résulté.

Mon intérêt pour l'étude comparative est toujours resté présent mais en filigrane faute d'opportunités pour s'exprimer. Rares sont en effet les occasions de procéder à de véritables comparaisons. Le plus souvent j'ai été sollicitée pour traiter du cas français dans des ouvrages transnationaux. Claire Duchon, historienne britannique spécialiste de la France et qui est restée longtemps la seule à étudier l'après Deuxième Guerre du point de vue du genre, m'a généreusement conviée à collaborer à son ouvrage collectif (**Voir dans le Dossier de travaux** : "Feminism is dead. Long live feminism! The Women's Movement in France at the Liberation, 1944-1946", dans Duchon Claire et Bandhauer-Schöffmann Irene (dir.), *When the War was Over: Women, War and Peace in Europe, 1944-1950*, London and New-York, Leicester University Press, 2000, pp.146-160). Loin de me voir comme une concurrente marchant sur ses plates-bandes, elle me permettait au contraire de m'insérer parmi les historiennes européennes. Avec des contributions sur la Grande Bretagne, les Pays-Bas, l'Australie, l'Italie, la Grèce, la Finlande, la Hongrie, la France, l'Allemagne, son livre offre un large panorama des problématiques de genre dans la guerre (résistances, collaborations, camps de concentration) et les Libérations. Elle n'aura malheureusement pas pu voir le fruit de son travail. Elle luttait contre un cancer métastasé tout en militant pour un autre regard sur cette maladie. Elle mourut alors que le livre était sous presse. Depuis, il a été traduit en allemand⁷¹.

J'ai également participé à divers colloques européens comparatifs (voir les conférences internationales dans le dossier de travaux). Tout récemment, j'ai été invitée à un colloque européen sur l'entrée des femmes en politique à l'occasion de la commémoration du suffrage des Espagnoles⁷². J'ai également pu m'exercer à la comparaison dans des comptes rendus de lecture ou des *Review articles* : sur les cas français et québécois ou français et italien (**voir dans le Dossier de travaux** la liste des CR). Enfin, tout récemment j'ai pu approfondir la comparaison entre les mouvements de femmes en France et en Italie grâce à une demande de *Genesis* revue de la société des historiennes italiennes (**voir dans le Dossier de travaux** : L'ingresso delle donne nella vita politica: Francia e Italia a confronto, *Genesis*, vol.V, n°2, 2006, pp. 117-136). Cet article compare rapidement les historiographies italienne

⁷¹ Irene Baudhauer-Schöffmann et Claire Duchon (dir.), *Nach dem Krieg*, Herbolzheim, Centaurus, 2000.

⁷² « Women's right to vote in France », Congrès international "75 years of female suffrage in Spain" organisé par l'Université de Séville, Parlement andalou, Séville, 3-6 octobre 2006, Actes à paraître en espagnol et anglais.

et française sur l'après Deuxième Guerre mondiale, présente les différentes typologies proposées par des historiens ou des politologues sur les modes nationaux d'intégration politiques des femmes, puis essaye de relier la question politique des femmes à la séculaire lutte entre l'Eglise et le mouvement de laïcisation. Les points communs entre l'Italie et la France révèlent ainsi combien est déterminante la double influence de Partis communistes forts et d'une Eglise catholique encore très influente.

Mon goût pour l'histoire comparée trouvera aussi à se réaliser dans mes autres thèmes de recherche : Beauvoir et la sexologie.

J'achevais ma thèse en septembre 1996 et partais aussitôt pour Toulouse où je venais d'être recrutée en tant qu'ATER. En décembre, je soutenais ma thèse à l'Institut universitaire européen. Dans mon jury se trouvaient Michelle Perrot et Luisa Passerini, mes deux co-directrices, le politologue Yves Mény, directeur du Schuman Center sur l'Europe, Olwen Hufton, historienne moderniste anglaise, professeure à l'Institut et Pascal Ory, alors maître de conférence à l'Université de Saint Quentin. J'obtins la mention très honorable, les félicitations du jury à l'unanimité et la subvention à la publication.

Les 4 années qui ont suivi ont été difficiles : malgré des candidatures nombreuses sur toute la France, des auditions fréquentes et des classements honorables, je n'étais toujours pas recrutée. Bien que docteure et agrégée en histoire, ayant l'expérience de l'enseignement dans le secondaire puis à l'Université et disposant de publications nombreuses, je suis restée ATER pendant 4 années, dont les deux dernières à temps partiel. Je ne parvenais pas non plus à trouver un éditeur pour publier une version remaniée de ma thèse. Là encore, les démarches, les courriers, les rendez-vous ont été nombreux et sans succès. Jusqu'à quel point cette infortune passagère était-elle liée à mon choix de travailler sur l'histoire du féminisme ? Il est impossible de le démontrer avec précision, mais il ne fait pas de doute que l'histoire des femmes ou du genre était et demeure en partie mal vue par bien des membres des commissions de spécialistes et des directeurs de collections éditoriales. C'est le colloque du Cinquantenaire du *Deuxième Sexe* et sa grande médiatisation qui débloquent la situation.

Quoiqu'il en soit, j'ai ainsi pu expérimenter très concrètement la précarisation des chercheurs et mon engagement dans des associations d'enseignants chercheurs provient en grande partie de cette étape douloureuse de ma carrière (**voir dans le Dossier de travaux le Curriculum Vitae**). De 1998 à 2001, j'ai été élue au Conseil d'Administration et au Conseil Scientifique de l'association « Femmes et communistes, jalons pour une histoire » qui regroupait chercheurs et militants intéressés par l'histoire des femmes et des communistes.

Nous avons publié un bulletin trimestriel, organisés des conférences et des tables rondes et impulsé des recherches et des inventaires d'archives. De mars 2000 à mars 2002, j'ai siégé au Conseil d'administration de l'Association nationale des études féministes qui anime et valorise la recherche sur les femmes (constitution d'un bulletin semestriel, d'un annuaire des chercheurs, recensement annuel des enseignements, voir <http://www.anef.org>). De 2000 à 2003, j'ai été trésorière de l'association « Archives du féminisme » présidée par Christine Bard, qui collecte, inventorie, conserve et valorise les archives de l'histoire du féminisme. Cette association réalise un bulletin et a mis en valeur de nombreux fonds (<http://www.archivesdufeminisme.fr>). Enfin depuis septembre 2000, je participe au bureau de coordination du RING, (Réseau interuniversitaire et interdisciplinaire sur le genre, <http://www.univ-paris8.fr/RING>) qui fédère les PPF, les laboratoires, les équipes pédagogiques et les enseignants chercheurs universitaires de toutes disciplines travaillant sur le genre.

1.2.5 Poursuivre l'histoire du féminisme

Depuis ma thèse, j'ai prolongé l'analyse du féminisme dans plusieurs directions. De très nombreuses conférences m'ont formée à une réalité que connaissent bien les historiens du temps présents : la confrontation avec celles et ceux dont on analyse l'histoire. L'écart entre l'histoire bâtie par la discipline et la mémoire des actrices de l'histoire peut être très important. La première est orientée par les questions du présent, la seconde, en constante réélaboration, est nourrie d'une charge émotionnelle et affective importante.

Je me souviens particulièrement bien d'un débat organisée par la CGT en 1999, selon une distribution des tâches qui a suscité bien des frustrations. Nous étions 3 historiennes ou politologue « rapporteurs » : Michelle Perrot, René Mouriaux et moi-même, chargés de synthétiser des dizaines de témoignages répartis en 3 périodes. Ceci nous mettait donc en position d'expert, en surplomb par rapport aux militantes, réduites à fournir la matière première de nos réflexions. Pour ma part, j'avais 31 contributions sur les années 1944-1968 à synthétiser : témoignages ou analyses de syndicalistes. Dans ma communication, je mettais en avant une périodisation liée au féminisme : la Libération, années d'intenses mobilisations syndicales pour les femmes ; les années de guerre froide, où les revendications égalitaires reculent au profit des combats pour la paix ou la famille, et les années 1960 où j'insistais surtout sur les différences et les rapprochements avec la CFTC/CFDT. Lors du débat, j'ai du

faire face à une véritable levée de boucliers de la part de participantes qui estimaient que j'avais mal utilisé leurs écrits. Si j'ai pu justifier certains choix, notamment par l'effort de périodisation, intrinsèque au travail de l'historien, j'ai aussi pris conscience de ma sous-estimation des combats de la guerre froide. Je n'avais pas assez mesuré et donc fait état, du climat violent et répressif de ces années et donc du courage que nécessitaient les grèves féminines de l'époque. Belle leçon d'humilité (**voir dans le Dossier de travaux** : "La période 1945-1968", dans Institut d'histoire sociale (dir.) *Femmes et syndicalisme, Colloque organisé par l'Institut CGT d'histoire sociale les 2 et 3 décembre 1999 à Montreuil*, Paris, VO Editions, 2000, pp.39-63.)

J'ai dirigé de nombreux mémoires sur le sujet (**voir la liste dans le Dossier de travaux**). J'ai aussi participé à deux soutenances de thèse. La thèse de doctorat de science politique de Sandra Fayolle, *L'Union des femmes françaises : une organisation féminine de masse du Parti communiste français 1945-1965*, qui a été soutenue à Paris I en octobre 2005, analyse les rapports entre l'UFF et le PCF, mais aussi entre l'UFF et les associations catholiques. La thèse de doctorat d'histoire de Séverine Liatard, intitulée *Colette Audry (1906-1990) Une femme intellectuelle au XXe siècle : engagement et identité* a été soutenue à l'Université de Paris 1 en janvier 2007 analyse en parallèle les activités partisans et féministes de Colette Audry. Toutes deux ont obtenu la mention très honorable avec les félicitations du jury. Au mois de décembre, je participerai également au jury de thèse de Catherine Jacques, *Les féministes et le changement social en Belgique (1918-1968) : Programmes, stratégie et réseaux* à l'Université libre de Bruxelles.

J'entends bien poursuivre l'histoire du féminisme, directement ou en encadrant des recherches. La connaissance sur les années de « creux de la vague » progresse, notamment par la voie biographique, ce dont témoignent deux riches biographies d'intellectuelles : Edith Thomas et Dominique Aury⁷³. Mais bien d'autres figures mériteraient de telles études. Depuis 1996, je suis d'ailleurs responsable du corpus féministe du *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier Mouvement social de 1940 à mai 1968* dont deux volumes papiers, complétés par deux Cd-rom plus larges, ont déjà parus. En concertation avec d'autres corpus féminins (celui des militantes CGT animé par Slava Liszeck, celui de l'Union des femmes française de Dominique Loiseau), j'ai ainsi listé les personnalités militantes féministes de premier ou de second ordre. Mais il est souvent difficile d'obtenir des auteur-es de notice pour

⁷³ Kaufmann Dorothy, *Edith Thomas, passionnément résistante*. Traduit par Wargny Danielle. Paris, Autrement, 2007 ; David Angie, *Dominique Aury: la vie secrète de l'auteur d'Histoire d'O*, Léo Scheer, 2006

chacune, tant la recherche sur ces années est encore parcellaire. L'entreprise du Maitron, de très longue haleine, a par ailleurs connu moult délais et reports qui ont aussi découragé des contributrices.

Diverses associations féminines devraient avoir leur monographie. Contrairement aux groupements suffragistes, les organisations professionnelles féminines sont restées dans l'ombre. Pourtant lors de ma thèse, j'avais pu observé l'activisme et la richesse de la réflexion de celles-ci et notamment de l'Association française des femmes diplômées d'université (AFFDU) ou encore de l'Association française des femmes médecins. Si la recherche progresse sur les femmes communistes comme on l'a vu, les associations confessionnelles n'ont pas pour le moment suscité un tel intérêt. Le catholicisme social féminin est assez bien connu pour l'entre deux guerres mais non dans la période suivante et c'est dommage⁷⁴. Dans ma thèse, j'avais exclu volontairement la Ligue féminine d'action catholique française, la plus grosse association féminine (2 millions de membres à la veille de la guerre d'après son historien « maison »), tournée vers les œuvres sociales, pour me consacrer à l'Union féminine civique et sociale, beaucoup plus citoyenne. Mais ce choix, guidé aussi par le souci de restreindre l'étude, n'est peut-être pas si pertinent dans la mesure où à la Libération le Vatican enjoint les femmes catholiques de tous bords à se lancer dans les batailles politiques. Le Mouvement protestant Jeunes femmes, que j'ai analysé essentiellement à travers sa presse, devrait être étudié en parallèle. De même, les mouvements de jeunesses, mixtes ou féminins, catholiques, protestants ou laïques demeurent mal connus. Les récents bilans sur le Planning familial lors de son cinquantenaire, auxquels j'ai d'ailleurs modestement participé, n'épuisent pas le sujet⁷⁵. Tout le travail du planning sur l'éducation sexuelle en particulier, devrait être mis au jour. Enfin, l'histoire du MLF, de ses clivages et conflits, de ses militantes, de ses initiatives, de ses productions culturelles (chansons, affiches, expositions, pièce de théâtre etc.) doit être entreprise. Les sources sont nombreuses et les actrices toutes prêtes à fournir leur témoignage.

⁷⁴ Cova Anne, *"Au service de l'Eglise, de la Patrie et de la famille., Femmes catholiques et maternité sous la IIIe République*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; Chabot Joceline, *Les débuts du syndicalisme féminin chrétien en France, 1899-1944*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003 ; Sarti Odile, *The Ligue patriotique des Françaises (1902-1933). A Feminine Response to the Secularization of French Society*, New York, Garland Publishing, 1992

⁷⁵ Friedmann Isabelle, *Liberté, sexualités, féminisme. 50 ans de combat du Planning pour les droits des femmes*. Paris, La Découverte, 2006 ; Bard Christine et Mossuz-Lavau Janine (dir.), *Le planning familial, histoire et mémoire 1956-2006*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007 ; Chaperon Sylvie, "Le MFPP face au féminisme (1956-1970)" dans Bard Christine et Mossuz-Lavau Janine (dir.), *Le planning familial, histoire et mémoire 1956-2006*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, pp.21-25.

Comme on le verra plus loin, j'ai également croisé deux de mes thèmes de recherche : l'histoire du féminisme et celle de la sexualité.

2 Beauvoir, une figure tutélaire

2.1 Premières lectures du *Deuxième Sexe*

Dans le « june paper » que demande l'Institut universitaire européen en fin de première année (sorte de bilan et de projet pour les deux années qui suivent), je commençai mon analyse du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir par une partie intitulée « Réminiscences » dans laquelle je faisais un peu « d'ego-histoire ». Michèle Perrot, soucieuse de ne pas contrarier les normes académiques de ce genre de travail, me conseilla de la supprimer, ce que je fis. Ce passage, que je reproduis en partie ici, explique le questionnement auquel j'ai soumis *Le Deuxième Sexe* par la suite. Il révèle aussi un usage plus autobiographique de la notion de génération.

Pour moi aussi, bien que j'appartienne à une génération postérieure à celles ici étudiées, la découverte du *Deuxième Sexe* a correspondu à la découverte du féminisme. J'étais alors une élève de seconde bien peu passionnée dans le lycée Janson de Sailly. C'était vers la fin des années soixante-dix quand les mouvements contestataires refluaient en catimini les uns après les autres, sans funérailles ni annonce de retour. La crise économique jouait déjà son rôle de fossoyeur. Le printemps de Mai avait jeté ses derniers feux, l'hiver s'installait pour longtemps. Il me reste de ses années là le souvenir d'un profond et quotidien ennui. Ma génération (ou bien peut être n'était-ce que moi ?), était mal assise, à cheval entre les valeurs de la rébellion portée par la précédente et celles du sauve-qui-peut que commençait à imposer le diktat du chômage. Des soixante-huitards on portait encore les jeans rapiécés de fleurs, les blouses violettes, les inconfortables sabots et tous les colifichets;- même dans le seizième arrondissement il fallait une certaine dose de courage ou d'inconscience pour faire bourgeois. Il nous restait aussi quelques sentiments vagues et sourds de révolte contre tout en général et rien en particulier, mais plus personne ne croyait encore en la révolution.

Dans cette ambiance de naufrage au ralenti se débattait une jeune professeure de lettres. Elle était encore pleine de l'énergie de ses combats de naguère et elle observait avec incrédulité notre inertie morose. Je revois sa silhouette immanquablement assise sur un coin de bureau, ses mains qui volaient tout autour de ses paroles, ses yeux verts qui se plissaient

quand son propos devenait complexe. Elle était la seule à capter durablement notre attention. Elle nous avait suggéré de faire un exposé sur le féminisme, nous avions accepté, une amie et moi. C'est ainsi que je découvris *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. De celle-ci, j'avais été dûment informée par ma mère : elle avait été très malheureuse de ne pas avoir eu d'enfant. Mais, bien sûr, il suffisait que ma mère dise quelque chose pour que je le mette en doute.

Cette lecture m'a initiée au radicalisme et m'a donné le goût de la polémique. Mais je me rappelle aussi l'amère impression suscitée par la lecture du premier chapitre sur la biologie. Il confortait le malaise ambiant, ce sentiment conjoint de dégoût et d'impuissance. L'injustice provenait de la nature elle-même, nous ne pouvions ni l'accepter, ni lutter contre »⁷⁶.

Cette première lecture explique en partie les suivantes.

2.1.1 Interpréter les contradictions de Beauvoir

Je suis revenue au *Deuxième Sexe* lors de ma thèse, principalement pour traquer les contradictions internes du discours beauvoirien, partagé qu'il est entre le refus complet du naturalisme et des rechutes récurrentes dans sa logique. Cette grille de lecture a donné lieu à un chapitre de ma thèse et à divers articles, dont un dans *Les Temps Modernes*⁷⁷. Par bien des aspects ce travail rejoint mon premier article dans *Les Temps Modernes* dix ans plus tôt, sauf qu'entre temps j'avais perdu mes illusions sur la radicale rupture épistémologique entre science et opinion commune. Cette fois, j'interprétais ces contradictions comme étant intrinsèques à l'effort de résistance. Un discours alternatif, contestataire ne peut émerger de l'idéologie dominante que progressivement et en restant en partie prisonnier de sa rhétorique. Je rattachais cet état du développement de la pensée féministe à toute une génération, mal outillée pour penser la sexualité dans une perspective sociologique et constructiviste. Le rôle des mouvements sociaux dans l'accélération et la radicalisation de la pensée critique s'avère donc crucial. En somme, je faisais une lecture post MLF d'un texte pré-MLF pour en saisir les écarts.

⁷⁶ Extraits du June Paper de l'IUE, juin 1994, inédit.

⁷⁷ Chaperon Sylvie, "Le deuxième sexe contre le naturalisme," *Chronique féministe*, n°. 69, 1999, pp.75-78 ; Chaperon Sylvie, "La deuxième Simone de Beauvoir," *Les Temps Modernes*, n°. 593, 1997, pp.112-143 ; Chaperon Sylvie, "Simone de Beauvoir entre féminisme et sexisme" dans Ephesia (dir.), *La place des femmes*, Paris, La découverte, 1995, pp.347-351.

Cette dialectique du sujet pose la question de la subversion : comment les dominés, en l'occurrence les femmes, bien qu'ayant intériorisé la domination qui les définit, parviennent-ils par un travail de réélaboration à s'en dégager partiellement et contradictoirement ? Elle pose aussi la question du consentement des dominés, présenté par Bourdieu comme étant la première condition du maintien de la domination. Je proposai tout un numéro spécial sur cette problématique aux *Temps Modernes*. Le projet fut accepté par Claude Lanzmann, ce grand historien de la Shoah, mais plus de 4 ans se sont déroulés avant qu'il ne voit le jour. La périodicité de la revue a été menacée, le comité de rédaction s'est renouvelé, Danielle Sallenave y est entrée puis l'a quitté et entre temps le projet initial s'est transformé.

Au final, il comporte 9 contributions attentives aux contradictions du féminisme ou du genre⁷⁸. Evelyne Peyre (paléoanthropologue, CNRS) et Joëlle Wiels (biologiste, directrice de recherche au CNRS) démontrent les biais idéologiques du genre qui informent les disciplines scientifiques travaillant sur le sexe. Anne Cova (MC à l'Université Aberta de Lisbonne) montre que le natalisme des féministes de l'entre-deux-guerres leur permet de prôner des droits spécifiques pour les mères et d'exiger la responsabilisation des hommes. Si les féministes des Années folles se révèlent réticentes devant l'émancipation sexuelle de la Garçonne c'est qu'elles réclament la moralisation sexuelle des hommes, révèle Christine Bard (MC à l'Université d'angers). Les femmes politiques de la Libération reprennent les identités de la ménagère, de la mère et de l'épouse pour réclamer leur intégration dans la cité explique William Guéraiche (MC à l'Université des Philippines). Françoise Picq (professeure à l'Université de Paris 9) se penche sur la contradiction principale du MLF : l'opposition entre universalisme et particularisme et la manière dont elle rejoue dans le mouvement de la parité, alors en plein essor. Judith Ezekiel (MC à l'Université de Paris 8) montre le mouvement de backlash qui s'opère aux Etats-Unis ainsi que la résistance d'une nouvelle génération féministe. Daniel Welzer-Lang (MC à l'Université de Toulouse 2) analyse les réactions masculines aux changements impulsés par les mouvements féministes. Agnès Hochberg, jeune doctorante hongroise que j'avais rencontrée à l'Institut universitaire européen, analysait les mouvements féministes de l'Europe de l'Est aux prises avec le libéralisme. En 1995, avant la sortie de son texte, elle est décédée d'une crise cardiaque que rien ne laissait présager.

Dans mon introduction, j'appuyais cette conception du sujet principalement sur la sociologie d'Alain Touraine et la philosophie de Françoise Collin (elle-même inspirée par Hannah Arendt). Ces auteurs insistent sur l'ambivalence du sujet et les tensions qui le

⁷⁸ Chaperon Sylvie (dir.) *Les Temps Modernes: Questions actuelles au féminisme*. n°593, avril-mai, 1997, voir le sommaire reproduit dans le *Dossier de travaux*.

traversent. Il est immergé dans une idéologie dont il peine à réaliser l'existence puis, à mesurer l'étendue. Le sujet possède donc "deux faces" selon l'expression d'Alain Touraine : il est « force de résistance aux appareils de pouvoir, appuyée sur des traditions en même temps que définie par une affirmation de liberté »⁷⁹. Ou comme le dit Françoise Collin : « tout sujet est mouvement de reprise en même temps que d'arrachement à un donné dont il ne peut faire l'économie »⁸⁰.

Ce mouvement de reprise et d'arrachement prend pour les femmes deux voies récurrentes. Comme le dit Geneviève Fraisse « l'exigence individualiste issue des Lumières garde intact le holisme familial dont la femme devint ainsi l'élément central, en quelque sorte fondu dans une totalité »⁸¹. Cette coexistence entre le holisme familial et l'individualisme se maintient notamment grâce à la distinction des sphères. La sphère publique ne met en scène idéalement que des individus égaux entre eux. La sphère privée, familiale, au contraire affirme la hiérarchie et subordonne la femme à l'autorité de son époux. Si l'homme, citoyen, travailleur et père de famille, est d'emblée une entité autonome, la femme elle, est avant tout épouse, mère de famille et secondairement, citoyenne ou travailleuse. Pour que la femme devienne une individualité indépendante, il faut que le sujet mère laisse la place au sujet individu, ce qui représente une conquête ardue. Il existe donc des jeux entre une direction individualiste, c'est-à-dire qui pense la femme comme individu, et une tendance holiste qui la voit avant tout comme une mère viscéralement attachée à sa famille.

Une deuxième tension, plus théorique, consiste en la lutte de deux perspectives pour expliquer la différence des sexes. L'une, naturaliste, impute les différences observables entre hommes et femmes à leur nature intrinsèque. L'autre, constructiviste, attribue ces différences à l'éducation et au conditionnement social. La première domine incontestablement de sorte qu'elle est partagée par une très large majorité. La seconde, plus minoritaire, se construit dans l'opposition à la première. On peut faire l'hypothèse que la lutte du constructivisme pour arracher la femme, et particulièrement son corps, au naturalisme exprime au niveau théorique le processus d'individuation des femmes aux prises avec l'holisme familial.

Curieusement, je ne me référerai pas à Michel Foucault que je plaçai aux côtés de Bourdieu comme un des tenants d'une sociologie excessivement constructiviste, pour laquelle le sujet, le moi ne sont plus que des « effets » des discours dominants, prescriptifs.

⁷⁹ Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992, p.369.

⁸⁰ Françoise Collin, « Le féminisme: fin ou commencement de la mixité? », publié dans Claudine Baudoux et Claude Zaidman (dir.), *Egalité entre les sexes, Mixité et démocratie*, Paris, Harmattan, 1992, p 255.

⁸¹ Geneviève Fraisse « La constitution du sujet dans la pensée féministe: paradoxe et anachronisme », dans Elisabeth Guibert-Sledziewski et Jean-Louis Viellard-Baron (dir.), *Penser le sujet aujourd'hui*, Colloque de Cerisy-La-Salle, 9-19 juillet 1986, Paris Méridiens Kincksieck, 1988, pp.257-264.

Visiblement je n'avais pas encore compris que pour Michel Foucault aussi, le sujet est indissociablement assujéti et acteur et que c'est pour cette raison qu'il parle de résistance et non de libération, cela je le comprendrai plus tard, en relisant son histoire de la sexualité.

2.1.2 La réception du *Deuxième Sexe*

Dans ma thèse et diverses publications, j'ai analysé la réception du *Deuxième Sexe* en 1949, au coeur de la Guerre froide (**voir dans le Dossier de travaux** : "Haro sur le *Deuxième Sexe*", dans Bard Christine (dir.) *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, pp.269-283⁸²). La violence de la polémique tient en grande partie à la guerre froide qui déchire non seulement la vie politique mais aussi les milieux culturels. Il fallait choisir son camp : pro et anti Soviétiques, partisans de l'Ouest et de l'Est s'attaquent inlassablement. Or Sartre, et plus généralement toute l'équipe des *Temps Modernes* ont choisi le non alignement, ce qui provoque les feux nourris des deux blocs rivaux. Parmi ceux qui prennent la défense de Beauvoir, se comptent des écrivains qui ont fait le même choix du neutralisme : des collaborateurs des *Temps Modernes* comme Maurice Nadeau ou Francis Jeanson, mais aussi les revues *Esprit*, *Combat*, *Franc Tireur* qui ont adopté peu ou prou la même ligne que celle des *Temps Modernes*.

Mais la guerre froide ne peut tout expliquer. Car ces diatribes se révèlent assez sélectives, elles visent certains chapitres du *Deuxième Sexe* et non pas tout l'ouvrage. Trois chapitres du second volume sont particulièrement incriminés, trois chapitres parus en avant première dans *Les Temps Modernes* : « L'initiation sexuelle de la femme », « La maternité » et « La Lesbienne ». François Mauriac commence l'offensive en se demandant en première page du *Figaro* si "l'initiation sexuelle de la femme est à sa place au sommaire d'une grave revue littéraire et philosophique?", il invite la jeunesse catholique à réagir contre cette décadence dans les prochaines livraisons du *Figaro Littéraire*. Les communistes ne sont pas en reste, les revues intellectuelles du Parti s'acharnent sur l'ouvrage. Jean Kanapa, ancien élève de Sartre devenu le directeur de *La Nouvelle Critique*, dénonce "la basse description graveleuse, l'ordure qui soulève le cœur". Dès lors chacun y va de son mot. Claude Delmas dans *L'Epoque* déplore "la publication par Simone de Beauvoir de cette écoeurante apologie

⁸² Chaperon Sylvie, "Haro sur le *Deuxième sexe*" dans Bard Christine (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, pp.269-283. traduit en portugais (Brésil) : Chaperon Sylvie, "Auê sobre O Segundo Sexo," *Cadernos pagu*, n°. 12, Simone de Beauvoir § os feminismos do século XX, Mariza Corrêa (dir.), 1999, pp.37-53 et traduit en espagnol : Chaperon Sylvie, "Justicia para el " Segundo sexo "" dans Bard Christine (dir.), *Un siglo de antifeminismo*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2000, pp.227-238.

de l'inversion sexuelle et de l'avortement ”⁸³. Pierre de Boisdeffre dans *Liberté de l'esprit* remarque “ le succès du *Deuxième Sexe* auprès des invertis et des excités de tout poil ”. On le voit la critique porte sur les questions sexuelles.

La violence des attaques est aussi à la mesure des transgressions opérées par Beauvoir. Depuis les années trente, une politique familiale et maternaliste d'une ampleur jamais égalée se construit patiemment en France. Les allocations familiales, et surtout l'allocation de salaire unique, tentent d'encourager la natalité et aussi le retour des femmes au foyer⁸⁴. Le baby-boom, exceptionnellement vigoureux dans notre pays, n'apaise pas toutes les craintes et renforce encore l'idéal de la mère au foyer, éducatrice née d'une famille qu'on espère nombreuse⁸⁵. De la gauche communiste jusqu'à la droite, natalisme et maternalisme règnent en maître. Et voilà que Simone de Beauvoir prend l'exact contre-pied de toutes ces représentations. Elle commence son chapitre “ La mère ” par un plaidoyer de 15 pages en faveur de l'avortement et de la contraception libres, elle dénie toute existence à l'instinct maternel et finit par dévaloriser brutalement la fonction maternelle qui ne saurait, selon elle, ni remplir une vie, ni la justifier. Les chapitres sur la sexualité attirent tout autant les foudres des censeurs de tous bords. Elle décrit par le menu et sans précautions oratoires, les multiples insatisfactions sexuelles des femmes. Dans « La lesbienne » elle affirme, contrairement aux idées dominantes, que l'homosexualité n'est ni une maladie, ni une perversion, mais un simple choix sexuel fait « en situation ». Les rejets violents de ses thèses révèlent à quel point la psychanalyse et la sexologie, pourtant en plein essor depuis le début du XXe siècle, étaient à l'époque mal connues et surtout peu acceptées.

Le scandale provoqué par cette publication contribue à son succès immédiat. Épuisé dès la première semaine, très vite traduit en allemand, en anglais et en japonais, le livre entame une brillante carrière internationale parmi des millions de lecteurs et surtout de lectrices. *Le Deuxième Sexe* devient alors l'objet des mouvements de femmes et du féminisme. Durant les années cinquante quelques romancières, essayistes, journalistes, universitaires forment les premières cohortes féminines convaincues par le livre de Beauvoir. Colette Audry, Célia Bertin, Françoise d'Eaubonne ou Geneviève Gennari, s'inspirent explicitement de ses thèses. Mais bien des femmes plus anonymes ont témoigné du bouleversement éprouvé à la lecture du *Deuxième Sexe*. C'est, disent-elles avec émotion, comme une rencontre avec elles-

⁸³ Claude Delmas, "La jeunesse française en face de la vie, autour de St-Germain des Près", *L'Epoque*, 10 juillet 1949.

⁸⁴ Martin Jacqueline, "Politique familiales et travail des femmes mariées en France, perspective historique : 1942-1982," *Population*, n°. 6, 1999, pp.1119-1154

⁸⁵ Yvonne Knibiehler, *La révolution maternelle depuis 1945*, Paris, Perrin, 1997.

mêmes qui se joue dans la lecture de ce texte. Il donne des mots et des arguments à leur maître. « Je lis le *Deuxième Sexe*. Je nage dans l'enthousiasme, enfin une femme qui a compris ! ». « Nous sommes toutes vengées » s'exclame ainsi Françoise d'Eaubonne qui dès 1951 publie une longue analyse du féminisme beauvoirien. Simone de Beauvoir a reçu toute sa vie des flots de ces lettres émouvantes qui constituent aujourd'hui un fonds inestimable à la Bibliothèque Nationale de France.

Avec les années soixante, le livre fait figure de référence incontournable pour quiconque s'intéresse aux questions féminines, comme on disait alors. Des biographies, des études paraissent sur Simone de Beauvoir et son oeuvre. Andrée Michel, Evelyne Sullerot, Geneviève Texier en France, Betty Friedan aux Etats-Unis, Maria Aurèlia Capmany en Espagne, toutes se nourrissent du volumineux essai. Au milieu de la décennie, les débats féministes reprennent de l'ampleur. Or, signe de son importance, les positions et les clivages s'organisent précisément autour du *Deuxième Sexe*. Simone de Beauvoir se déclare alors « radicalement féministe ». Tandis que Geneviève Gennari, Ménie Grégoire ou Suzanne Lilar en tiennent elles pour « un féminisme du vécu », qui réaffirme des destins différents pour les sexes. Concrètement, il s'agit de préserver le « Métier de femme » selon le titre d'un livre de Ménie Grégoire, c'est à dire celui de mère. La presse se régale et parle « du duel entre Suzanne et Simone, Lilar et Beauvoir ».

Contrairement aux idées reçues, selon lesquelles les féministes françaises auraient découvert *Le Deuxième Sexe* grâce aux Américaines (notamment Betty Friedan), je démontrai ainsi que *Le Deuxième Sexe* avait bien été au cœur des discussions féministes des années 1950 et 1960. Depuis ces recherches, Ingrid Galster, professeure de littératures romanes à l'Université de Paderborn (Allemagne) et spécialiste de Sartre, a repris la question en éditant une anthologie fort utile des articles parus lors de la sortie du *Deuxième Sexe*⁸⁶. En revanche, elle maintient que les Françaises auraient découvert l'ouvrage à travers les Américaines, sans étayer cette thèse⁸⁷.

⁸⁶ Galster Ingrid (dir.) *Le deuxième sexe : le livre fondateur du féminisme moderne en situation*. Paris, H. Champion, 2004

⁸⁷ Galster Ingrid (dir.) *Le Deuxième sexe de Simone de Beauvoir*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004

2.2 Le colloque du cinquantenaire

Quelques mois après la sortie du numéro des *Temps Modernes*, Christine Delphy me contacta. Elle avait lu *Les Temps Modernes* et mon article, elle avait demandé mes coordonnées à Michelle Perrot et voulait me rencontrer. Cette rencontre avec une de mes principales maîtresses à penser de mes années de formation fut pour moi un événement d'importance. J'avais collectionné, lu et annoté tous ses articles avec passion. J'ai eu l'occasion d'exprimer cette dette lorsque la revue *Travail, genre et société* m'a demandé de participer à sa rubrique « Controverse » pour la sortie imminente du livre de Christine Delphy, *L'Ennemi principal*, rassemblant en 2 volumes une vingtaine de ses articles théoriques. Cette rubrique donne la parole à deux ou trois commentateurs puis à l'auteur qui y répond. Je commentai donc l'ouvrage aux côtés de Clémentine Autain, de Stivi Jackson et d'Etienne Balibar. Je commençai ainsi :

S'atteler à une relecture des écrits de Christine Delphy n'est pas une mince affaire. D'abord parce que les deux volumes regroupent de nombreux articles qui s'échelonnent de 1970 à nos jours et abordent des questions très différentes, ensuite parce que Delphy (c'est ainsi qu'elle est souvent nommée) est à sa manière un monstre sacré, du moins elle le fut pour moi et sans doute pour beaucoup.

J'appartiens à une génération qui a manqué le coche du MLF et a découvert le nouveau féminisme non pas à travers un mouvement et des actions militantes, mais par des publications. A cette époque, j'étais férue de théorie, ça m'est un peu passé d'ailleurs. Je lisais avec avidité le *Pour Marx* d'Althusser et l'oeuvre de Nicos Poulantzas, je dévorais Bachelard et Koyré, je découvrais Freud à travers Pontalis. Bref l'épistémologie m'éblouissait. Parallèlement, j'accumulais tous les textes féministes que je pouvais glaner ça et là, au long d'une recherche isolée et hasardeuse puisque l'Université n'y préparait en aucune manière. Au vu de mes exigences théoriques d'alors, la plupart de mes lectures me laissaient sur ma faim. Et puis je suis tombée sur Delphy et ce fut comme une révélation. Dans la foulée j'ai poursuivi avec Nicole-Claude Mathieu, Colette Guillaumin et Paola Tabet (autant de travaux rassemblés et publiés par la « bibliothèque du féminisme » de l'Harmattan). J'ai lu et relu les textes, annoté les articles, rédigé des fiches de lectures, esquissé des synthèses : enfin je tenais un féminisme qui faisait le poids. A telle enseigne que la relecture aujourd'hui de ces articles sème le trouble : des

idées que je croyais miennes en proviennent tout droit, en me les appropriant j'en avais oublié l'origine.

Ce passé, qui ne m'est sûrement pas tout personnel, explique mes hésitations à rédiger un compte-rendu sur la production d'une des "maîtresses à penser" de mes 20 ans. Mais après tout je n'ai plus 20 ans et depuis j'ai découvert Christine Delphy, la personne réelle, ce qui est comme chacun sait, la meilleure façon de se débarrasser d'un piédestal encombrant »⁸⁸.

Lors de notre premier rendez-vous, chez elle, je découvrais une femme très sympathique, directe et douée d'un humour ravageur. Elle voulait commémorer le cinquantenaire du *Deuxième Sexe* en 1999 par un colloque d'envergure internationale. Cela tombait bien : moi aussi. J'avais même déposé auprès du centre Robert Schumann de l'Institut universitaire européen un projet en ce sens, un an plus tôt, qui n'avait pas été retenu. Nous avions des compétences et des centres d'intérêt complémentaires : elle apportait sa connaissance des féminismes contemporains et ses réseaux internationaux, je donnais une perspective comparative et un questionnement historique.

Si l'accord dominait sur le fond, les occasions de heurts ont été fréquentes quant aux questions pratiques de l'organisation du travail. Je dois reconnaître que ma personnalité, plus consensuelle et de 20 ans plus jeune, eut bien du mal à s'affirmer face à la sienne, plutôt autoritaire et forte d'une aura légendaire. Mais qu'importe, l'expérience a été pour moi très enrichissante. Jusqu'alors, hormis quelques tables rondes et séminaires, mon expérience d'organisatrice de colloque s'était limitée au colloque sur la Parité, tenu à Toulouse en février 1998⁸⁹. L'université de Toulouse le Mirail dispose, fait assez rare en France, d'un service de promotion et de valorisation de la recherche qui prend en charge une bonne partie du côté matériel de l'organisation de symposium : diffusion d'affiches et de plaquettes d'information, relation avec la presse, gestion des salles et du matériels acoustique ou pédagogique, fabrication des mallettes, partenariats avec les hôtels et les restaurants, réservations des trains et avions, etc.

Mais pour le Cinquantenaire, nous avons réalisé de A à Z toute l'entreprise événementielle, aussi bien dans ses aspects scientifiques que financiers ou matériels, à nous deux et avec l'aide ponctuelle et généreuse de quelques personnes (principalement Jacky Buet,

⁸⁸ Extrait de "Controverses autour du livre de Christine Delphy, *L'Ennemi principal*," *Travail, genre et sociétés*, n° 4, 2000, pp.164-169.

⁸⁹ Martin Jacqueline (dir.) *La parité: Enjeux et mise en oeuvre*. Toulouse, PUM, 1998, préface d'Edith Cresson. J'organisais notamment l'atelier « Les voies juridiques de la parité, dont j'ai fait la synthèse pour les Actes pp. 261-264.

responsable du festival de film de Créteil, Patrick Silberstein et Patrick Le Tréhondat, fondateurs de la maison d'édition Syllepse).

Nous ne souhaitons pas donner seulement une dimension commémorative et festive à ce Cinquantième, même si elle a été heureusement présente, mais nous voulions aussi montrer l'étendue et la richesse des études beauvoiriennes, universitaires ou non, qui restent mal connues, notamment en France où d'ailleurs elles étaient et restent encore fort peu développées. Nous avons voulu un colloque largement international qui soit à la mesure de l'impact mondial du *Deuxième Sexe*. Notre comité scientifique regroupait des spécialistes de 22 pays, notre appel à communications, imprimé en 40 000 exemplaires, a été diffusé par plus de 90 partenaires, centres de recherche, associations ou revues. Au total, 37 pays étaient associés d'une manière ou d'une autre à ce colloque placé sous le haut patronage de l'UNESCO. Ces collaborations reflètent la géographie des études féministes ou de genre : nombreuses dans le monde occidental et surtout anglophone, aux Etats-Unis et au Royaume-Uni ; moins fournies au Sud et à l'Est de l'Europe. Mais nous avons tenu à associer d'autres horizons et continents, comme les pays de l'Est européen, la Russie, le monde Arabe et Perse, l'Amérique du Sud, l'Afrique et le Japon. En revanche, faute de contact et de financement *ad hoc*, le continent asiatique a été malheureusement absent, bien qu'il existe des traductions du *Deuxième Sexe* en hindi, coréen et thaï.

Grâce aux financements obtenus du ministère de la Culture, du ministère de l'Education et de la Recherche, du ministère des Affaires étrangères et surtout du programme pour l'égalité des chances de la Commission européenne, nous avons pu réunir à Paris sur 5 jours (du 19 au 23 janvier 1999), 130 communicants répartis en 10 séances plénières et 19 ateliers. Le public rassemblait près de mille personnes lors de la journée finale qui s'est tenue dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Malgré la tension, la fatigue, l'angoisse aussi de ces journées si densément remplies, je garde le souvenir de quelques moments particulièrement intenses et émouvants : l'atelier sur « *Le Deuxième Sexe* et les communistes » où j'avais réuni ensemble Lise London, Dominique Desanti et Jeannette Colombel ; la tribune où se rassemblaient des militantes du MLF proches de Simone de Beauvoir (Yvette Roudy, Anne Zélenski, Claudine Monteil, Christine Delphy) ; l'ovation et les fleurs reçues en remerciements dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Le colloque fut un grand succès, les médias ont célébré à sa juste valeur l'apport de Beauvoir : une double page dans *Libération*, *La Croix* et *l'Humanité*, un cahier central dans

Le Monde, un article que je signai dans *Le Monde diplomatique*⁹⁰, sans compter la presse étrangère (*El pais, El Globo, Il Manisfesto, New York Times*) et les hebdomadaires. Nous avons eu ensuite de très nombreuses retombées positives dans des revues scientifiques. Simone de Beauvoir est-elle la Sainte Rita des études sur le genre ? Ma carrière, qui stagnait depuis 4 ans, reçut en tout cas un sérieux coup de pouce. Je fus enfin recrutée comme maîtresse de conférence à l'Université de Toulouse le Mirail en 2000. L'éditeur Fayard, qui avait pourtant refusé ma thèse, se ravisa. Moyennement un titre peu fidèle au contenu réel de mon travail, je pus publier ma thèse⁹¹. Je la remaniai fortement cependant, toute la première partie sur la Libération fut réécrite. (**Voir dans le Dossier de travaux** : le sommaire des *Années Beauvoir*, Paris, Fayard, 2000))

Le livre du Cinquantenaire, sorti chez Syllepse trois ans plus tard et préfacé par Sylvie Le Bon de Beauvoir, ne représente pas à proprement parler les actes du colloque du même nom⁹². La publication de l'intégralité des communications aurait été trop volumineuse, trop coûteuse (pour la traduction en français des papiers anglais) et surtout en partie inutile. Certaines interventions étaient redondantes, d'autres trop liées à une actualité ou des débats ponctuels. Nous avons fait une sélection d'environ 70 textes en privilégiant les travaux novateurs et solides, en donnant à voir l'état actuel de la recherche et en diversifiant au maximum l'origine géographique et générationnelle des chercheuses et chercheurs.

Les contributions de la première partie étudient très finement le texte, voire la forme manuscrite du *Deuxième Sexe*, pour y repérer les emprunts ou les innovations opérés par Beauvoir et qui touchent à des disciplines très diverses. Elles inscrivent l'ouvrage au carrefour de nombreux savoirs, philosophique, biologique, historique, anthropologique, psychanalytique, littéraire, etc. Ces analyses préfigurent les futures études féministes interdisciplinaires. La philosophie beauvoirienne, loin de n'être qu'une application de l'existentialisme sartrien, est considérablement réévaluée. Les significations et enjeux féministes du *Deuxième Sexe*, on ne s'en étonnera pas, forment une cohorte importante, regroupés dans la deuxième partie. Ces textes montrent comment les débats féministes ont accompagnés le livre depuis cinquante ans et continuent à demeurer vivaces, signe de l'actualité toujours renouvelée du radicalisme beauvoirien. Enfin, la troisième partie qui me tenait particulièrement à cœur, est de mon fait. Elle rassemble les communications sur les

⁹⁰ "Le deuxième sexe en héritage," *Le Monde Diplomatique*, 1999, pp.27

⁹¹ *Les années Beauvoir*. Paris, Fayard, 2000.

⁹² Delphy Christine et Chaperon Sylvie (dir.), *Le Cinquantenaire du Deuxième sexe*, Paris, Syllepse, 2002 (**Voir le sommaire reproduit dans le Dossier de travaux**).

questions de traduction, de réception et de diffusion du livre, dans des cultures et à des époques différentes.

J'avais surtout étudié deux aspects du *Deuxième Sexe* pour ma thèse : les contradictions de l'argumentaire et la réception en France de 1949 à 1970. Le colloque m'a permis de poursuivre l'étude de la postérité de l'ouvrage et de l'élargir hors de l'hexagone.

2.2.1 Comparer les réceptions dans des contextes nationaux différents

Comment l'ouvrage a-t-il été reçu hors de France ? Les premières traductions sont le fait de traducteurs très majoritairement masculins, proportion qui ne s'inverse que récemment, les mouvements féministes poussant aujourd'hui à de nouvelles versions. En effet, ces premières traductions sont rarement fidèles, les éditeurs exigent de sévères coupes dans cet ouvrage qui frise les mille pages. Elles ne surviennent pas au hasard et les passages les plus explicites sur l'oppression subie par les femmes ou les paragraphes sur leur sexualité en font les frais. La publication d'extraits est fréquente. En Iran, quelques extraits du *Deuxième Sexe*, traduits en persan par Hossein Mohri pour le magazine *Ferdowsi* en 1974 et 1975, sont réunis en 1977 en un volume publié à deux reprises à 3000 exemplaires. Au Japon où le livre est traduit précipitamment par un littéraire, Ryoichi Ikushima, l'ordre est bouleversé, le second volume sort avant le premier, l'introduction venant donc après la conclusion. Certains chapitres sont déplacés, le mot "humiliation" remplace celui de "servitude" notamment à propos de la maternité et, plus grave celui de "féminité" se substitue parfois à celui de "maternité". La version ouest-allemande de 1951 réalisée par Fritz Montfort pour le second tome, traduit dans la conclusion "homme" par "mann" (mâle) et non "mensch" (être humain). Depuis, des spécialistes en études beauvoiriennes ont réalisé de nouvelles traductions plus respectueuse du texte original : en allemand en 1992, en japonais et en bulgare en 1997, en Russe en 1998.

Mais plus que d'erreurs, il vaudrait mieux parler d'adaptations, les traducteurs permettant de l'assimilation par une culture nationale des éléments d'une culture étrangère. La correspondance entre Howard Parshley, le traducteur, et Alfred et Blanche Knopf, les éditeurs, révèle que celui-ci a constamment cherché à préserver l'intégralité et l'originalité du manuscrit, malgré les demandes répétées de coupes drastiques et en dépit du peu d'intérêt manifesté par Simone de Beauvoir, toute à son amour transatlantique. Pourtant la traduction du chapitre "La femme mariée" coupe les témoignages sur la frustration sexuelle des femmes mariées, réduit les parties descriptives des tâches ménagères ou de la routine quotidienne. Au bout du compte,

le radicalisme de la remise en question de la famille et du mariage s'en trouve sérieusement adouci et le lien avec la sexualité singulièrement gommé, tout comme dans les analyses postérieures de l'Américaine Betty Friedan et de la Britannique Ann Oakley, l'une et l'autre fortement inspirées par ce chapitre.

Les réactions des critiques et lecteurs lors de ses diverses publications sont étroitement tributaires du contexte où elles s'insèrent. Sans surprise à la vue du précédent français, les environnements les plus réticents sont les pays catholiques et communistes. Dans l'Espagne franquiste et catholique, le livre tout comme d'autres ouvrages existentialistes, fait partie des livres interdits, mais circule sous le manteau grâce notamment à l'Institut français de Barcelone. Avec la traduction espagnole venue de Buenos Aires (*El segundo sexo*, chez Siglo 20 en 1962), le lectorat augmente. En 1968, la censure autorise la traduction du *Deuxième Sexe* en catalan, dans la maison Edicions 62 dirigée par Josep M. Castellet qui, étudiant, s'était vu refuser la publication de son compte rendu très élogieux de l'ouvrage. Dans le Québec très catholique, le livre est officiellement répertorié comme "dangereux". La plupart des libraires refusent de l'acheter sans un "privilège" signé de l'évêché. Encore en 1959, un entretien de Simone de Beauvoir pour Radio-Canada sera retiré de la programmation après menaces des autorités religieuses. Ce n'est qu'à l'orée de la révolution tranquille que le livre sort de l'ombre.

Les pays communistes ne sont pas en reste. Dans la patrie soviétique, où règne le mythe de l'égalité des sexes, le livre figure en bonne place sur une liste très officielle de titres interdits. En RDA, il n'existe officiellement pas de censure, mais l'administration centrale de l'édition auprès du ministère de la Culture pratique une sélection bien réelle. *Le Deuxième Sexe* a le double handicap de s'adresser à "des bourgeoises" et de s'inspirer de l'existentialisme jugé depuis le hongrois Georg Lukacs, individualiste, irrationnel et ahistorique. Le soutien que Sartre et Beauvoir donnent en 1968 au mouvement d'extrême gauche ne facilite ensuite pas les choses. Dans les deux cas il faudra attendre l'ère Gorbatchev pour qu'une édition soit envisagée.

Les pays protestants semblent se montrer plus réceptifs. Lors de sa sortie en 1951 en RFA, sous le titre *L'autre sexe*, l'ouvrage ne suscite pas la tempête médiatique française. Mais la presse confessionnelle domine et voit en lui une "rébellion contre l'ordre du Créateur". Il sera réédité une troisième fois en 1956 pour atteindre le total de 14 000 exemplaires. En Suisse, la version allemande de 1951 est fort bien reçue du fait de l'influence de Karl Barth, professeur à Bâle et de sa secrétaire Sarah Kirschbaum, sur les mouvements protestants de femmes. Ailleurs, le climat de la Guerre froide joue un rôle peu favorable au *Deuxième Sexe*, par exemple aux Etats-Unis où les critiques de l'ère MacCarthyse se montrent sévères.

En plus de la culture nationale et politique, bien d'autres facteurs interviennent pour moduler la réception du *Deuxième Sexe*. Ainsi le Japon se dote après la défaite d'une "culture d'importation" venue d'Occident, et singulièrement de Paris, la métropole existentialiste. C'est la raison pour laquelle *Le Deuxième Sexe*, comme tous les livres de Sartre et Beauvoir, est très rapidement traduit en 1953. L'état des forces féministes joue aussi un rôle essentiel. Ainsi *Le Deuxième Sexe* fut positivement reçu en Suisse, en temps de calme plat féministe. Ce qui contraste avec l'accueil très agressif réservé en 1958 à *Frauen im Laufgitter* (Les femmes dans la pouponnière) de Iris von Roten, avocate qui prend directement position dans la campagne pour le droit de vote, alors débattue au niveau fédéral.

L'influence du *Deuxième Sexe* sur les mouvements de femmes constitue un objet de débat. S'il joue un rôle incontesté dans l'émergence du féminisme des années 1950 et 1960, son rayonnement dans les années 1970 doit être relativisé. Les mouvements de femmes se constituent autour de l'expérience vécue et en référence à une multitude d'auteurs et d'ouvrages, notamment américains, bien postérieurs au *Deuxième Sexe*. Il semblerait que *Le Deuxième Sexe* ne devienne objet de débat qu'avec les divisions croissantes des mouvements, notamment entre différentialistes et égalitaires.

Le plus souvent la pensée beauvoirienne emprunte la voix d'un porte-parole national. Betty Friedan aux Etats-Unis; Maria Campo Alange et Maria Aurèlia Capmany, la "Beauvoir catalane" en Espagne; Alice Schwarzer en RFA se font les hérauts de l'existentialiste française. Ce faisant, elles apportent leurs accents personnels et leurs interprétations propres. Par sa traduction Alice Schwarzer change le sens du slogan "On ne naît pas femme, on le devient" qui implique la participation des femmes en "on est fait femme" qui penche vers une victimisation des femmes.

Je suis heureuse de constater que, depuis notre colloque, les études sur les traductions et les réceptions du *Deuxième Sexe* ont pris de l'ampleur. Ainsi, un ouvrage est sorti au Québec, dirigé notamment par Marie-Blanche Tahon, qui a dirigé une recherche sur la réception du livre⁹³.

⁹³ Coderre Cécile et Tahon Marie-Blanche (dirs.), *Le Deuxième sexe: une relecture en trois temps, 1949, 1971, 1999*. Montréal, Editions du remue-ménage, 2001

2.2.2 Backlash

Dans le livre issu du cinquantenaire, outre les introductions, je signai une communication intitulée « 50 ans de lecture et de débats français » où je m'interrogeai sur la postérité du livre sur un demi-siècle. Après avoir été un objet de scandale, puis de débats féministes, *Le Deuxième Sexe* devint l'objet de travaux savants mais aussi la cible de nouvelles attaques.

Avec la fin des années 1980, on a assisté incontestablement en France à une sorte de “backlash” contre le *Deuxième Sexe* et son auteure. Déjà, lors de la mort de Beauvoir en avril 1986, d'aucuns s'empressaient d'enterrer aussi son féminisme. Antoinette Fouque pensait que sa disparition aller « peut-être accélérer l'entrée des femmes dans le 21^e siècle »⁹⁴. La publication posthume par les soins de Sylvie Le Bon de Beauvoir des *Lettres à Sartre* et du *Journal de guerre* suscitent de nombreux commentaires peu amènes⁹⁵. Renouant sans le savoir avec les amalgames et les railleries qui accueillirent *Le Deuxième Sexe* en 1949, chroniqueurs et journalistes ne trouvent pas de mots assez durs pour qualifier la vie privée de l'écrivaine. On s'apitoie sur la « pauvre tante Simone » tandis que pour une journaliste de *Libération*, Simone de Beauvoir révèle sa véritable nature de « femme machiste et mesquine », d'autres encore ne voient plus en elle qu'une rabatteuse de chair fraîche pour son vieil amant pervers⁹⁶.

Beaucoup, à l'instar de Sylviane Agacinsky, l'accusent d'avoir renié et dénigré la maternité⁹⁷. Mais c'est pécher par anachronisme et oublier quelles étaient les conditions concrètes de la maternité en 1949. Beauvoir voulait démystifier la maternité et exigeait là comme ailleurs la liberté : liberté de la contraception et de l'avortement, liberté permise par l'indépendance économique, liberté enfin assurée par des équipements collectifs suffisants. Simone de Beauvoir contestait vigoureusement l'obligation à la maternité et à la seule maternité comme réalisation suprême des femmes. A son époque, il fallait choisir entre être une intellectuelle ou être une mère. Beaucoup ont fait le même choix qu'elle.

⁹⁴ Citées par Ingrid Galster, « La fin d'une époque? Simone de Beauvoir dans la presse française », *Lendemain*, n°43-44, 1986.

⁹⁵ Simone de Beauvoir, *Lettres à Sartre*, 2 vol., Paris, Gallimard, 1990 et *Journal de guerre*, Paris, Gallimard, 1990; éditions présentées, établies et annotées par Sylvie Le Bon de Beauvoir.

⁹⁶ Mona Ozouf, « La plume de ma tante », *Le Nouvel Observateur*, 22 février 1990, Marianne Alphant, « L'album de la mère Castor », *Libération*, 22 février 1990, voir Ingrid Galster, « Une femme machiste et mesquine » La réception des écrits posthumes de Simone de Beauvoir dans la presse parisienne », *Lendemain*, n°61, 1991.

⁹⁷ *Le Monde* du 15 décembre 1998.

Le sommet de la critique a été atteint par Gilbert Joseph dans *Une si douce Occupation* : Beauvoir et Sartre auraient été uniquement préoccupés de gloire personnelle durant les années noires, s'empressant de poser en héros dès la Libération⁹⁸. L'auteur se montre tellement hostile qu'il en perd toute crédibilité. Certes Beauvoir et Sartre continuent d'écrire et de publier comme avant, mais beaucoup d'écrivains ont fait ce choix, à commencer par Aragon. Pour enseigner, Simone de Beauvoir a signé sans protester le formulaire qui l'obligeait à déclarer qu'elle n'était ni juive ni franc-maçonne, mais il faut rappeler qu'une infime minorité des enseignants ont manifesté leur désaccord. Incontestablement des passages de ses lettres ou de son journal montrent qu'elle partageait en 1940 des préjugés et des clichés à l'encontre des juifs. Mais cet antisémitisme insidieux était alors largement répandu, et pas seulement dans la bourgeoisie catholique traditionnelle, son milieu d'origine.

Sartre et Beauvoir ont animé en 1941 un groupe résistant nommé « Socialisme et Liberté », ils ont participé au Comité National des Ecrivains, Simone de Beauvoir avait écrit à l'origine *Le sang des autres* pour la presse clandestine, elle avait accepté à l'été 1944 d'être agente de liaison pour Combat. Simone de Beauvoir a été suspendue de l'Education nationale en juin 1943 parce que son enseignement et sa vie privée allaient à l'encontre du nouvel esprit moraliste et puritain de Vichy. Bref, pour elle, l'Occupation ne fut pas si douce.

La multiplication de ces attaques tient sans doute au déclin du mouvement féministe et au tour libéral de l'époque. Les anciens adversaires haussent le ton, trop heureux d'en finir une fois pour toute avec leur ennemie jurée. Mais dans le chœur des voix hostiles se mêlent aussi beaucoup de femmes et de féministes autrefois admiratrices de la vie et de l'oeuvre de Beauvoir. Pour elles, les publications des lettres et du journal ont fait l'effet d'une désillusion qui a provoqué la chute de l'idole. Beauvoir était très consciente de ses brusques revirements de l'opinion publique. « D'ordinaire le public, s'il découvre que vous n'êtes pas surhumain, vous rabaisse au-dessous de l'espèce : un monstre »⁹⁹ écrivait-elle dans ses mémoires. Beauvoir ne mérite ni d'être portée aux nues, ni de chuter plus bas que terre. La réalité de sa personnalité doit être abordée dans la complexité, les contradictions et les nuances.

L'antidote à ces propos passant de la légende dorée à la légende noire doit être cherché dans le développement des études beauvoiriennes. Car, depuis la fin des années quatre-vingt également *Le Deuxième Sexe* devient un objet d'interrogations et d'investigations, un objet de savoir et de recherches.

⁹⁸ Gilbert Joseph, *Une si douce Occupation*, Paris, Albin Michel, 1991.

⁹⁹ *La force des choses*, tome II, Paris, Gallimard, 1963, p. 492-493.

2.3 Dans le sillage du colloque

En France, Beauvoir n'a jamais été considérée comme une auteure majeure, encore moins comme une grande philosophe. Le colloque m'a permis de découvrir l'ampleur des études beauvoiriennes anglophones sans commune mesure avec le peu d'attention manifesté par les universitaires français. La masse de cette production est si vaste et en constant renouvellement qu'il est difficile de l'embrasser en son ensemble¹⁰⁰. Heureusement, il existe une société savante internationale, la « Simone de Beauvoir society », qui rassemble l'essentiel des chercheurs sur Beauvoir. Elle a été fondée aux Etats-Unis en 1981 par les professeurs Konrad Bieber, Yolanda Astarita Paterson et Jacques Zephir après une session consacrée à Simone de Beauvoir au congrès annuel de la Modern Language Association of America à New York. La société, qui regroupe aujourd'hui près de 200 membres, publie les *Simone de Beauvoir Studies* et organise tous les ans un congrès international. J'ai été invitée à deux reprises dans ses colloques où se rencontrent des passionnés de Simone de Beauvoir venus du monde entier¹⁰¹.

2.3.1 Les études beauvoiriennes

A l'occasion d'un article demandé par la revue franco-suisse *Traverse*, j'ai essayé de produire une synthèse critique de ces études beauvoiriennes internationales (**voir dans le Dossier de travaux** : « Lectures contemporaines du *Deuxième sexe* », *Traverse*, n°1, 2000, pp51-63). Je m'attardai surtout sur les analyses féministes et philosophiques du *Deuxième Sexe* qui forment la majorité des études.

Beauvoir a connu un regain d'intérêt aux Etats-Unis depuis la fin des années 1980, à tel point que Ruth Evans évoque une redécouverte en après-coup du *Deuxième Sexe*¹⁰². Il existe de nombreux points communs entre les préoccupations de Beauvoir et celles des

¹⁰⁰ On peut avoir une idée de cette richesse en consultant les déjà trop anciennes bibliographies qui existent : Joy Bennett, *Simone de Beauvoir: an annotated bibliography*, New York, London, Garland Publishing, 1988, 474p; et Joan Nordquist, "Simone de Beauvoir, a bibliography", *Social Theory, a bibliographic serie*, Reference and research service, n°23, 1991.

¹⁰¹ « *Le Deuxième Sexe* et le renouveau du féminisme français », Colloque international organisé par la Simone de Beauvoir Society, « The Second Sex Turns Fifty », Lisbonne, 18-20 juin 1999 et « Beauvoir à la croisée des femmes et des intellectuels » Colloque organisé par la Simone de Beauvoir Society en collaboration avec le Groupe d'Études Sartriennes « De Beauvoir à Sartre, de Sartre à Beauvoir », Paris, Université de la Sorbonne, 19-21 juin 2003 repris dans *The Talk of the Town : Beauvoir and Sartre, Simone de Beauvoir Studies*, vol.20, 2003-2004, pp.39-53.

¹⁰² Ruth Evans "Introduction : *The Second Sex* and the postmodern", dans Ruth Evans (dir.), *Simone de Beauvoir's The second Sex. New interdisciplinary essays*, Manchester et New York, Manchester University Press, 1998, p.1.

féministes postmodernes. Ainsi, elle dénie explicitement la possibilité d'un point de vue universel et neutre, insistant au contraire sur une connaissance nécessairement subjective. Elle refuse les frontières entre les disciplines et mêle dans ses essais, critiques philosophiques, extraits de littérature et de journaux intimes, anecdote privées. Elle-même goûte à tous les genres d'écriture : roman, essai philosophique, théâtre, cinéma, mémoires, article, récit de voyage, etc. En un mot, sa vie ne cesse de faire textes. Sa mise à nu des " mythes masculins " est le fondement de l'entreprise déconstructionniste des analyses féministes. Aussi nombreuses sont les lectures contemporaines qui cherchent dans *Le Deuxième Sexe* des éléments de réponse aux préoccupations théoriques actuelles, telles les questions du sujet, du genre et du corps.

On l'a déjà dit, c'est au cours de sa lecture du *Deuxième Sexe* que Judith Butler formule pour la première fois le renversement du sexe et du genre. Selon elle, Beauvoir affirme que " tout effort pour prouver le corps " naturel " avant son entrée dans la culture est définitivement impossible, non seulement parce que l'observateur qui recherche ce phénomène est lui-même retranché dans un langage culturel spécifique, mais le corps l'est aussi. Le corps n'est, en effet, jamais un phénomène naturel ". Judith Butler, pour qui les textes sont surtout un tremplin pour penser, pousse donc plus loin la logique antinaturaliste que Beauvoir ne l'a fait elle-même. Pour ma part, je vois dans son oeuvre des verrous cognitifs qui bloquent l'argumentation antinaturaliste au seuil du corps et de la sexualité, verrous qu'ont ensuite ouvert les études féministes qui se sont développées à la suite du Mouvement de libération des femmes. Pour Judith Butler, dès lors que le déterminisme biologique disparaît, " le corps devient un choix, une façon de jouer et rejouer des normes de genre reçues, qui apparaissent comme autant de styles de la chair " ¹⁰³. Le corps, lieu de mise en scène du genre, peut devenir un théâtre subversif de genres multiples et non duels ¹⁰⁴. Cette position, très discutée car elle semble soutenir une liberté que dément la réalité de l'aliénation de genre, sera remaniée ensuite par la philosophe américaine ¹⁰⁵.

Les essais qui portent sur la philosophie de Beauvoir sont également très nombreux. Depuis les recherches pionnières de Michèle Le Doeuff en France et de Margaret Simons aux Etats-Unis, la créativité philosophique de Beauvoir est dorénavant prise très au sérieux et soigneusement inventoriée par Sonia Kruks, Karen Vintges, Debra Bergoffen et Eva

¹⁰³ Judith Butler, " Sex and Gender in Simone de Beauvoir's *Second sex* ", *Yale French Studies* n°72, 1986, p.46.

¹⁰⁴ Judith Butler, *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990, récemment traduit par Krauss Cynthia: *Troubles dans le Genre. Pour un féminisme de la subversion*, . Paris, La Découverte, 2005.

¹⁰⁵ Introduction à *Ibid.*

Lundgren-Gothlin¹⁰⁶. Comme toute oeuvre philosophique, la sienne se nourrit d'influences multiples, celle de Sartre bien sûr mais aussi de Kierkegaard, Heidegger, Hegel lu à travers Kojève, Marx, Merleau-Ponty et la liste pourrait s'allonger. Beauvoir emprunte à l'un et à l'autre pour créer un système original adapté à son objet qui de ce fait ne peut être enfermé dans aucune filiation exclusive.

L'influence réciproque entre Sartre et Beauvoir demeure très discutée. La question n'est pas neuve mais la réponse s'est inversée au cours du temps. Les articles les plus critiques qui accueillirent en France la sortie de l'essai attaquaient Sartre à travers son " élève la plus douée " ou sa " première disciple " surnommée " La Grande Sartreuse " ou " Notre-Dame de Sartre " pour l'occasion. La formule s'est maintenue ensuite et Simone de Beauvoir est restée longtemps dans l'ombre du grand existentialiste. Mais déjà quelques lectrices avisées démontraient l'indépendance de Beauvoir. Françoise d'Eaubonne, par exemple, soulignait sa " salubre dissidence existentialiste " ¹⁰⁷. Trois décennies plus tard, la démonstration resurgit et fait son chemin. Simone de Beauvoir, loin de se contenter d'appliquer l'existentialisme de Sartre, innove sur plusieurs points capitaux, elle approche le marxisme avant lui, son concept de " situation ", très présent dans *Le Deuxième Sexe* relativise singulièrement la liberté sartrienne, elle s'inspire davantage de la phénoménologie, construit le concept d'Autre social bien avant qu'il n'apparaissent dans le *Saint Genêt*. Un pas de plus est franchi par Kate et Edward Fullbrook qui n'hésitent pas à tordre le bâton dans l'autre sens, pour faire de Sartre un imitateur de Beauvoir, cette fois¹⁰⁸. Selon eux, la lecture du manuscrit de *L'invitée*, 5 mois avant que Sartre ne commence *L'Être et le néant*, serait à l'origine de ses thèmes philosophiques. Les Fullbrook n'hésitent pas à placer cette appropriation dans l'ordre du conscient, volontairement camouflée ensuite par la légende du couple.

¹⁰⁶ Michèle Le Doeuff, *L'étude et le rouet*, Paris, Seuil; Margaret A. Simons, *Beauvoir and The Second Sex*, Boston, Rowman and Littlefield, 1999, 262 p., Sonia Kruks, *Situation and human Existence : Freedom, Subjectivity and Society*, New York, Routledge, 1990; Debra B. Bergoffen, *The Philosophy of Simone de Beauvoir : Gendered Phenomenologies, Erotic Generosities*, Albany, State University of New York Press, 1997, Karen Vintges, *Philosophie as Passion: The Thinking of Simone de Beauvoir*, Bloomington, Indiana University Press, 1996, Eva Lundgren-Gothlin, *Sex and Existence: Simone de Beauvoir's The Second Sex*, Londres, Athlone Press, 1996. 329p.

¹⁰⁷ Françoise d'Eaubonne, *Le complexe de Diane*, Paris, Julliard, 1951, p.110, voir aussi Geneviève Gennari, *Simone de Beauvoir*, Paris, éditions Universitaires, 1958.

¹⁰⁸ Kate et Edward Fullbrook, *Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre. The Remaking of a Twentieth-Century Legend*, New York, Basic Book, 1994 et *Simone de Beauvoir A critical introduction*, Cambridge, Polity Press, 1998.

Leur thèse iconoclaste est, on s'en doute, très critiquée par les sartrologues¹⁰⁹. Mais du moins, elle a le mérite de susciter une confrontation entre les mondes trop souvent étanches l'un à l'autre des sartrologues et des beauvoirologues. D'autres sources, plus sociologiques cette fois, ont aussi été mises à contribution. Pour son étude de l'oppression des femmes, Beauvoir s'est appuyée sur la littérature américaine antiraciste des années 1940 : Gunnar Myrdal, *An American Dilemma* (1944) ; l'essai d'Alva Mirdal, *A Parallel to the Negro Problem* qui faisait déjà le parallèle entre la situation des noirs et des femmes ; Richard Wright, *Native Son* (1940) ou *Black Boy, A Record of Childhood and Youth* (1945). La sexologie inspire également Beauvoir, elle cite tous les grands auteurs des années 1930, moins d'ailleurs pour reprendre leurs théories que pour utiliser les très nombreuses observations qu'ils publient, elle utilise notamment l'ouvrage de Stekel, *La femme frigide*.

Ce petit panorama centré sur le *Deuxième Sexe*, ne donne qu'une vue partielle des études beauvoiriennes qui s'appuient sur tous les écrits, notamment autobiographiques et romanesques, ainsi que sur les conférences, préfaces et autres textes ponctuels de Beauvoir. J'ai donné dans d'autres publications des aperçus de ces analyses, par exemple sur le lesbianisme ou les sciences humaines¹¹⁰.

2.3.2 L'histoire des intellectuelles

Beauvoir n'est pas qu'une féministe, elle est aussi une intellectuelle engagée dans tous les grands débats de son temps. Florence Rochefort, historienne du féminisme français d'avant la première guerre, collaborait à la fin des années 1990 avec le GRHI (Groupe de Recherche sur l'Histoire des Intellectuels) animé par Nicole Racine (directrice de recherche au CEVIPOF) et Michel Trebitsch (chargé de recherche à l'IHTP). Ce groupe a produit plusieurs publications sur les sociabilités intellectuelles, les réseaux intellectuels, l'histoire comparée qui ont paru dans les *Cahiers de l'IHTP*, la revue *Matériaux pour l'histoire de notre temps* ou aux éditions Complexe. Son dernier chantier visait à rapprocher l'histoire des femmes et l'histoire des intellectuels. Ensemble, ils ont organisé une journée d'étude sur les « Figures d'intellectuelles » (IEP, le 9 juin 1998) à laquelle je participai et qui fut

¹⁰⁹ Hazel Barnes, "The Question of Influence : Response to Margaret Simons", *Simone de Beauvoir Studies*, vol15, op. cit, pp.40-47.

¹¹⁰ Chaperon Sylvie, "Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*" dans Chatelêt F., et al. (dir.), *Dictionnaire des oeuvres politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.83-87. ; Chaperon Sylvie, "Simone de Beauvoir" dans Eribon Didier (dir.), *Dictionnaire des Cultures gay et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, pp.66-67.

partiellement publiée dans la revue *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*¹¹¹. Par la suite, je repris cette communication pour le numéro spécial de *Clio* que coordonna Florence Rochefort (**voir dans le Dossier de travaux** : « Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Beauvoir », *Clio*, numéro 13, « Intellectuelles », dirigé par Florence Rochefort, pp.99-116).

Ce texte tente de cerner le profil de la « génération Beauvoir », c'est-à-dire d'une génération d'intellectuelles marquée par des expériences et une culture commune et qui sont autant de pionnières en études sur les femmes. Elles sont nées dans les premières décennies du siècle, les plus âgées avant ou pendant la Grande guerre. Contrairement aux figures de l'intellectuelle exceptionnelle des périodes antérieures, elles sont diplômées de l'enseignement supérieur, qui depuis le baccalauréat féminin (1919) et surtout le décret d'uniformisation de Bérard (1924), s'ouvre largement aux femmes. Pour la première fois un seuil significatif est atteint, les femmes sont dorénavant suffisamment nombreuses pour oser poser leurs propres questions au savoir qu'elles apprennent.

Si certaines, notamment à gauche, étaient déjà engagées dans les luttes anti-fascistes des années 1930 (Colette Audry, Edith Thomas), la plupart entrent en politique lors de la Seconde Guerre mondiale et nombreuses sont celles qui participent modestement ou pleinement à la Résistance (Francine Dumas, Célia Bertin, Marie-José Chombart de Lauwe - qui conserve sa vie durant son prénom de résistante-, Evelyne Sullerot ou Edith Thomas). Mais qu'elles aient connu ou non la Résistance, comme toute leur génération, ces femmes ont été profondément marquées par la philosophie de l'engagement qui règne à la Libération et qui reçoit côté féminin la consécration du droit de vote. Philosophie qu'incarnent au mieux la revue *Les Temps Modernes* et le couple emblématique de Beauvoir et Sartre.

Si aucune ne se dit féministe avant les années 1960, elles manifestent un intérêt certain pour la condition féminine, beaucoup militent dans des groupements féminins. Les vieilles associations féministes qui se reconstituent à la Libération ne les attirent guère. Il n'y a guère que Ménie Grégoire pour participer un temps au CLAF (Comité de liaison des associations féminines) après guerre, où elle figure selon ses propres termes « la jeune femme alibi »¹¹². En revanche plusieurs participent plus ou moins durablement aux nouvelles associations féminines qui naissent après la guerre. Dominique Aury, Françoise Dolto, Françoise d'Eaubonne, Marguerite Grépon, Edith Thomas rejoignent un temps l'UFF (Union des femmes françaises) fondée en 1944 par la fédération des réseaux communistes de résistance

¹¹¹ « Figures d'intellectuelles », Compte-rendu de la journée d'étude, *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n°16, 1998, pp.139-141.

¹¹² Interview avec l'auteure.

féminine. Evelyne Sullerot, Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé et Clara Malraux font partie des fondatrices de la Maternité heureuse (1956) qui deviendra le Mouvement français pour le planning familial. Colette Audry, Madeleine Guilbert, Gisèle Halimi, Andrée Michel, Evelyne Sullerot, Marguerite Thibert, participent ensuite au Mouvement démocratique féminin, sorte d'union de la gauche avant la lettre qui soutient la candidature de Mitterrand et veut unir socialisme et féminisme.

Pour toutes ces femmes la lecture du *Deuxième Sexe* a été un événement important dans leur engagement pour « la cause des femmes ». Colette Audry, Dominique Aury, Françoise d'Eaubonne, Jeannette Colombel font d'ailleurs partie des rares intellectuelles à se lancer dans la polémique qui fait rage à la sortie du *Deuxième Sexe*, les trois premières pour le défendre, la dernière pour le critiquer. L'ouvrage exerce une influence considérable sur toute cette génération comme le reconnaît d'ailleurs Ménie Grégoire, pourtant opposée aux perspectives beauvoiriennes: “ Il n'est pas sûr qu'elle sache à quel point elle a marqué les générations française qui ont entre 20 et 50 ans ”¹¹³.

Cette génération d'intellectuelles a produit toute une réflexion sur les “ questions féminines ”, selon l'expression d'alors, véritable ancêtre des études féministes. Elle donne lieu dans les années 1950 et plus encore 1960 à une profusion de publications sur les femmes: collections, synthèses, essais, actes de colloques, numéros spéciaux de revue, articles, émissions de radio ou de télévision se multiplient par centaines. C'est dans cette vaste littérature (internationale) que les jeunes militantes du MLF puiseront leurs premiers arguments, avant de produire les leurs, beaucoup plus radicaux.

Après ce travail, Nicole Racine et Michel Trebitsch m'ont demandé de participer au livre collectif sur le genre des intellectuels qu'ils préparaient. Comme ils me demandaient de croiser l'histoire des femmes avec celle des intellectuels, je choisis de faire une comparaison entre Sartre et Beauvoir, c'est-à-dire de voir comment le genre affecte très différemment la formation, la production, la réception et la postérité de ces deux intellectuels. L'ampleur de la tâche et la double compétence qu'elle exige, font que je me contentai d'indiquer des pistes de réflexion, des chantiers à ouvrir (**voir dans le Dossier de travaux** : « Simone de Beauvoir à la croisée de l'histoire des femmes et des intellectuels », dans Nicole Racine et Michel Trebitsch (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Paris, Complexe, 2004 pp.115-133).

¹¹³ Ménie Grégoire, *Le métier de femme*, Paris, Plon, 1965, p. 53

Sartre et Beauvoir, reçus premier et second à l'agrégation de philosophie de 1929, pourraient faire illusion : ne sont-ils pas égaux au regard de l'institution scolaire ? Mais ils sont le produit d'une instruction fortement genrée. D'un côté le petit Poulou dont le moindre écrit suscite l'extase du cercle familial ; l'interne d'Henri IV en classe d'élite –latin et grec- ; le khâgneux de Louis-le-Grand ; le jeune Sartre enfin, noceur et « canuleur », comme un poisson dans l'eau du méritocratie d'Ulm. De l'autre côté, la petite Simone dont la mère bigote surveille la moindre lecture ; la jeune fille rangée du cours privé catholique Désir, de la sorbonnarde, avide de mixité, qui par un travail acharné, se hisse seule au niveau des meilleurs agrégatifs.

L'enfance des individus est un temps crucial où se forge l'estime de soi et le champ des possibles qui s'ouvrent ou non devant soi. Or, l'investissement parental, on le sait, est très inégal et très différencié selon le sexe de la progéniture. Très fréquente pour les garçons dont on attend réussite sociale et avenir professionnel, l'estime et la valorisation intellectuelle sont plus circonstancielle pour les filles. Sartre, l'enfant unique choyé par sa mère et ses grands-parents a pu nourrir un solide égo. Beauvoir a eu la chance d'être l'aînée et de ne pas avoir de frère pour lui ravir l'attention parentale. Elle a pu jouer le rôle de mentor auprès de sa cadette Hélène et éblouir ses parents par sa brillante et constante réussite scolaire.

L'histoire des institutions scolaires féminines est un des grands chantiers de l'histoire des femmes¹¹⁴. L'École normale supérieure de Sèvres cultive la modestie pour les filles. Fondée en 1881, près de Paris mais pas trop pour ne pas pousser les étudiantes au vice, elle forme des enseignantes du secondaire et non une élite intellectuelle comme Ulm. L'École respecte longtemps les préceptes de la féminité : confinement stricte de l'internat, surveillance étroite des élèves, découragement de tout débat politique ou des enjeux de société, culte du génie (masculin) mais renoncement explicite au travail créateur. Malgré le décret Bérard ouvrant à terme les différentes agrégations aux femmes avec classement unique, malgré l'ouverture aux filles de la rue d'Ulm en 1927, Sèvres continue de ne former les jeunes filles qu'aux seules agrégations féminines, moins spécialisées et donc moins prisées sur le marché de l'emploi académique. La comparaison entre le devenir des sévriennes et celui des ulmiens est très parlante, elles restent confinées dans l'enseignement secondaire, ils s'échappent vers l'université ou la haute administration. Beauvoir n'a pas fréquenté Sèvres que sa mère refusait pour son laïcisme et qui ne préparait pas à l'agrégation de philosophie de toutes façons. C'est grâce à la Sorbonne que Beauvoir rencontra de nombreux intellectuels de sa génération.

¹¹⁴ Voir Françoise Mayeur, *L'enseignement secondaire des jeunes filles sous la IIIe République*, Paris, presses de la FNSP, 1977 et Françoise et Claude Lelièvre, *Histoire de la scolarisation des filles*, Paris, Nathan, 1991.

Les institutions pour garçons n'ont pas assez été étudiées du point de vue du genre. Tout comme l'armée, davantage scrutée, les internats masculins secrètent une culture spécifique d'autoglorification et de dévalorisation du féminin, à ce titre d'ailleurs elles produisent leur lot de souffrance¹¹⁵. Il suffit de penser au profond mal-être ressenti par Michel Foucault ou Pierre Bourdieu lors de leurs années d'Ulm. L'homosexualité du premier, l'origine paysanne du second, se heurtaient au modèle étroit de l'élite mâle et parisienne.

2.3.3 Que dire encore sur Beauvoir ?

Les études beauvoiriennes sont en plein essor. Pour ma part, j'ai poursuivi l'histoire du féminisme beauvoirien dans les années 1970 où une nouvelle génération radicalise sa démarche antinaturaliste. Margaret Simons, professeure de philosophie à l'Université de l'Illinois et spécialiste de Beauvoir, m'a demandé d'introduire une anthologie de ses textes militants des années 1970 qu'elle va faire paraître (**voir dans le Dossier de travaux** : "Simone de Beauvoir and the Women's Movement", dans Simons Margaret A. (dir.) *Feminist Writings*, Urbana: University of Illinois Press, 2009).

Avec la naissance du MLF, Simone de Beauvoir entre dans un féminisme militant. Auparavant, même si elle avait apporté sa caution à différentes causes, comme celle du Planning Familial, jamais elle n'avait été séduite par des groupes et des associations qu'elle jugeait trop timorés. Ce bouillonnant MLF lui procure un véritable bain de jouvence qui l'enthousiasme. Elle marche en tête des manifestations, signe le manifeste des 343 femmes déclarant avoir avorté, bientôt nommées les 343 salopes et publié dans *Le Nouvel Observateur* et *Le Monde*, elle témoigne au procès de Bobigny, transformé en procès contre la pénalisation de l'avortement, elle ouvre les colonnes des *Temps Modernes* aux chroniques du "sexisme ordinaire" écrites par de jeunes femmes du mouvement. Elle participe aussi à la fondation de plusieurs associations et revues, telles Choisir, la Ligue du droit des femmes ou *Questions féministes*.

Ces confrontations permanentes avec le mouvement l'amènent à remanier ses anciennes positions. Désormais elle juge *Le Deuxième Sexe* trop idéaliste et individualiste. Les femmes subissent une oppression spécifique contre laquelle seuls des mouvements collectifs féminins peuvent lutter. L'analyse fine de ses textes des années 1970 à 1973

¹¹⁵ Odile Roynette, « La construction du masculin de la fin du 19^e siècle aux années 1930 », Raphaëlle Branche et Danièle Voldman (dir.), Histoire des femmes, histoire des genres, *Vingtième siècle*, n°75, juillet-septembre 2002, pp.85-96.

(interviews, préfaces, articles) permet de voir son évolution politique et le soutien indéfectible qu'elle apporte à la tendance des féministes radicales, quitte à gauchir ses propres arguments quand les circonstances l'exigent. Il me semble qu'il y a là une recherche à continuer : quel rôle joue Beauvoir dans la structuration du féminisme matérialiste et dans les conflits qui l'opposent à la tendance « psychépo » ? Cette recherche permettrait d'éclairer la rupture entre le féminisme matérialiste français et la psychanalyse alors qu'au Etats-Unis, Freud ou Lacan ont été critiqués mais aussi utilisés dans les théories¹¹⁶.

Les autres engagements politiques de Beauvoir doivent être examinés attentivement. Quelle a été la posture de Beauvoir en tant que compagne de route du parti communiste ? ; Comment se sont manifestés ses soutiens à la cause algérienne¹¹⁷, israélienne¹¹⁸ ou contre la guerre du Vietnam ? ; Que fait-elle en mai 1968 ? Quel groupe soutient-elle ensuite ? Pour le moment, et sans réelle analyse, on lui prête les mêmes choix que Sartre. La période de l'Occupation, récemment revisitée, montre pourtant bien deux acteurs aux prises avec l'histoire¹¹⁹. L'activité proprement intellectuelle de Beauvoir n'est pas encore assez analysée. Elle est connue pourtant, comme Sartre au demeurant, pour avoir soutenu nombre de jeunes écrivain-e-s, relisant et critiquant leurs œuvres, les aidant à trouver un éditeur, voire en subvenant à leurs besoins financiers. Son rôle, sûrement essentiel, au sein du comité de lecture des *Temps Modernes* n'a pas vraiment retenu l'attention non plus.

Enfin les relations amoureuses et sexuelles de Beauvoir devraient entrer par la grande porte dans la discipline historique. Les intellectuel-le-s, parce qu'ils disposent d'une plus grande liberté vis-à-vis des normes qui régissent le privé et surtout parce qu'ils nous laissent quantité d'archives de l'intime (correspondance, journaux, mémoires, etc.), offrent un terrain privilégié pour cette investigation.

¹¹⁶ Les féministes américaines désignent sous l'étiquette « French feminism » précisément les quelques théoriciennes qui réfléchissent à partir de la psychanalyse : Antoinette Fouque, Luce Irigaray et Julia Kristeva.

¹¹⁷ Voir les communications de Gisèle Halimi et Karen Shelby dans Christine Delphy et Sylvie Chaperon (dir.), *Le cinquantenaire du Deuxième Sexe*, op.cit, pp.293-299 et 314-321.

¹¹⁸ Denis Charbit, « Les raisons d'une fidélité : Simone de Beauvoir, Israël et les juifs », *Simone de Beauvoir Studies*, vol.17, 2000-2001, pp.48-63.

¹¹⁹ Voir dans un style polémique Gilbert Joseph, *Une si douce Occupation... Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, 1940-1944*, Paris, Albin Michel, 1991 et les mises au point de Ingrid Galster, « Simone de Beauvoir face à l'Occupation allemande. Essai provisoire d'un réexamen à partir des écrits posthumes », *Contemporary French Civilization*, automne/hiver 1996, vol.XX, n°2, pp.278-293 et « Sartre et la question juive », *Commentaires*, n°89, printemps 2000 et de J. Lecarme, « Sartre et la question antisémite », *Les Temps Modernes*, n°609, juin-juillet-août 2000.

3 L'histoire des sexualités

Lors de mes recherches sur l'histoire du féminisme dans le second XX^e siècle j'ai constaté à plusieurs reprises l'importance historique des questions sexuelles, c'est pourquoi je me suis orientée de plus en plus vers l'histoire des sexualités. Cet itinéraire s'inscrit dans un vaste courant : de même que le mouvement féministe a, de façon collective et plurielle, dénaturalisé les sexes pour produire le concept de genre, de même il a, conjointement avec le mouvement homosexuel, dénaturalisé la sexualité pour l'historiciser.

3.1 Sexe et genre : deuxième petit détour théorique

On a vu comment le renversement du sexe et du genre s'était opéré dans les années 1980. Il faut maintenant s'interroger sur un autre couple sexe/genre où cette fois le mot sexe ne renvoie plus à la différence des sexes mais aux sexualités.

3.1.1 Dénaturaliser et déconstruire la sexualité.

Les recherches en sciences humaines se sont appuyées sur des conceptions historiquement variables de la sexualité. Au début du XX^e siècle, celle-ci est le plus souvent conçue comme un instinct que la société oriente et réprime aux fins du mariage et de la reproduction. Nous sommes là dans un modèle théorique très similaire au premier usage du genre vu plus haut : des normes sociales s'étayant sur une donnée biologique.

La conception psychanalytique de la sexualité pousse plus loin le principe de socialisation. La sexualité est vue comme le résultat du processus de socialisation que subit la libido tout au long de l'enfance et de l'adolescence. La libido est le substrat énergétique que postule Freud derrière les pulsions sexuelles. Celles-ci, plastiques et mobiles, s'organisent en différents stades tout au long de la maturation psychique et corporelle de l'individu : oral, anal, génital. Le « freudo-marxisme », théorisé par W. Reich et H. Marcuse, insiste sur la répression des pulsions qu'exigent le capitalisme et le patriarcat. Les mouvements qui prônent la « révolution sexuelle » dans les années 1970, qu'ils soient gauchiste, féministe ou homosexuel, reprennent tout en la contestant la théorie freudienne de la sexualité. La

libération politique passe par la libération sexuelle. La petite enfance, le désir lesbien ou homosexuel figurent de nouvelles utopies, où la sexualité, non entièrement domestiquée, reste sauvage et polymorphe, ni exclusivement génitale, ni reproductive : sans objet ni but précis.

Dans le premier volume de son *Histoire de la sexualité*, Michel Foucault prend le contre-pied de l'hypothèse répressive du freudo-marxiste. « Depuis le XVIII^e siècle, le sexe n'a pas cessé de provoquer une sorte d'éréthisme discursif généralisé. Et ces discours sur le sexe ne se sont pas multipliés hors du pouvoir ou contre lui ; mais là même où il s'exerçait et comme moyen de son exercice »¹²⁰. Loin de figurer une force sauvage capable de libérer l'individu, la sexualité est pour lui le support, le point d'appui de multiples dispositifs de contrôle du sujet. « Les sexualités multiples [...] forment le corrélat de procédures précises de pouvoir »¹²¹.

Cette affirmation paradoxale¹²² s'accompagne d'une redéfinition du pouvoir. Il faut, nous dit Foucault, couper la tête à la représentation monarchique du pouvoir, faite de lois, de droits, d'interdits et de châtements. Le pouvoir, dit-il, est à la fois beaucoup plus disséminé dans une multitude de rapports de force, plus instable et plus productif. Le projet politique de libération n'a donc pas de sens, il faut plutôt envisager des résistances nécessairement multiples. Les nouveaux pouvoirs qui prolifèrent depuis le XVIII^e siècle investissent les corps vivants (d'où l'appellation de bio-pouvoir). Ce sont les disciplines du corps et les régulations de population, lesquelles sont prises en charge par des institutions et des savoirs-pouvoirs nombreux (armée, familles, écoles, démographie, médecine). Or le sexe est précisément au carrefour de ces bio-pouvoirs « On se sert de lui comme matrice des disciplines et comme principe des régulations »¹²³, à la fois cible des disciplines corporelles (ascèse, contrôle de soi, plaisir mesuré) et des techniques de procréation (fécondité, contrôle des naissances, eugénisme). Il s'agit donc d'une notion historique, produite par les bio-pouvoirs : « La notion de « sexe » a permis de regrouper selon une unité artificielle des éléments anatomiques, des fonctions biologiques, des conduites, des sensations, des plaisirs et elle a permis de faire fonctionner cette unité fictive comme principe causal¹²⁴ ». La sexualité serait donc une construction historiquement situable, un effet des bio-pouvoirs. C'est précisément la

¹²⁰ Foucault Michel, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p.45.

¹²¹ *Ibid.*, p.65.

¹²² Paradoxale car il a lui-même soutenu l'hypothèse répressive dans ses livres précédents. Selon Didier Eribon ce revirement tiendrait tout à la fois à son itinéraire personnel dans l'histoire des cultures homosexuelles et à sa nouvelle théorie du pouvoir, Dans le même temps, Foucault affirme en effet que « se sont les relations d'assujettissement qui fabriquent les sujets » voir Eribon Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, p.419, n.2 et Eribon Didier, *Michel Foucault : 1926-1984*, 2^e ed. Paris, Flammarion, 1991

¹²³ Foucault, *La volonté de savoir*, *Op. Cit.*, p.192.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 204.

déconstruction actuelle de cette « unité fictive », la rupture du lien ontologique entre la différence sexuelle, la reproduction et les conduites sexuelles qui permet aujourd'hui d'en faire l'histoire. Foucault invite à faire une « histoire des corps et de la manière dont on a investi ce qu'il y a de plus matériel, de plus vivant en eux » : « des fonctions, des processus physiologiques, des sensations, des plaisirs »¹²⁵.

Le Michel Foucault de *L'histoire de la sexualité*, on le sait, a eu infiniment plus de commentateurs et d'épigones outre-atlantique que dans son propre pays¹²⁶. Cependant, si l'on en croit le sociologue Michel Bozon, sa thèse est largement admise : « l'approche sociologique contemporaine de la sexualité se caractérise par le refus d'interpréter la conduite sexuelle comme le résultat d'une opposition entre une pulsion sexuelle naturelle et une loi sociale, qui fonctionnerait comme principe répressif »¹²⁷. Si la sexualité n'est pas nécessairement interprétée à la suite de Foucault comme la ligne de pénétration des bio-pouvoirs dans les corps, ni comme le point de résistance que les sujets opposent à eux, la sexualité est pensée de plus en plus comme appartenant entièrement au social. Cette catégorie a donc été dénaturalisée, comme celle du genre.

Mais quels rapports entretiennent ces deux concepts de sexualité et de genre, tels qu'ils sont conçus aujourd'hui ? Au Etats-Unis, le déplacement des débats et des questionnements entre sexe et genre vers ceux entre sexualités et genre date des années 1980 avec les *Sex Wars*¹²⁸. A l'issue d'un « Yalta féministe », selon l'expression d'Eric Fassin, deux positions se dessinent schématiquement. D'un côté, des féministes qui luttent contre la prostitution, les violences sexuelles et la pornographie en viennent à théoriser la sexualité comme étant entièrement assujettie au genre, la sexualité exprime, et participe à, la domination masculine (Catherine Mac Kinnon). De l'autre, des féministes dites « Pro Sex » (avec Gail Rubin et Judith Butler) qui développent une politique de résistance au genre à partir des sexualités minoritaires¹²⁹.

L'article que Gail Rubin publie en 1984 (« Penser le sexe : pour une théorie radicale de la politique et de la sexualité ») exprime ce tournant¹³⁰. Dans ce texte, elle s'efforce de

¹²⁵ *Ibid.*, p.200

¹²⁶ Voir Halperin David, *Saint Foucault*, Paris, EPEL, 2000 et Eribon Didier, *Michel Foucault et ses contemporains*, Paris, Fayard, 1994.

¹²⁷ Bozon Michel, "Les cadres sociaux de la sexualité," *Sociétés contemporaines*, n°. 41-42, 2001, p.5.

¹²⁸ Fassin Eric, "Le genre aux Etats-unis" dans Bard Christine et al. (dir.), *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière, 2004, pp.23-43., Sawicki Jana, "Le féminisme et Foucault en Amérique du Nord: convergence, critique, possibilité" dans Franche Dominique et al. (dir.), *Au risque de Foucault*, Paris, Centre Pompidou, 1997, pp.87-93.

¹²⁹ Fassin Eric, "Résistances de Foucault. Politiques de la théorie au miroir transatlantique" dans Eribon Didier (dir.), *L'infréquentable Michel Foucault. Renouveau de la pensée critique*, Paris, EPEL, 2001, pp.175-188.

¹³⁰ Voir la traduction dans Rubin Gayle S. et Butler Judith, *Marché au sexe*, Paris, EPEL, 2001.

penser « l'oppression sexuelle », c'est-à-dire l'oppression des minorités sexuelles, comme étant indépendante du genre : « Le genre affecte la façon dont fonctionne le système sexuel, et le système sexuel a des manifestations spécifiques en fonction du genre. Mais bien que le sexe et le genre soient reliés, ils ne sont pas la même chose, et ils forment le fondement de deux aires différentes d'interaction sociale (...), il est essentiel de séparer analytiquement le genre et la sexualité pour mieux refléter leur existence sociale séparée¹³¹ ». Ce « système sexuel » n'est pas une structure monolithique mais fait l'objet de batailles continues entre les « producteurs primaires de l'idéologie sexuelle » (Églises, familles, psy, médias) et les groupes ou individus qui sont mis en danger par eux.

En France, les débats articulant genre et sexualités sont à la fois plus tardifs (ils commencent avec le voile, le Pacs et la prostitution dans les années 1990) et moins tranchés¹³². Si l'on peut observer une recombinaison du mouvement féministe autour des enjeux de la parité, du voile et de la prostitution principalement, elle a une cartographie plus complexe¹³³ et elle n'aboutit pas à une nouvelle articulation entre sexualité et genre parmi les théoriciennes. Lors de la réédition de ses articles aux éditions Syllepse, C. Delphy a répondu à divers commentateurs, dont moi-même, qui remarquaient qu'elle ne s'intéressait pas à la sexualité¹³⁴. « C'est vrai » dit-elle, d'une part parce qu'elle ne peut pas tout faire et aussi parce que « la sexualité est une des constructions mentales les plus complexes et contournées de toutes celles inventées par le système de genre¹³⁵. » Mais c'est aussi parce que le cadre théorique du matérialisme historique qu'elle a repris, n'y est guère propice. Dans son livre, elle explique qu'elle utilise les locutions « genre », « oppression des femmes » et « patriarcat » de façon à peu près interchangeable¹³⁶. De son côté, Nicole-Claude Matthieu critique fortement l'entreprise de Judith Butler en montrant, exemples à l'appui, que ni les sexualités minoritaires (du moins l'homosexualité masculine), ni le travestissement, ne remettent en question le genre car « l'opposition psychologique, sexuelle ou vestimentaire entre masculin et féminin n'est que l'épiphénomène du genre dans son fonctionnement économique et social –c'est-à-

¹³¹ *Ibid.*, p. 128.

¹³² Pour une restitution chronologique et thématique des débats français voir Fabre Clarisse et Fassin Eric, *Liberté, égalité, sexualités*, Paris, Belfond, 2003.

¹³³ Taraud Christelle (dir.), *Les féminismes en questions. Éléments pour une cartographie*, Paris, Amsterdam, 2005.

¹³⁴ Voir la rubrique « Controverse » de *Travail, Genre et Société*, n°4, octobre 2000. La réponse de C. Delphy aux lectures critiques de Clémentine Autain, Sylvie Chaperon, Stevi Jackson, Etienne Balibar a été largement reprise dans son introduction au second volume de *L'Ennemi principal, Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 44.

¹³⁶ *Ibid.*, p.52-53, n. 14.

dire la bipartition hiérarchique des fonctions et des tâches en deux groupes sociaux qui prend comme critère le sexe des individus »¹³⁷.

Pour autant, il existe aussi en France de nouvelles personnalités qui se nomment féministes pro sexe, post féministes ou queer et qui développent un propos très critique sur les féministes, accusées de favoriser la répression sexuelle et l'ordre moral, telles sont la juriste Marcela Iacub, l'écrivaine Virginie Despente ou la sociologue Marie-Hélène Bourcier pour ne citer que les plus connues.

3.1.2 Et *quid* du *Queer* ?

Il est très difficile de cerner la mouvance *Queer* qui est susceptible tout autant d'idolâtrie caricaturale que de rejet violent. La définition de ce qu'est la pensée *Queer* ou de ce qu'elle devrait être est objet de débats incessants. L'un des essayistes français les plus proches de ce mouvement d'idée, Didier Eribon, ne cesse de dénoncer le « catéchisme simpliste et les slogans dogmatiques qui circulent sous cette étiquette¹³⁸ ».

A l'origine, le mot *queer* est une insulte qui signifie « bizarre, anormal » tout en étant connotée sexuellement. La reprise de ce terme à la fin des années 1980 aux Etats-Unis par des militant-e-s exprime un tournant générationnel dans le domaine des luttes sexuelles. Aux revendications structurées essentiellement autour des identités gay et lesbienne, succède un discours non identitaire et s'en prenant non plus seulement à l'intolérance mais directement aux contraintes de la normalité en matière de genre et de sexualité. Il s'agit donc de revendiquer son « étrangeté » ou son « anormalité » quelle qu'elle soit (homosexuelle, lesbienne, bisexuelle, transgenre, transsexuelle, masochiste, etc.), pour brouiller les normes de genre et/ou de sexualité. Par exemple, les membres de *Queer Nation* (fondée en 1990 par des activistes d'Act Up New York), investissent les lieux hétérosexuels, bars ou night clubs *straight*, pour « sortir du placard sans rentrer dans le ghetto », c'est-à-dire pour remettre en question les normes de l'hétérosexualité afin de ne plus se contenter de poches de tolérance. Le mouvement queer critique également les figures identitaires favorisées par les mouvements gay, lesbien ou féministe, excluant les minorités culturelles, sociales, ethniques, de genre ou sexuelles.

¹³⁷ Matthieu, "Dérive du genre/stabilité des sexes" dans Chetcuti Natacha et Michard Claire, *Lesbianisme et féminisme. Histoires politiques*, Paris, L'Harmattan, 2003, p.302.

¹³⁸ Extraits des débats du 22 mai 2001, dans Chaperon Sylvie (dir.) *Sexualité et domination, Les cahiers d'histoire*. n°84, 2001, p.78-79.

Parallèlement, les théories *Queer* se sont développées dans des universités américaines et représentent un nouveau champ académique dont le corpus ne cesse de s'enrichir. Au-delà de leur diversité, elles partagent la critique des processus de construction identitaire de genre et de sexe, pratiquent « l'intersectionnalité » c'est-à-dire croisent les dominations, de genre, de classe et de race, enfin elles s'appuient sur ce que les Américains nomment la *French Theory*, soit principalement Foucault, Derrida, Deleuze, Lacan.

En France, la réception et l'appropriation de ces théories ont lieu depuis peu, grâce à quelques « passeurs » familiers des Etats-Unis (Eric Fassin, Didier Eribon, Marie-Hélène Bourcier, Beatriz Preciado) ; à des traductions de plus en plus nombreuses (notamment à l'initiative de la maison d'édition EPEL) et grâce à quelques numéros spéciaux de revue.

3.2 Premières recherches

C'est donc dans ce contexte de politisation de la sexualité et d'émergence des études académiques sur les sexualités que j'ai entrepris mes propres recherches. On verra qu'elles en sont influencées : la construction historique des normes hétérosexuelles, l'articulation du genre et des sexualités, l'intersectionnalité et Michel Foucault tiennent une place importante dans mon nouveau livre.

3.2.1 Beauvoir et Kinsey : deux révélateurs

Lors de mon travail sur les mouvements de femmes de l'après Deuxième Guerre, j'avais été frappée par l'épais silence qui entourait les questions sexuelles au sens large (contraception, avortement, plaisir, homosexualité) et l'hostilité que déchaînaient les rares personnalités qui tentaient de le dissiper, telles Sartre, Beauvoir, d'Eaubonne, Kinsey ou Guérin¹³⁹. Comme on l'a vu précédemment, c'est principalement sur les revendications sexuelles que se joue le renouvellement du féminisme génération après génération. J'étais donc fortement incitée à creuser le problème. Quelles étaient les forces historiques qui faisaient émerger les revendications sexuelles au grand jour ? Quels étaient les mouvements qui tentaient de maintenir le *statu quo* ? S'agit-il, comme l'envisage Michel Winock, d'une lutte entre la « modernité » et la « tradition » qui divise chaque camp ? Ou bien faut-il voir la Guerre froide aussi comme une guerre contre les libertés sexuelles ?

¹³⁹ Sur Daniel Guérin, voir "Daniel Guérin. révolutionnaire en mouvement(s)," *Dissidences*, n° 2, 2007.

Je décidais donc de poursuivre l'enquête. L'occasion m'en a été fournie par une invitation du *Mouvement social* pour un numéro spécial « masculin-féminin » coordonné par Anne-Marie Sohn. Je proposai d'étudier la réception des rapports Kinsey sur les sexualités masculine et féminine (**voir dans le Dossier de travaux** : "Kinsey en France : les sexualités masculine et féminine en débat," *Le Mouvement social*, n°198, 2002, pp.91-110). Ceux-ci ont été très vite traduits en France. *Le Sexual Behavior in the Human Male* sorti en 1948 aux Etats-Unis est imprimé en décembre de la même année aux éditions du Pavois et *Le Sexual Behavior in the Human Female* paru en 1953 sort un an plus tard chez les éditions Amiot-Dumont¹⁴⁰. Cette rapidité s'explique par l'importance inattendue des ventes américaines, par le prestige dont jouissent les Etats-Unis depuis la Libération et le plan Marshall, mais aussi par la brève euphorie que connaît l'édition pendant ces années. Une redistribution sans commune mesure du matériel et du papier a permis à de nouvelles petites maisons de se lancer dans l'aventure éditoriale en multipliant les nouveautés, voire les audaces. Beaucoup échouent à se pérenniser et seront rachetées lors des concentrations des années 1950.

Cet article, je le vois à présent, comporte bien des défauts. Il est trop touffu ; les citations, bien que savoureuses et utiles pour restituer les rhétoriques d'une époque, sont trop nombreuses ; les fresques historiques sur l'évolution de la psychanalyse et de la sexologie en France sont trop schématiques. Je surestime aussi très certainement la « latence » de la sexologie française, faute de connaître à l'époque la multiplicité des périodiques psychologiques ou psychanalytiques de second rang. Mais ce travail montre bien tout l'intérêt qu'il y a à articuler l'histoire politique de la Guerre froide avec celle, culturelle et sociale, des sexualités. La lutte des communistes et des catholiques contre les tenants d'une libéralisation des sexualités (Gide, Genêt, Sartre, Beauvoir et la psychanalyse), les contre-offensives qu'ils lancent avec « la psychopathologie scientifique » pavlovienne ou la sexologie catholique ; le combat des sexologues freudiens et des psychanalystes contre la sexologie béhavioriste de Kinsey, tous ces combats qui s'emboîtent révèlent les résistances que suscitent la démocratisation, l'individuation mais aussi la sécularisation de la sexualité alors en cours. Cette recherche révèle aussi combien il est pertinent de ne pas dissocier les débats sur l'hétérosexualité de ceux sur l'homosexualité, comme les courants historiographiques issus des « Gay and Lesbian Studies » ou des « Feminist Studies » l'ont souvent fait. Car les militants homosexuels ou féministes rencontrent fréquemment les mêmes adversaires et les

¹⁴⁰ Alfred C. Kinsey et al., *Le comportement sexuel de l'homme*, Paris, Editions du Pavois, 1948, 1020p., traduit sous le contrôle de Pierre Desclaux, achevé d'imprimer en décembre 1948. Alfred C. Kinsey et al., *Le comportement sexuel de la femme*, Paris, Le Livre contemporain Amiot Dumont, traduit sous la direction du Dr Pierre Jacquemart, 1954, 756p. achevé d'imprimer en septembre 1954.

mêmes arguments et subissent une même périodisation alternant des phases de répression et de relâchement.

3.2.2 Sexualités et politique : deux numéros spéciaux et deux débats

Je poursuivais cette réflexion sur sexualité et politique avec deux numéros spéciaux. Dans l'association « femmes et communisme, jalons pour une histoire », j'avais rencontré Anne Jollet, historienne moderniste de l'Université de Poitiers, rédactrice des *Cahiers d'histoire, revue d'histoire critique*. Soucieuse de nourrir sa revue des courants historiographiques nouveaux, elle souhaitait un numéro spécial sur le genre. Je proposai le thème des sexualités. Cette revue qui se veut au croisement du double héritage des *Annales* et du marxisme, privilégie l'analyse des productions idéologiques mais pratique une grande ouverture. Le comité de rédaction m'accueillit très généreusement en son sein et me laissa quasiment carte blanche. Je réunis un dossier comportant, outre mon propre texte, 4 articles signés par de jeunes chercheurs : Laurent Ferron (docteur en histoire) décryptait les manuels de médecine légale sur le viol ; Jean-Yves Le Naour (docteur en histoire) faisait entendre le sentiment d'impuissance des poilus de la Grande Guerre ; Florence Tamagne (MC à l'Université de Lille 3) interrogeait le retard de la construction identitaire lesbienne et Cyril Olivier (docteur en histoire) relatait une affaire de mœurs à Chalais où se mêlent prostitution et concurrence entre Vichy et l'Occupant¹⁴¹.

Leurs contributions reflètent assez bien les lignes de force de l'historiographie française. Ainsi les violences sexuelles constituent des enjeux importants. Le viol et les attentats aux mœurs sont au cœur du travail de Laurent Ferron. Jean-Yves Le Naour et Cyril Olivier se penchent eux, sur les violences en temps de guerre. L'histoire des homosexualités, alors balbutiante en France, poursuit un approfondissement côté lesbien avec l'étude de Florence Tamagne. L'histoire de la prostitution reçoit aussi un prolongement lors de la Deuxième Guerre mondiale avec les mesures réglementaristes de Vichy et de l'Occupant, analysées par Cyril Olivier. Les archives judiciaires et policières, utilisées dans bien des travaux, sont ici aussi mobilisées, par Laurent Ferron et Cyril Olivier surtout. Enfin, signe commun de tous ces travaux : la domination masculine qui y est analysée. « Le viol est le crime qui impose par essence la domination masculine sur les femmes. La quasi impossibilité

¹⁴¹ Chaperon Sylvie (dir.) *Sexualité et domination, Les cahiers d'histoire*. n°84, 2001. **Voir le sommaire reproduit dans le Dossier de travaux.**

pour les femmes d'obtenir justice - des hommes - en cas de viol redouble (cette) domination » écrit ainsi Laurent Ferron. « Tout se passe comme si la violence, la vulgarité et la misogynie, produits incontestables de la culture de guerre, s'étaient nourris de la situation de détresse masculine » conclut Jean-Yves Le Naour à propos de la Grande guerre. Cyril Olivier révèle « l'instrumentalisation » politique et la répression des femmes « légères », sous Vichy et à la Libération. Quant à Florence Tamagne, elle étudie la « sujétion » des lesbiennes, qui n'ont pour modèle identitaire que la littérature masculine, romancière ou médicale, et dont la communauté est prise entre l'hostilité des mouvements gay et féministe.

Mais ces textes apportent aussi des innovations historiographiques. Côté méthode, l'histoire comparée tient une place importante dans le travail de Florence Tamagne. Dans son livre, cette historienne avait mis l'accent sur la comparaison des cultures homosexuelles dans les capitales française, anglaise et allemande¹⁴². Dans son article, elle se penche cette fois sur la comparaison entre les mouvements homosexuels masculin et féminin, pour s'interroger sur les raisons de la « construction différée » de l'identité lesbienne. Cyril Oliver met en œuvre la micro histoire dans son analyse serrée de l'affaire de Calais. Il suit les acteurs et actrices des événements, leurs stratégies et leurs réseaux pour en explorer toute la complexité. On pourrait aussi inscrire le texte de Laurent Ferron dans la veine foucauldienne, tant l'analyse des discours et de leurs catégories y est présente. Les professeurs de médecine légale et les médecins légistes produisent génération après génération un « dispositif de la sexualité » qui piège les victimes dans le déni de l'injustice subie.

Plus qu'à l'histoire des femmes, ces articles se rattachent au genre, dans la mesure non seulement où hommes et femmes sont présents de concert, mais surtout parce qu'ils explorent la symbolique discursive du genre. Jean-Yves Le Naour s'attarde sur la souffrance des poilus de la grande guerre, leur sentiment « d'émasculatation » lié selon lui à leur l'impuissance dans la guerre et leur peur devant la « virilisation » des femmes. En retour ces souffrances nourrissent une misogynie en essor. Florence Tamagne décrit comment les lesbiennes pratiquent des « stratégies de contournement » des normes hétérosexuelles et du modèle masculin. Au total ces textes montrent combien les discours sur la sexualité affirment la puissance et la virilité de l'un et multiplient les propos contradictoires sur l'autre (ruse, perversité, rouerie, mais aussi passivité, innocence, etc.). La domination de genre agit jusque dans l'homosexualité. En ce sens le sexe devient presque une métaphore du genre.

¹⁴² Tamagne Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*. Paris, Seuil, 2000, voir aussi son article « Histoire comparée de l'homosexualité en Allemagne, en Angleterre et en France entre les deux guerres », *Actes de la recherche en sciences sociales*, « Homosexualités », n°125, décembre 1998, pp. 44-49.

Dans le texte introductif, je soulignai le fait qu'en France, l'histoire des sexualités avait été menée en grande partie par des historiens plutôt en marge du monde académique. Cette règle s'est malheureusement appliquée aux contributeurs du dossier, à l'exception notable de Florence Tamagne. Laurent Ferron, enseignant en lycée, n'a pas publié sa thèse sur « la répression pénale des violences sexuelles au XIXe siècle ». Cyril Olivier et Jean-Yves Le Naour ont publié la leur mais n'ont pas été recrutés par l'université ou le CNRS. Jusqu'à présent, ils enseignent dans le privé¹⁴³.

Un des temps forts de cette collaboration avec les *Cahiers d'histoire* a été l'organisation d'une table ronde, tenue le 22 mai 2001 à Espace Marx, et dont des extraits ont été inclus dans le dossier (**voir leur reproduction dans le Dossier de travaux**). De nombreuses chercheuses et chercheurs, étaient réunis : Christine Bard (MC à l'Université d'Angers) ; Marie-Hélène Bourcier (MC à l'Université de Lille III) ; Didier Eribon (essayiste et journaliste à *l'Observateur*) ; Eric Fassin (MC à l'ENS de Paris) ; Laurent Ferron (docteur en histoire) ; Jean-Yves Le Naour (docteur en histoire) ; Cyril Olivier (docteur en histoire) ; Michelle Perrot (professeure émérite de l'Université de Paris VII) ; Florence Rochefort (chargée de recherche au CNRS) ; Francis Ronsin (professeur émérite de l'Université de Dijon) ; Anne-Marie Sohn (professeure à l'ENS de Lyon) ; Florence Tamagne (MC à l'Université de Lille III) ; Christelle Taraud (historienne, Columbia University) et Fabrice Virgili (chargé de recherche à l'IHTP). Le débat, organisé et animé par Anne Jollet et moi-même, était articulé autour de trois questions : Foucault et l'histoire des sexualités en France ; les perspectives de l'histoire des sexualités aujourd'hui et la question des sources. Les propos ont été très riches et très instructifs pour qui s'intéresse aux spécificités françaises de l'histoire de la sexualité.

Tous ont convenu de la postérité très inégale de Foucault en France et aux Etats-Unis. Michelle Perrot a souligné la longue Omerta sur le sujet. Pour Francis Ronsin, qui affirme avoir contourné la sexualité pour rester dans une histoire sociale et politique classique, « les historiens, finalement, sont peut-être pris par des catégories qui datent d'avant, des catégories toutes faites (histoire sociale, histoire des mentalités...) et l'histoire de la sexualité n'est pas un domaine de recherche, à mon avis jusqu'à présent, qui a son indépendance (pp.80-81) ». Mais Eric Fassin relativise ce constat en rappelant que l'histoire de la sexualité aux Etats-Unis est surtout une histoire de l'homosexualité tandis qu'en France elle est surtout une histoire de

¹⁴³ Le Naour Jean-Yves, *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre. Les mœurs sexuelles des Français 1914-1918*, Paris, Aubier, 2002 ; Olivier Cyril, *Le vice ou la vertu : Vichy et les politiques de la sexualité*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005.

l'hétérosexualité. Aussi « il ne s'agit pas d'isoler la question de la sexualité mais de déterminer quelles sont les articulation pertinentes (p.82) ». Il rappelle l'essentiel de l'apport foucauldien pour l'Histoire : « Avec Foucault, on est amené à s'interroger sur les mots qu'on utilise, sur les catégories qu'on met en jeu (...) sur la notion même de sexualité (p.79) ». Didier Eribon déplore la dérive vers le « dogmatisme foucauldien » qui existe aux Etats-Unis et invite à « historiciser les catégories de la pensée de Foucault qui semblent étroitement liées au moments dans lesquels il a écrit (p.78) ».

Beaucoup insistent sur l'abondance des sources et leur utilisation délicate. Ainsi à propos de la prostitution coloniale, Christelle Taraud remarque que « presque toutes les sources proviennent d'hommes « blancs » dont l'activité discursive est étouffante (p. 85) ». Anne-Marie Sohn, qui travaille sur les pratiques et les identités et non sur les discours normatifs, a dû dépouiller les séries judiciaires de 40 départements pour glaner des éléments sur la sexualité des femmes. De plus, les sources sur la sexualité souffrent d'un énorme manque d'archivage. Francis Ronsin révèle qu'un collectionneur de photos pornographiques a eu le plus grand mal à faire accepter son fonds par la BNF où, depuis, il est allégrement pillé. Il a réalisé une enquête dans les porno-shops qui montre que seulement 20% de la production pornographique respecte le dépôt légal. De même, les documents de la prostitution réglementée ont massivement disparu de bien des archives départementales.

Malgré cette si riche expérience, je n'ai malheureusement pas poursuivi longtemps ma participation au comité de rédaction de la revue, même si je l'aurais aimé. Ecartelée entre Paris et Toulouse avec des temps de transport très longs, très occupée par une puis bientôt deux filles en bas âge (nées respectivement en avril 2001 et août 2003), il me fallait faire des choix. Je cessai aussi mes activités associatives, sauf le RING, et me concentrai sur l'essentiel : l'enseignement et la recherche.

Le numéro de *Clio, femmes, histoire société* proposait une autre approche, toujours au croisement de la politique et de la sexualité : les utopies sexuelles¹⁴⁴. Entendons par là des théories qui veulent transformer les rapports entre les sexes et les normes de la sexualité. Dans de nombreux mouvements philosophiques ou sociaux, la sexualité et les rapports entre les sexes ne sont qu'un domaine annexe à changer ; dans d'autres, ils constituent le cœur de réformes plus globales. Ces utopies se veulent souvent révolutionnaires, mais elles peuvent

¹⁴⁴ Chaperon Sylvie et Fine Agnès (dirs.), *utopies sexuelles. Clio HFS*. n°22, 2005. **Voir dans le Dossier de travaux le sommaire.**

invoquer aussi le retour à l'ordre. Après avoir esquissé plusieurs définitions de l'utopie (romantique, anarchiste) ce numéro n'en impose aucune afin de laisser libres les auteurs d'en circonscrire les contours en fonction des sociétés et milieux qu'ils observent.

Le choix de cette thématique présente plusieurs avantages. Si les pratiques sexuelles ou les processus de construction identitaire ne laissent guère de traces dans les sources, les attendus sexuels des différents mouvements sociaux ou politiques sont parfaitement accessibles et n'ont pas été suffisamment étudiés par les historiens, attentifs à d'autres thèmes jugés plus sérieux. Ce choix permet aussi de ne pas dissocier artificiellement un domaine, celui que nous nommons aujourd'hui « la sexualité », de l'ensemble des conceptions sociales et politiques d'un auteur, d'un milieu ou d'un mouvement, dans lequel il prend tout son sens. On peut ainsi s'interroger sur les articulations, les passerelles, mais aussi les éventuelles incohérences des logiques discursives. En outre, cette thématique autorise un parcours transhistorique, car de telles croyances sont récurrentes dans l'histoire depuis l'Antiquité grecque jusqu'aux mouvements les plus contemporains.

Enfin les utopies sexuelles croisent souvent la sexualité et le genre. Spéculer sur ce que devrait être la sexualité dans l'idéal d'une société réformée, c'est bien souvent dire le masculin et le féminin, la virilité et la féminité, mais aussi les bonnes et les mauvaises sexualités, les pratiques licites et illicites. Les normes ainsi produites, les hiérarchies plus ou moins affirmées entre divers groupes (selon l'âge, le sexe, l'origine sociale ou ethnique, l'orientation sexuelle, etc.) peuvent aussi être scrutées.

Au total, ce numéro est très riche, très épais aussi (327p.). Il regroupe 4 articles de fond : celui Marie-Odile Goulet-Cazé (directrice de recherche au CNRS) sur le cynisme ancien et la sexualité ; un texte de Jean-Pierre Poly (professeur à Paris X) sur la *Cité de Dieu* d'Augustin et sa postérité au Moyen Age ; une étude sur la vision occidentale de la sexualité polynésienne par Serge Tcherkezoff (directeur d'études à l'EHESS) ; une autre sur les écrits des Lumières sur la sexualité par Anne Richardot (MC à l'Université de Lille III) ; une contribution de Florence Tamagne (MC à l'Université de Lille III) sur la Ligue Mondiale de la Réforme sexuelle et enfin la relecture du *Nouveau monde amoureux* de Charles Fourier par Michel Bozon (directeur de recherche à l'INED). Il comporte également 2 articles plus modestes : l'analyse de l'utopie de Thomas More (l'inventeur du terme) par J.-P. Poly et un aperçu des expériences communautaires homosexuelles par David Michels (doctorant en anthropologie). Deux documents sont présentés : *La République* de Platon par Nathalie Ernault (attachée de conservation au Centre G. Pompidou) et le portrait d'une militante du Planning ayant vécu en communauté par Christine Bard (professeure à l'Université d'Angers).

Enfin deux articles d'historiographie complètent le tout, l'un sur la sexualité de l'homme romain antique (Thierry Eloi, MC à l'Université de Perpignan) et l'autre sur la comparaison de l'histoire des sexualités en France et aux Etats-Unis (Anne-Claire Rebreyend, docteure en histoire). A quoi s'ajoutent de très nombreux comptes rendus de lecture (18).

Pourtant ce dossier présente des manques assez importants, plusieurs collaborations n'ayant finalement pas abouti. C'est ainsi que les théories freudo-marxistes promues par W. Reich et H. Marcuse ; les utopies du matriarcat, une historiographie des études gay et lesbiennes françaises ainsi qu'une présentation des théories queer font malheureusement défaut.

Conformément à la politique du comité de rédaction de la revue, assez interventionniste, ce numéro fut réalisé entièrement en collaboration avec Agnès Fine qui a longtemps enseigné à l'Université de Toulouse le Mirail et participé à l'équipe Simone-SAGESSE. Après des recherches en démographie, elle s'est tournée vers l'histoire des parentés électives et des filiations. Directrice d'étude à l'EHESS depuis 2001, elle anime un séminaire doctoral sur le genre plébiscité par les étudiants et auquel j'aimerais aller plus souvent, si je n'étais toujours entre deux lieux. Nous avons travaillé ensemble dans une grande communauté de points de vue.

Quels sont les apports de ce numéro spécial ? J'en retiendrai trois. Tout d'abord, il révèle combien les « utopies sexuelles » ont été récurrentes dans l'histoire tout en demeurant négligées par les sciences humaines. Tous les programmes politiques de quelque ampleur élaborent une argumentation sur le genre et la sexualité, le plus souvent tronquée par les commentateurs contemporains. Hostiles aux changements, les adversaires des utopistes ont beau jeu de déqualifier en pornographie leurs audaces sexuelles. Les chrétiens métamorphosent les cyniques en cannibales incestueux. Trop avertis de ce risque, les héritiers de Fourier cachent une partie de son legs. Les nazis saccagent l'Institut pour la science sexuelle du « juif inverti » Magnus Hirschfeld. Il y a donc encore fort à faire pour restituer leurs théories ensevelies sous les caricatures.

Ensuite, l'articulation entre genre et sexualité est particulièrement développée dans ce dossier. Bien des utopies s'attaquent aux deux fonctions du genre : différenciation et hiérarchisation. Si les farces féminisent les hommes (Anne Richardot en donne plusieurs exemples), les utopies masculinisent les femmes : elles portent les armes, se mêlent des affaires de la cité, philosophent et négligent leur intérieur. Platon, Diogène, Fourier qui s'emploient à détruire la famille privée ne postulent pas de différence fixe ni de subordination entre hommes et femmes. La Ligue mondiale pour la réforme sexuelle réclame l'égalité des

sexes dans tous les domaines. Mais il faut parfois lire entre les lignes des déclarations d'intention, pour découvrir une « logique qui se veut générale alors qu'on ne parle que d'une seule catégorie de sexe » (Serge Tchekezoïff) ou observer les illustrations et métaphores où « la symétrie prétendue entre l'homme et la femme est oubliée » (Jean-Pierre Poly). En matière de sexe, il semble bien qu'un peu partout les femmes se donnent et les hommes les prennent. Les écrits des premiers Européens sur la Polynésie abondent en métaphores guerrières : athlètes et escrime d'un côté ; victimes et sacrifices de l'autre. Même les pleurs et les résistances sont traduits en consentement car de toutes façons « les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus » (Bougainville). La préoccupation nataliste et/ou eugéniste court dans bien des œuvres et les Vénus sont souvent callipyges.

Si quelques noms de femmes apparaissent ici ou là, les auteurs des utopies sont très majoritairement masculins : Platon, Diogène, Augustin, Bougainville, Diderot, Fourier, Emile de Girardin, Magnus Hirschfeld, sans compter Reich et Marcuse etc. La sexualité a longtemps été une affaire d'hommes. Devient-elle une affaire de femmes aujourd'hui ? La théorie queer est largement une production réflexive de féministes et de lesbiennes. Le présent numéro est en tout cas remarquablement paritaire : 6 auteurs et 6 auteures.

Quant aux techniques du plaisir elles semblent bien rudimentaires. Dans la nature non entravée par les conventions pour Diogène dit « le chien », dans les îles lointaines épargnées par la civilisation du XVIII^e siècle, le sexe se pratique sainement au vu et au su de tous, sans appropriation, ni institutionnalisation, mais sans fioriture non plus. La lubricité et la perversité, comme la pudeur et la honte sont les fruits artificiels de la civilisation. Dépouillé de tout raffinement le sexe tend à se réduire à un acte instinctif. « Une sorte de plaisir au degré zéro qu'aucune intrusion de la société ne vient pervertir, un plaisir instinctif qui ne diffère en rien de celui que connaissent les animaux » dit Marie-Odile Goulet-Cazé à propos des conceptions cyniques. Chez Thomas More la volupté du coït voisine celle des sécrétions intestinales ou de l'apaisement d'un prurit. Ce que les découvreurs européens de Samoa ou Tahiti prennent pour les « rites de Vénus » apparaît tout aussi sommaire. Fourier, qui pousse très loin le souci du détail, ne se préoccupe jamais des formes concrètes que pourraient prendre les unions matérielles. Erotisme et utopie ne font pas bon ménage. Dans le *logos* ou la science de ces discours, les pratiques sexuelles forment un point aveugle, ce qui montre peut-être qu'en ces

sociétés, « le dispositif de la sexualité » pour reprendre l'expression foucauldienne, ne pénétrait pas si loin dans l'intime¹⁴⁵.

Enfin, parce qu'il parcourt les siècles, ce numéro illustre parfaitement l'historicité de nos catégories occidentales contemporaines. Comme le rappelle Thierry Eloi, « ce caractère éphémère du terme de « sexualité » suggère que, parfois presque déjà dépassé en l'an 2000, il risque bien d'être encore plus inadéquat il y a 2000 ans » car, à Rome, « les différenciations sexuelles se jouent ailleurs que dans la sexualité ». Pour les lettrés médiévaux, le sexe était « un attribut physique qu'ils n'imaginaient pas pouvoir servir, intellectuellement parlant, à autre chose qu'à distinguer deux genres, distinction pourtant si importante à leurs yeux qu'ils l'étendaient à l'univers entier, animaux, plantes et minéraux », rappelle Jean-Pierre Poly. Le mot « sexualité » apparaît dans les années 1830 et désigne le caractère de ce qui est sexué et l'ensemble des caractères propres à chaque sexe. Contemporain des grandes histoires naturelles, le mot renvoie à un processus de différenciation et de hiérarchisation de l'humanité pour assurer sa perpétuation. A la fin du XIX^e siècle, il prend le sens courant de « vie sexuelle ». Notre sens moderne de la sexualité, comme pratique de désir et de plaisir, est donc très récent.

En 2004, le comité scientifique des « Rendez-vous de l'histoire » de Blois, qui travaillait sur le thème de l'histoire des femmes, me confia une table ronde sur la sexualité. Très logiquement, je choisis de tester la problématique des utopies sexuelles (le titre deviendra dans le programme « utopies de la sexualité »), en organisant un débat avec Francis Ronsin, Florence Tamagne, Jean-Pierre Poly et Marcela Iacub (juriste, chargée de recherche au CNRS).

Par mail, puis lors des « déjeuners de Blois » nous avons élaboré ensemble un parcours en 3 temps. Dans une première partie nous nous sommes interrogés sur la notion même d'utopie rattachée à la sexualité. Qu'est-ce qui distingue une utopie, d'un discours normatif ou simplement réaliste ? Faut-il réserver le terme aux seules propositions progressistes, disons même de gauche, ou bien d'autres discours, très traditionalistes, les religions par exemple ou les fondamentalismes, ne produisent-ils pas aussi des utopies sexuelles ? Faut-ils abandonner le terme à ses détracteurs qui ne voient que fariboles et irréalisme dans l'utopie ?

¹⁴⁵ Voir à ce propos les remarques d'Alain Corbin, dans le chapitre « La rencontre des corps », Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello, *Histoire du corps*, tome 2, De la révolution à la grande guerre, Paris, Seuil, 2005, pp.149-214.

Dans une deuxième partie, nous avons abordé des exemples concrets d'utopies sexuelles et les ruptures ou les continuités qu'elles manifestent par rapport à l'ordre social de leur temps. S'appuyant sur les militantismes homosexuels Florence Tamagne a montré plusieurs exemples d'utopie, celle du « troisième sexe », celle du modèle antique. Enfin, une troisième partie était consacrée aux utopies d'aujourd'hui, leur parenté avec celles d'autrefois, les débuts de réalisations qu'elles peuvent offrir, le futur qu'elles annoncent. Marcela Iacub a présenté un panorama assez pessimiste de la situation actuelle, où les mouvements militants homosexuels ou féministes remettent leurs idéaux de libération sexuelle pour réclamer l'intégration normative (le mariage) ou la répression des crimes sexuels. Les réactions du public ont surtout porté sur ce dernier point.

3.2.3 Les féministes et la sexologie

Croiser l'histoire du féminisme avec celle de la sexologie a constitué pour moi une démarche logique, puisqu'elle faisait se rencontrer mes thèmes de recherche successifs. Au Royaume-Uni et aux Etats-Unis tout un débat historiographique a lieu sur ce point : la sexologie est-elle une machine de guerre contre le féminisme comme le prétend Sheila Jeffrey ou bien favorise-t-elle au contraire l'égalité des sexes dans tous les domaines comme l'affirment Lucy Bland ou Lesley Hall¹⁴⁶. Laurence Klejman, Florence Rochefort et Christine Bard pour la France, Anne-Marie Kappeli pour la Suisse Romande ont souligné le moralisme sexuel des mouvements féministes de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle¹⁴⁷. Pour ma part, j'ai repris la question dans deux publications.

Le livre-somme *Le siècle des féminismes* a d'abord été impulsé par les éditions de l'Atelier (qui ont en 1999 pris le relais des Editions ouvrières). Le succès du *Siècle des communismes* (2000) incitait à reproduire son modèle à propos d'un autre mouvement social et politique. Cet ouvrage collectif insistait sur la pluralité des communismes, très variables selon les contextes nationaux et les périodes historiques. Claude Penetier, très lié aux éditions de l'Atelier, mit en place un premier comité directeur, dans lequel je figurai aux côtés de Florence Rochefort, Christine Bard, Eliane Gubin et Brigitte Studer. Mais après la

¹⁴⁶ Jeffreys Sheila, *The Spinster and her Enemies: Feminism and Sexuality 1880-1930*, Londres, Pandora, 1985 ; Bland Lucy et Doan Laura (dirs.), *Sexology in Culture. Labelling Bodies and Desires*, Cambridge, Polity Press, 1998 et Hall Lesley, "Hauling Down the Double Standard: Feminism, Social Purity and sexual Science in Late Nineteenth-Century Britain," *Gender & History*, vol.16, n°1, 2004, pp.36-56.

¹⁴⁷ Kappeli, *Sublime croisade. Ethique et politique du féminisme protestant 1875-1920*, Genève, Zoé, 1990 ; Klejman et Rochefort, *L'égalité en marche. Le féminisme sous la troisième République*, Paris, PFNSP, Des femmes, 1989 ; Bard, *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995.

naissance de ma première fille (avril 2001) je m'en retirai pour devenir une simple contributrice. Cet ouvrage collectif constitue un très riche bilan historiographique sur l'histoire du féminisme telle qu'elle a été menée depuis les années 1970 principalement en Occident Il présente aussi bien des cas d'étude que des réflexions méthodologiques ou épistémologiques.

Dans cette entreprise, j'ai surtout voulu périodiser et comparer les conceptions féministes sur la sexualité en France et en Angleterre du XIXe et XXe siècles (**voir dans le dossier de travaux** : « Contester normes et savoirs sur la sexualité (France-Angleterre, 1880-1980), dans Eliane Gubin et al. (dir.), *Le siècle des féminismes*, Paris, Editions de l'Atelier, 2004, pp.333-346). En effet, les féministes ont toujours développé un discours critique sur la sexualité, vue et définie essentiellement par les hommes. Même si la pluralité des positions interdit tout schématisme, il est cependant possible de repérer trois périodes. Dans un premier temps, (fin du XIXe-début du XXe siècles), les féministes réclament surtout la moralisation sexuelle des hommes sur le modèle de l'éducation bourgeoise des femmes. Elles prônent une morale élevée pour les deux sexes, demandent l'éducation sexuelle et la protection des femmes. Elles luttent contre la prostitution réglementée, réclament le retour de la recherche en paternité et la hausse de l'âge légal du consentement sexuel des filles. Rares sont alors les militantes qui font la synthèse du néo-malthusianisme et du féminisme, en revanche beaucoup veulent revaloriser et redéfinir la chasteté. Le saphisme et d'une manière générale les perversions ne sont pas des points de discussions féministes.

Dans un deuxième temps (des années 1920 aux années 1950), les féministes participent au mouvement de la réforme sexuelle, en y apportant leurs revendications propres : égalité dans tous les domaines. La revendication pour la libéralisation de la contraception progresse. La transformation (conflictuelle) du vieux mouvement néo-malthusien anarchiste en mouvement pour le birth control, beaucoup plus libéral, est l'œuvre de femmes : Margaret Sanger aux Etats-Unis ; Maria Stopes au Royaume-Uni, Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé en France. Dans le même temps, les théories des sexologues ou des psychanalystes sur la nature de la féminité sont critiquées.

Enfin à partir des années 1960, les féministes luttent pour la libéralisation de l'avortement et la criminalisation des violences sexuelles. Si les lesbiennes s'engouffrent nombreuses dans les rangs des mouvements de libération des femmes, elles n'y rencontrent pas un grand soutien sur leurs propres luttes. Ce moment de réappropriation collective du corps des femmes s'accompagne de recherches féministes sur la sexualité à partir de l'expérience lesbienne ou de la sexualité infantile, supposée non socialisée.

Chemin faisant, des spécificités nationales et culturelles fortes se montrent à l'œuvre. La différence entre le catholicisme et la Réforme (même sous sa forme anglicane) se révèle cruciale sur les questions sexuelles. La chasteté et le plaisir sexuel n'ont ni le même sens, ni la même valeur de part et d'autre de la Manche. Jusqu'aux années 1950 incluses, les mouvements féministes sur les questions sexuelles (abolitionnisme, birth control) sont largement importés des régions protestantes (Suisse, Angleterre). L'opposition catholique se double à partir des années 1930 de l'opposition communiste.

A l'occasion du Ier congrès de l'Association de sociologie française (Villetaneuse, 24-27 février 2004) s'est tenu un atelier sur les « Recherches en sciences sociales sur la sexualité » auquel je proposai une communication sur « Paroles de femme au début de la sexologie française » qui fut acceptée. C'est à l'occasion de cet atelier que fut constitué le Réseau Thématique du même nom et son bureau, dont je suis membre. Pour le livre collectif coordonné par Roger Dadoun (professeur émérite de littérature comparée à l'Université de Paris VII), j'ai repris cette communication en m'attardant plus spécifiquement sur quelques paroles de femmes d'extrême gauche au tournant du siècle : Madeleine Vernet (1878-1949), Madeleine Pelletier (1874-1939) et Jeanne Humbert (1890-1986)¹⁴⁸. Les deux premières produisent un discours critique et féministe depuis l'intérieur du mouvement néo-malthusien. Dans mon dernier livre, je suis revenue sur les propos féministes abolitionnistes des années 1890. L'influence de la morale sexuelle protestante m'apparaît déterminante pour ces années, avec les théories d'Elisabeth Blackwell (1821-1910) et d'Emma Pieczynska-Reichenbach (1854-1927)¹⁴⁹.

Au croisement de l'histoire du féminisme et de l'homosexualité, j'ai également relu *Le Deuxième Sexe* et le militantisme de Françoise d'Eaubonne pour le *Dictionnaire des Cultures gay et lesbiennes* coordonné par Didier Eribon. Afin de restituer le plus fidèlement possible le contexte d'énonciation du chapitre « La lesbienne » de Beauvoir, je montrai comment elle s'opposait aux visions de l'homosexualité féminine développées par ses contemporains qu'ils soient sexologues ou psychanalystes. Je tentai aussi de retrouver des traces de la réception de ces analyses dans les années 1950. Malheureusement, le format très réduit accordé aux notices ne me permit pas d'inclure tous les résultats de ces recherches¹⁵⁰.

¹⁴⁸ Sexologie et féminisme : Paroles de femmes, dans Roger Dadoun (dir.), *Sexyvilisation, Figures sexuelles du temps présent*, Paris, Punctum, 2007, pp. 99-116.

¹⁴⁹ *Les origines de la sexologie 1850-1900*, Paris, Louis Audibert, 2007, pp.179-186.

¹⁵⁰ "Simone de Beauvoir" et "Françoise d'Eaubonne" dans Eribon Didier (dir.), *Dictionnaire des Cultures gay et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, pp.66-67 et 169.

J'ai également encadré plusieurs mémoires sur ce thème au croisement de l'histoire du féminisme et de la sexualité, notamment une étude sur l'abolitionnisme de Julie Daubié et une autre sur *La Fronde*. Il faudrait poursuivre l'étude des combats féministes contre la double morale et la prostitution réglementée, notamment leurs contributions aux grands débats législatifs que sont par exemple la loi du 11 avril 1908 sur la prostitution des mineurs, laquelle répond partiellement à la grande campagne contre la « traite des blanches »¹⁵¹ et celle du 16 novembre 1912 sur la recherche en paternité¹⁵². Bref, les sujets de masters et de thèse croisant féminisme et sexualité ne manquent pas.

3.2.4 Recherches sur l'historiographie des sexualités

Un panorama historiographique constitue un préalable indispensable au début d'une nouvelle thématique de recherche. Le comité de rédaction des *Cahiers d'histoire* me demanda un bilan des recherches et de la postérité de Foucault en France. Mais l'exercice n'était pas facile, il n'existait aucun bilan synthétique antérieur sur lequel j'aurais pu m'appuyer, bien qu'il existait déjà de nombreux numéros thématiques sur la sexualité en histoire contemporaine.

Cette recherche s'est effectuée en deux temps : un premier bilan à été présenté dans le numéro « sexualités et dominations » des *Cahiers d'Histoire* dont j'ai déjà parlé¹⁵³, il a ensuite été repris, complété et nuancé pour le numéro spécial « Histoire des femmes, histoire des genres » de *Vingtième siècle. Revue d'histoire* (**voir dans le Dossier de travaux** : "L'histoire contemporaine des sexualités en France," *Vingtième siècle*, n°. 75, 2002, pp.47-59). Dans la lente et difficile progression institutionnelle de l'histoire des femmes en France, ce numéro constitue une pierre blanche. Cette revue de vingtiémistes, éditée par les Presses de Sciences po est plutôt représentative d'une histoire politique classique. Elle avait jusqu'alors « peu participé aux débats entourant ces problématiques » reconnaît l'éditorial des deux coordinatrices Danièle Voldman et Raphaëlle Branche.

¹⁵¹ Yvrel Jean-Jacques, "Légiférer sur la sexualité de la jeunesse. La loi de 1908 sur la prostitution des mineurs" dans (Annie) Stora-Lamarre (dir.), *La cité charnelle du Droit*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2002, pp.109-127.

¹⁵² Stora-Lamarre Annie, *La République des faibles. Les origines intellectuelles du droit républicain, 1870-1914*. Paris, Armand Colin, 2005 La thèse en cours de Sandra Machiels à l'Université de Louvain et à l'Université d'Angers, sur *Féminisme et abolitionnisme en Belgique, France et Suisse de 1870 à nos jours*, permettra de faire le point sur ces questions.

¹⁵³ "Histoire contemporaine des sexualités, ébauche d'un bilan historiographique," *Cahiers d'Histoire, revue d'histoire critique*, n°. 84, 2001, pp.5-23.

La percée des recherches de sciences humaines sur la sexualité date des années 1970, en réponse aux mouvements militants homosexuels et féministes. Dans l'éditorial du premier numéro spécial de la revue *L'Histoire* consacré au thème, Georges Duby osait un parallèle avec les *Annales ESC* « De même que dans les années 20 de ce siècle, les turbulences du marché monétaire avaient stimulé l'essor d'une histoire économique fondée sur l'étude de la conjoncture, de même l'ébranlement, la dislocation du système gouvernant les comportements amoureux, vint récemment rappeler que ces comportements ne sont pas immuables, qu'ils changent avec le temps et qu'il peut être utile d'observer ce qu'ils étaient dans le passé, ne serait-ce que pour mieux comprendre ce qu'ils deviennent de nos jours »¹⁵⁴.

Lancées d'abord par des philosophes (Michel Foucault, *La volonté de savoir* (1976) ; Jean-Paul Aron et Roger Kempf, *Le pénis et la démoralisation de l'Occident*, 1978), ces recherches suscitent ensuite la curiosité des historiens. Les antiquisants (Paul Veyne, Claude Mossé, Maurice Sartre), les médiévistes (Jacques Rossiaud) et surtout les modernistes, stimulés par les questions démographiques (Philippe Ariès, Jean-Louis Flandrin, Jacques Solé, Pierre Darmon) investissent le terrain tandis les contemporanéistes se montrent plus réticents¹⁵⁵.

L'histoire contemporaine, on le sait, jouit d'un prestige particulier en France, en raison de la forte dimension mémorielle de notre identité nationale. Plusieurs historiens ont témoigné de la difficulté à introduire la sexualité comme objet légitime du savoir. Pour Michelle Perrot « La société française d'après-guerre, celle de la reconstruction et des Trente Glorieuses demeure sexuellement bloquée. Peut-être en raison d'une tradition catholique qui fait de la chair le cœur du péché »¹⁵⁶. Pierre Albertini et Roger-Henri Guerrand insistent sur la double influence du puritanisme communiste et chrétien-démocrate sur les générations de normaliens et d'universitaires formés dans la Guerre froide¹⁵⁷. De fait, les pionniers en histoire de la sexualité (P. Ariès, R.-H Guerrand) ont souvent eu des carrières atypiques aux marges des institutions académiques.

¹⁵⁴ G. Duby, « L'amour n'est plus ce qu'il était » dans *L'Histoire*, Amour et sexualité, n°63, janvier 1984, pp. 3-7., repris dans *Amour et sexualité en Occident*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 9.

¹⁵⁵ Citons parmi les premiers numéros thématiques, le dossier « sexualité et histoire » présenté par A. Burguière dans *Annales ESC*, 29^e année, n°4, juillet-août 1974 celui de *Dix-huitième siècle*, « Représentation de la vie sexuelle » coordonné par Jean-Marie Goulemot, n°12, 1980 ; Philippe Ariès et André Béjin (dir.), « Sexualités occidentales », *Communications*, n°35, Paris, Seuil, 1982, issu d'un séminaire de l'EHESS ; *Mentalités. Histoire des cultures et des sociétés*, n° 3, 1989, consacré aux « Violences sexuelles » et dirigé par Alain Corbin ou encore le numéro 63 de *L'Histoire*, déjà signalé note supra.

¹⁵⁶ Chaperon (dir.) *Sexualité et domination, Les cahiers d'histoire, Op. Cit.* p.74.

¹⁵⁷ Albertini Pierre, « Histoire » dans Tin Louis-Georges (dir.) *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF, 2003, pp.215-218 ; Guerrand, Roger-Henri, *À contre-voie : mémoires de vie sociale, 1923-2000*, Gollion, Infolio, 2005.

Trois grands courants historiographiques alimentent l'histoire de la sexualité : l'histoire sociale et des mentalités, l'histoire des femmes et les études gay et lesbiennes. Le premier a longtemps dominé aux dépens des deux autres, plus militants et beaucoup moins intégrés dans l'université. C'est là une des distinctions majeures avec l'historiographie nord-américaine où la « gender history » et les « gay and lesbian studies » ont été mieux acceptées, du moins dans certaines universités de la Californie et de la côte Est. En France, l'histoire de la sexualité est surtout une histoire de l'hétérosexualité : le couple, la prostitution, les mouvements néo-malthusiens ou le « birth control », les violences sexuelles, les maladies vénériennes sont des thèmes assez bien étudiés. L'histoire des sexualités minoritaires, notamment de l'homosexualité, actuellement en plein essor, reste encore lacunaire : les mouvements militants, les milieux de sociabilité, les expressions littéraires sont les mieux connus.

Depuis cette première esquisse de bilan historiographique, d'autres contemporanéistes se sont lancés dans cet exercice. Alain Corbin, lui-même pionnier de cette thématique, a retracé les principales étapes de l'histoire de la sexualité¹⁵⁸. Anne-Claire Rebreyend, qui vient de soutenir une thèse sur l'histoire de l'intimité sexuelle et amoureuse des couples en France (des années 1920 aux années 1970), a poursuivi la comparaison entre la France, les Etats-Unis et le Royaume-Uni¹⁵⁹. Bruno Perreau, Laure Murat et Florence Tamagne ont réfléchi sur l'histoire des homosexualités en France, aux Etats-Unis et en Europe¹⁶⁰.

Tout récemment, contactée par Pierre-Henri Castel (psychanalyste et historien des sciences) qui coordonne un numéro spécial sur l'histoire de la sexologie française, j'ai proposé une historiographie de la question (**voir dans le *Dossier de travaux*** : « La sexologie française contemporaine : un premier bilan historiographique », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°17, 2007, pp.7-22).

En effet, en Europe du Nord ou aux Etats-Unis, l'histoire de la sexologie s'est développée depuis les années 1970. Il ne peut être question ici de présenter, même brièvement

¹⁵⁸ Corbin Alain, "Les principales étapes de l'histoire du sexe en Occident" dans Redon Odile, et al. (dir.), *Le désir et le goût. Une autre histoire (XIII^e-XVIII^e siècles)*, Vincennes, PUV, 2003.

¹⁵⁹ Rebreyend Anne-Claire, "Comment écrire l'histoire des sexualités au XX^e siècle? Bilan historiographique comparé français/anglo-américain," *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 22, 2005, pp.185-209, Rebreyend Anne-Claire, "Genre et histoire des sexualité au XX^e siècle," *Historiens et géographes*, n° 394, 2006, pp.93-100.

¹⁶⁰ Perreau Bruno, "Le choix de l'homosexualité" dans Perreau Bruno (dir.), *Le choix de l'homosexualité. Recherches inédites sur la question gay et lesbienne*, Paris, EPEL, 2007, pp.9-27., Murat Laure, "Tentative de bilan historiographique des études gay et lesbiennes" dans Perreau Bruno (dir.), *Le choix de l'homosexualité, Op. Cit.*, pp.239-245 ; Tamagne Florence, "Ecrire l'histoire des homosexualités en Europe: XIX^e-XX^e siècles," *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol.53, n° 4, 2007, pp.7-31.

l'historiographie anglophone. On peut noter cependant que les chercheurs ont souvent privilégié l'approche biographique. Les sexologues qui affirment précocement le caractère non pathologique de l'homosexualité (Magnus Hirschfeld, Havelock Ellis, Edward Carpenter notamment) ont d'abord retenu leur attention¹⁶¹, avant que l'œuvre de savants plus traditionnels de ce point de vue ne soit explorée¹⁶². Les synthèses nationales restent encore rares, hormis pour les Etats-Unis et le Royaume-Uni¹⁶³. L'approche comparative commence à l'échelle de l'Europe¹⁶⁴. Mais en France aucun livre ne brosse le panorama de la sexologie, aucun colloque d'envergure ne s'est tenu sur ce sujet, aucun séminaire n'a choisi d'explorer la question.

Cet écart tient notamment à la grande marginalité des études gay et lesbiennes en France malgré des débuts très prometteurs (Daniel Guérin, Pierre Hahn, Patrick Cardon, Brigitte Lhomond) et à une certaine tradition très épistémologique de l'histoire des sciences, là encore malgré des débuts plus hétérodoxes (Georges Lanteri-Laura).

3.3 L'histoire de la sexologie

Parallèlement à ces explorations historiographiques, je tentai de circonscrire mon terrain en histoire des sexualités.

3.3.1 Le projet de délégation au CNRS

En 2002, j'élaborai un projet de recherche pour obtenir une délégation auprès du CNRS, intitulé « Histoire culturelle et sociale de la sexologie française, 1900-1970 ». Pourquoi ce choix de la sexologie ? Elle offre un terrain capable de répondre à mes questionnements principaux.

¹⁶¹ Rowbotham Sheila et Weeks Jeffrey, *Socialism and the New Life. The Personal and Sexual Politics of Edward Carpenter and Havelock Ellis*, Londres, Pluto Press, 1977 ; Brome Vincent, *Havelock Ellis. Philosopher of Sex; A Biography*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1979 ; Grosskurth Phyllis, *Havelock Ellis: a Biography*. New York, Alfred A. Knopf, 1980 ; Wolff Charlotte, *Magnus Hirschfeld: A Portrait of a Pioneer in Sexology*. Londres, Quartet Books, 1986; Nottingham Chris, *The Pursuit of Serenity. Havelock Ellis and the New Politics*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 1999.

¹⁶² Oosterhuis Harry, *Stepchildren of Nature. Krafft-Ebing, Psychiatrie and the Making of Sexual Identity*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

¹⁶³ Bullough Vern L., *Science in the Bedroom. A History of Sex Research*, New York, Basic Books, 1994; Porter Roy et Hall Lesley, *The Facts of Life: The Creation of Sexual Knowledge in Britain, 1650-1950*, New Haven, Yale University Press, 1995.

¹⁶⁴ Eder Franz X. et al. (dir.), *Sexual Cultures in Europe*. 2 vols. Vol. 1 National Histories, Vol. 2 Themes in Sexuality, Manchester, Manchester University Press, 1999.

L'histoire des pratiques sexuelles est en effet difficilement réalisable vu l'extrême rareté des sources jusqu'à une période très contemporaine. Anne-Marie Sohn est tout de même parvenu, au terme d'un périple dans 40 départements, à rassembler des archives judiciaires donnant des informations sur la sexualité concrète des couples ou sur la manière dont ils en parlent¹⁶⁵. Mais ce sont surtout les journaux intimes, les correspondances, les demandes écrites de conseils auprès d'experts (sexologues, prêtres, conseillers conjugaux) ou les enquêtes réalisées par des médecins ou des sociologues sur la sexualité de leurs contemporains qui permettent d'obtenir des renseignements sur ces questions. Toutes ces sources existent mais seulement pour l'histoire du temps présent. Anne-Claire Rebreyend a ainsi utilisé les ressources de l'APA (association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique fondée par Philippe Lejeune en 1992) pour sa thèse sur « Sexualités et rapports amoureux dans la France des années 1920 au début des années 1970 ».

En revanche, l'histoire des discours médicaux sur les sexualités ne pose aucun problème de source tant les dictionnaires, thèses, articles, essais scientifiques, manuels d'hygiène conjugale sont légion et de plus en plus nombreux à mesure qu'on avance dans le temps. Telles des séries continues, ils autorisent une histoire fine des normes scientifiques de la sexualité sur le moyen terme, du XIX^e au XX^e siècles. Ce savoir médical sur la sexualité est pluriel, car il est produit par des médecins ordinaires, des gynécologues, des vénérologues, des psychiatres, des neurologues ou des criminologues qui ne partagent pas nécessairement une culture médicale identique. Il est également contesté et modifié par des milieux militants très variés (hygiéniste, féministe, homosexuel, néo-malthusien etc.)

Quelle était alors ma problématique ? Repérer les changements dans les définitions, les modèles et les raisonnements constituait un axe majeur de ce projet de recherche. L'histoire de la sexualité passe ainsi notamment par une histoire des catégories de la sexualité dans les discours médicaux. Très schématiquement, on est passé d'une définition très genrée et procréative de la sexualité à une définition plus neutre et hédoniste de la sexualité. En 1933 encore, dans son *Traité de sexologie normale et pathologique* qui sera réédité jusque dans les années 1960, le Docteur Angélo Hesnard définissait la sexualité comme « l'ensemble des faits biologiques (botaniques, zoologiques ou humains, anatomiques et morphologiques, physiologiques, psychologiques etc.) en rapport avec la génération et les processus préparatoires de la génération, et considérés non seulement en dehors de l'individu (dans la

¹⁶⁵ Sohn Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX^e-XX^e siècles)*, 2 vols. Paris, Publications de la Sorbonne, 1996 ; Sohn Anne-Marie, *Du premier baiser à l'alcôve. La sexualité des français au quotidien (1850-1950)*, Paris, Aubier, 1996.

fécondation par exemple), mais dans l'individu lui-même »¹⁶⁶. La sexualité circonscrit donc moins les pratiques du plaisir génital qu'elle ne désigne les processus de sexuaction qui déterminent la procréation. La volupté n'est nullement absente de cette définition, mais elle n'en constitue pas le centre.

A la fin des années 1960 et dans le champ de la sexologie, la sexualité est devenue une affaire individuelle, privée, définie par le plaisir et l'affectif. L'orgasme est son unité de mesure. Les enquêtes menées par Alfred Kinsey et son équipe adoptent dès la fin des années 1940 une telle perspective. Comment, par qui, quand s'est opérée en France une telle mutation ? Peut-on en repérer les étapes et les acteurs ? Les fronts pionniers et ceux qui résistent ? Est-on face à un effet de la déchristianisation et de la démocratisation des sociétés ? La diffusion de la psychanalyse est-elle liée à ce processus ? Les sexologues anticipent-ils ces transformations ou ne font-ils que suivre, voire freiner, un mouvement général ?

La problématique du genre constituait le second axe majeur de ce projet. A l'époque, je m'inspirai surtout de Thomas Laqueur et de sa tentative d'historiciser le rapport sexe/genre¹⁶⁷. On connaît sa thèse : au XVIII^e siècle, les sciences naturelles et la médecine commencent à renoncer au modèle « unisexe » (le sexe féminin n'étant qu'une ébauche inachevée du sexe mâle) pour promouvoir le modèle des « deux sexes » (la différence sexuelle traversant de part en part les corps). Je n'ignorai pas les diverses critiques soulevées par cette thèse : Laqueur a brossé un panorama à grands traits qui néglige les écoles et les courants minoritaires (Galien aux dépens d'Aristote, l'hippocratisme aux dépens de la médecine arabe ou méthodiste, etc.), surtout il projette dans le passé des oppositions contemporaines (sexe/genre, biologie/sociologie) qui l'empêchent de comprendre les articulations pertinentes des époques plus anciennes¹⁶⁸. Mais ces critiques ne remettent en question les analyses de Laqueur que pour les siècles antérieurs aux Lumières, pour le XVIII^e et plus encore le XIX^e siècle, où s'instaure notre modernité même si, comme il le souligne lui-même, la médecine humorale ne disparaît pas, ce sont bien deux sexes incommensurables que les traités de médecine mettent en scène. Qu'ils abordent la reproduction animale ou humaine ; les pratiques normales ou les déviations ; les zones érogènes ou les désirs ; les diagnostics ou les thérapies ; ils ne cessent de broder sur le masculin et le féminin, la virilité et la féminité. Le couple masculin féminin fonctionne comme deux pôles opposés et complémentaires : actif passif ; conquérant conquise ; initiateur initiée. Le clitoris, de plus en

¹⁶⁶ Dr Ange-Louis Hesnard, *Traité de sexologie normale et pathologique*, Paris, Payot 1933, p.15.

¹⁶⁷ Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992 ;

¹⁶⁸ Dorlin Elsa, "Autopsie du sexe," *Les Temps Modernes*, n° 619, 2002, pp.115-143.

plus perçu comme un résidu viriloïde dans une génitalité vouée à la passivité, subit ainsi une profonde et durable dévalorisation (à partir de Freud croyais-je alors).

Mais après la Deuxième guerre, et selon une chronologie qu'il faut restituer finement, c'est à nouveau un modèle unisexe qui s'impose. Les sexologues affirment dorénavant la similitude des processus physiologiques masculins et féminins : terminaisons nerveuses ; excitabilité ; acmé sont similaires. Seules les contraintes sociales expliquent des comportements sexuels et amoureux fortement différenciés selon les sexes. C'est la thèse principale d'Alfred Kinsey dans son rapport sur la sexualité féminine et c'est à ma connaissance le premier à remettre en question la dualité et la hiérarchie des orgasmes vaginal et clitoridien¹⁶⁹. Ce projet de recherche insistait donc sur ces deux grands fils rouges (les changements dans la conceptualisation des catégories de la sexualité et la substitution du modèle à deux sexes par le modèle unisexe).

Mais quelles bornes chronologiques fallait-il se donner ? Quand la sexologie commence-t-elle ? Les périodisations varient d'un auteur à l'autre. C'est dans les années 1930, qu'apparaissent les premières histoires de la discipline. Angélo Hesnard (1886-1969) par exemple, auteur du premier manuel français de sexologie, distingue trois périodes. L'époque préscientifique qui débute à la Renaissance, grâce aux naturalistes tel Buffon et aux biologistes produit des connaissances sur le processus de la fécondation. La période scientifique « présexologique », voit la sexualité abordée de biais par des biologistes ou des psychologues, des ethnologues ou des sociologues. Enfin arrive selon lui la période « scientifique sexologique » où dominent trois noms : H. Ellis, S. Freud et G. Marañón. Ce qui, si on se réfère aux premières publications significatives des uns et des autres, débute avec le siècle quelque part entre 1897 (premier volume des *Etudes de psychologie sexuelle*) et 1905 (date des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*).

Les historiens ont eux des opinions diverses. Pour beaucoup la *Psychopathia sexualis* (1886) de Krafft-Ebing fournit un point de repère majeur¹⁷⁰ André Béjin différencie la « protosexologie » de la sexologie proprement dite. La première, surtout soucieuse de nosographie et moins de thérapie se développe durant la seconde moitié du XIX^e siècle, les deux *Psychopathia sexualis* d'Heinrich Kann (1844) et de Richard von Krafft-Ebing (1886) en sont emblématiques. La seconde apparaît entre 1922 et 1948 avec Wilhelm Reich et Alfred Kinsey, c'est à dire quand la sexologie s'émancipe de la psychanalyse et définit son objet :

¹⁶⁹ Chaperon Sylvie, "Kinsey en France : les sexualités masculine et féminine en débat," *Le Mouvement social*, n° 198, 2002, pp.91-110, **reproduit dans le Dossier de travaux**.

¹⁷⁰ Par exemple : Bullough, *Science in the Bedroom. A History of Sex Research*, Op. Cit.

l'orgasme. Philippe Brenot, psychiatre et directeur du DUI de sexologie à l'université de Paris 5, voit se succéder la période originelle (1880-1914) où dominent les rééditions successives de *Psychopathia sexualis*, une période de maturation entre les deux guerres, où la sexologie s'institutionnalise au niveau international et français et enfin une période expérimentale (1940-1968) où la clinique s'impose¹⁷¹.

Je pouvais aussi adopter une stricte perspective nominaliste : Les premières occurrences du mot sexologie, qui traduit l'anglais « sexology » ou l'allemand « sexualwissenschaft », surviennent au début des années 1910 dans les milieux néo-malthusiens ou défendant une conception libérale de l'homosexualité. Ainsi une maison d'édition nommée « Bibliothèque de sexologie sociale » néo-malthusienne apparaît en 1912 tandis que *Génération consciente*, qui est le principal périodique néo-malthusien (dirigé par E. Humbert), comporte une rubrique bibliographique intitulée « Sexologie » à partir de février 1913. La même année dans une de ses « Chroniques allemandes », le Dr Paul-Louis Ladame, médecin genevois abolitionniste, résume les recherches sur l'homosexualité et introduit également le vocabulaire nouveau dans les *Archives de l'anthropologie criminelle*.

L'origine militante de la nouvelle terminologie se retrouve ailleurs. Dans les pays de langue anglaise le mot sexologie a déjà une vieille histoire. Il semble qu'il ait été inventé par Elisabeth Willard, auteure en 1867 de *Sexology as the Philosophy of Life*¹⁷²). Le mot est traduit en allemand par Iwan Bloch en 1906, afin d'opposer la moderne « sexualwissenschaft » à la « psychopathologie sexuelle » de Richard von Krafft-Ebing¹⁷³. De leur côté, par un curieux chassé croisé linguistique, Havelock Ellis puis les militants de la Société britannique pour l'étude de la psychologie sexuelle (BSSS) écartent le vieux terme sexology, pour se référer à la psychologie sexuelle ou aux études sexuelles¹⁷⁴. A ses débuts, la sexologie est donc étroitement associée à des mouvements militants. Elle s'oppose au corps médical surtout sur deux points : la nécessité de la contraception et l'explication par la dégénérescence de l'homosexualité.

¹⁷¹ Brenot Philippe, *La sexologie*. Paris, PUF, 1994, voir aussi Dupras André, "La fin de la sexologie classique et le début de l'histoire de la sexologie," *Psychotérapies*, vol.6, n°. 1, 1986, pp.65-72.

¹⁷² Bullough, *Science in the Bedroom. A History of Sex Research*, *Op. Cit.*, p. 26.

¹⁷³ Selon Oosterhuis, *Stepchildren of Nature. Krafft-Ebing, Psychiatrie and the Making of Sexual Identity*, *Op. Cit.* ; Gert Hekma affirme de son côté que Sexualwissenschaft est introduit en 1908 par Magnus Hirschfeld : Hekma Gert, "A female Soul in a Male Body", *Sexual Inversion as Gender Inversion in Nineteenth Century Sexology* dans Herdt Gilbert (dir.), *Third sex, Third Gender, Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, New York, Zone, 1994., p.223.

¹⁷⁴ Hall Lesley, "Disinterested enthusiasm for sexual misconduct: the British Society for the Study of Sex Psychology, 1913-47," *Journal of contemporary history*, vol.30, 1995, pp.665-686.

Finalement, je choisis de commencer mes recherches en 1900, date commode pour observer les tous débuts de la sexologie militante en France. 1975 était choisie comme date terminale, en effet le premier congrès mondial de sexologie se tient à Paris en 1974, il donnera naissance quatre ans plus tard à la World Association of Sexology.

Ce projet fut accepté. De 2003 à 2005, je fus donc complètement déchargée de mes tâches d'enseignante (et donc de la plupart des va-et-vient entre Paris et Toulouse) pour me consacrer entièrement à la recherche. Cette formule des délégations est précieuse et il serait souhaitable qu'elles se multiplient à l'avenir. Les étudiants ont tout à gagner d'avoir en face d'eux de véritables chercheurs. Curieusement, je fus affectée au Centre d'anthropologie de Toulouse, alors que la grande majorité de mes archives se trouvent à Paris. Ce rattachement est donc resté formel pour l'essentiel et je le regrette car bien des collaborations auraient pu être nouées avec des chercheurs du Centre.

Dans le cadre de l'Ecole doctorale TESC de l'Université de Toulouse, j'organisai tout de même une journée d'étude en collaboration avec David Michels, le 24 avril 2004. Ce dernier, doctorant d'Agnès Fine, fait une thèse d'anthropologie sur le recours contemporain aux sexologues. Nous étions donc complémentaires. Cette journée, intitulée « Genre, sexualité et santé » permettait aux doctorants travaillant sur ces thématiques de confronter leurs hypothèses entre eux et face à des chercheurs confirmés. Après un appel d'offre, nous avons sélectionné 5 doctorants qui ont pu discuter de leurs travaux. Trois spécialistes sont intervenus. Alain Giami (Directeur de recherche à l'Inserm, Equipe Sexualité, Société, Individu) a fait une présentation théorique sur *La médicalisation de la sexualité : histoire d'une problématique*, tandis que Jean-Yves Le Talec, (chercheur associé à équipe Simone SAGESSE) et Monique Membrado (Chargée de recherche CNRS, équipe Simone SAGESSE) ont présenté chacun une étude de cas : *Cultures de sexualité, cultures de prévention* et *La médicalisation de la procréation*. Cette journée a tenu ses promesses puisque de nombreux doctorants ont participé aux échanges afin de nourrir leurs propres perspectives.

3.3.2. *Les origines de la sexologie, 1850-1900*

Après une première phase de dépouillement, je me suis vite rendue compte que la plupart des auteurs français du début du XX^e siècle étaient davantage des vulgarisateurs que des novateurs et qu'il s'appuyaient soit sur des spécialistes étrangers (Auguste Forel, Havelock Ellis puis Anton Nyström étaient les plus cités) soit sur une pléiade d'ouvrages

français du XIXe siècle. Je décidai donc de remonter à ces origines, soit vers 1850, (voir *Les origines de la sexologie 1850-1900*, Paris, Louis Audibert, 2007, 287p).

Avec si peu de recul, il est difficile d'évaluer l'apport, si apport il y a, de mon livre. Ce travail a été long et difficile car il exigeait de multiples décentrement par rapport à mes premiers terrains de recherches. Passer du second XXe siècle au second XIXe siècle, de l'histoire sociale classique (les mouvements sociaux et leurs porte paroles) à l'histoire des sciences et des idées ; passer enfin d'une articulation conceptuelle sexe/genre à une autre ; tout ceci demande maturation et réflexivité qui elles-mêmes passent par des échanges avec une nouvelle communauté de chercheurs. Mais, même si c'est prématurément, tentons l'exercice.

La démarche est plutôt originale. Elle n'isole pas un auteur, une école ou une institution, comme cela a été souvent le cas dans l'histoire de la sexologie, mais elle propose un panorama sur un demi siècle qui inclut les plus anonymes comme les plus célèbres. A dire vrai, ce choix est largement imposé par l'état de l'historiographie mais aussi par le développement historique de la sexologie en France. A l'exception de l'école française de la criminologie d'Alexandre Lacassagne (et plus secondairement du Dépôt de Paris) il n'existe pas de grand pôle aisément identifiable mais une foule de contributeurs ponctuels. De ce fait, même si le livre privilégie les grandes notions structurantes et les grands consensus de la communauté scientifique, il se montre tout de même attentif aux parcours singuliers ou aux avis divergents. Il invite ainsi en retour à revisiter l'histoire des autres pays qui a sans doute privilégié quelques grands noms aux dépens de la variété des auteurs de second rang.

Bien que les données biographiques ne soient pas aisées à réunir, j'ai essayé autant que possible de donner corps et chair aux auteurs que je lisais. Les psychiatres, les criminologues et les professeurs de médecine légale sont en général assez connus, mais les médecins ordinaires le sont bien moins. J'ai ainsi pu retracer les carrières de Paul et de Pierre Garnier (que tous les historiens ont confondus jusqu'à présent), de Félix Roubaud, de Jules Guyot et de beaucoup d'autres. Mais bien des auteurs restent mystérieux, cachés ou non derrière des pseudonymes.

Contrairement à de nombreux travaux, ce livre mène conjointement l'histoire de l'hétérosexualité et celle de l'homosexualité. Cette dichotomie, bien que commençant à apparaître à l'extrême fin du XIXe siècle, lui est postérieure. En revanche, le corpus sur la sexualité normale (le coït conjugal) et celui sur les perversions sexuelles divergent fortement. Ce ne sont ni les mêmes auteurs, ni les mêmes spécialisations médicales, ni souvent les mêmes concepts qui les alimentent. Le fossé entre normalité et anormalité est donc très large

et c'est précisément un des enjeux de la toute nouvelle sexologie qui émerge au début du XX^e siècle que de le combler partiellement.

Le poids donné à l'évolutionnisme dans la conceptualisation de la sexualité me paraît nouveau. Il est aux XIX^e et XX^e siècles ce que le tempérament était de la Renaissance jusqu'au XVIII^e siècle : une catégorie universelle de hiérarchisation, capable de justifier scientifiquement aussi bien les inégalités de race, de genre, de classe ou de sexe. D'où à mon avis, l'énorme succès de la théorie de la dégénérescence : elle est le pendant de l'évolutionnisme, elle rend compte des exceptions à la loi de l'évolution. La sexualité, c'est-à-dire la différence accusée des sexes et donc leur attirance, est un produit de l'évolution. Inversement, les perversions sont des dégénérescences en ce que elles manifestent la double défaillance de cette loi : chez les pervers, les identités masculine ou féminine se brouillent et donc ils ne sont pas attirés correctement par le coït avec l'autre sexe. Le livre démontre ainsi le rôle primordial du genre dans la conceptualisation de la sexualité. Pour la science médicale de l'époque, il n'existe pas de sexualité sans différenciation sexuelle (anatomique ou psychique), et donc pas de reproduction biologique non plus. Les signes du désir pour l'un ou l'autre sexe (rêves érotiques, expérience amoureuse, réflexes de pudeur, etc.) sont d'ailleurs un critère essentiel pour l'assignation de genre des hermaphrodites, en dépit de ce qu'ils ou elles peuvent penser sur leur propre identité¹⁷⁵.

Ce sont ces articulations que les mouvements militants de la fin du siècle vont contester, mais en ordre dispersé. Parmi les féministes certaines refusent et la différence des sexes et la sexualité, mais les plus nombreuses les acceptent tout en inversant la hiérarchie. Certains homosexuels démontrent que la sexualité n'obéit pas nécessairement à la loi de la différence tout en dévalorisant le féminin (Marc André-Raffalovich est le plus explicite sur ce point, mais il préconise tout de même la chasteté). Les néo-malthusiens acceptent la différence des sexes, tout en prônant l'égalité des droits et la dissociation de la reproduction et de la sexualité.

Concernant la sexualité des femmes, j'ai pu mettre en évidence deux moments. Au milieu du XIX^e siècle, l'importance du clitoris pour le plaisir des femmes est soulignée par de nombreux médecins (Roubaud, Guyot, Dartigues) à la suite des expériences de Kobelt sur la physiologie du « sens génital ». Mais à la fin du XIX^e siècle, en France comme en Autriche, les médecins diminuent le rôle du clitoris dans la volupté pour mettre en avant celui du vagin. Freud ne fait donc que reprendre cette idée déjà formulée médicalement. J'ai repris ce point

¹⁷⁵ A. D. Dreger, *Hermaphrodites in love : the truth of gonads* dans Rosario Vernon A. (dir.) *Science and Homosexualities*. New York, Routledge, 1997, pp. 46-66.

dans un court article pour la revue *Sexologies* (voir dans le *Dossier de travaux* : « De l'anaphrodisie à la frigidity : jalons pour une histoire », *Sexologies*, n°3, vol. 16, juillet septembre, 2007, pp.189-194). En revanche (faut-il y voir un biais féministe ?), je ne me suis pas intéressée d'assez près aux différentes théories qui prolifèrent sur le fonctionnement physiologique et psychologique de l'érection pénienne.

Contrairement à de nombreux travaux, je n'ai pas organisé ma périodisation selon un avant et un après Freud¹⁷⁶. Au contraire, j'ai voulu réinsérer Freud dans son contexte et montrer les similitudes qui le rapprochent des médecins et psychologues que j'ai étudiés. Le rôle central de l'enfance dans l'histoire sexuelle des individus ; l'inconscient porteur de la vérité sexuelle de l'individu ; les effets récurrents des traumatismes oubliés, l'importance des associations d'idées, la critique de la théorie de la dégénérescence, la séparation de la sexualité et de la reproduction, le double foyer érogène de la femme ; aucune de ces idées nouvelles n'appartient exclusivement à Freud (voir le chapitre 7 et plus particulièrement pp.147-152).

Une des faiblesses majeures du livre réside sans doute dans son plan. Je ne suis pas parvenue à trouver une chronologie qui rende compte à la fois des évolutions dans les prescriptions de la sexualité conjugale et de celles de la psychiatrie sexuelle. De ce fait, j'ai adopté un plan thématique, en indiquant dans chaque chapitre une périodisation s'il y avait lieu. Ce choix rend sans doute la lecture malaisée car les chapitres renvoient les uns aux autres. Une autre réserve est à mentionner, qui provient directement du choix des sources : ce livre ne dit rien, ou fort peu, des pratiques réelles des contemporains. Il serait très hasardeux de les déduire des conclusions médicales ou même des témoignages qu'elles convoquent. De même, on peut se demander d'où viennent les normes prescrites par les médecins. Celles-ci reflètent-elles la culture sexuelle d'une catégorie socioprofessionnelle ? Ou plus généralement de la bourgeoisie ? Ont-elles une assise sociale plus large ? Je me risque prudemment dans ces questions dans les deux derniers chapitres, surtout pour montrer que la construction et la contestation du savoir savant sont des entreprises plurielles et très débattues. Il ne fait pas de doute que ces ouvrages sont de plus en plus lus. Les tirages et les rééditions sont importants et surtout ils sont indéfiniment copiés et vulgarisés à la Belle époque.

¹⁷⁶ C'est la perspective adoptée par Lanteri-Laura Georges, *Lectures des perversions. Histoire de leur appropriation médicale*. Paris, Masson, 1979 par exemple.

3.3.3 Poursuivre l'histoire de la sexologie

J'entends bien continuer dans cette voie de recherche. Mes projets pour les années à venir tiennent en trois mots : approfondir ; prolonger, élargir.

Mon livre n'offre qu'un panorama de la science sexuelle du XIX^e siècle qui peut être approfondi de multiples façons. La plupart des médecins dont j'esquisse l'itinéraire professionnel pourraient donner lieu à des biographies. Je n'ai lu qu'une petite partie de leur œuvre, celle qui a trait à la sexualité, et je n'ai pas recherché d'éventuelles archives privées. Pour ne donner qu'un exemple parmi une bonne dizaine possible : Auguste Lutaud m'intrigue. Ce médecin adjoint à Saint-Lazare puis à Lourcine a longtemps vécu à Londres où il adhère aux visions des abolitionnistes. Rédacteur en chef du *Journal de médecine de Paris* et directeur de la *Revue obstétricale et gynécologique*, il défend aussi le néo-malthusianisme. Il signe de son patronyme plusieurs manuels de gynécologie, mais se change en docteur Minime pour publier des poésies fantaisistes ou ses prises de positions militantes¹⁷⁷. Pierre Garnier que, toute proportion gardée, on pourrait qualifier de Krafft-Ebing français, bien qu'il ne soit pas psychiatre, était jusqu'à présent un parfait inconnu, il mérite bien plus que les quelques pages que je lui ai consacrées.

Plusieurs institutions ou périodiques devraient avoir une monographie à commencer par l'école d'anthropologie criminelle d'Alexandre Lacassagne qu'il faudrait revisiter sous l'angle de sa contribution à la psychopathologie sexuelle¹⁷⁸. Si les études gaies et lesbiennes ou sur le genre en général ont permis l'exploration assez fouillée de l'histoire de l'homosexualité, du travestisme ou du transsexualisme, la plupart des autres perversions inventoriées à la fin du XIX^e siècle mériteraient de devenir des objets d'étude à part entière¹⁷⁹. Les vieilles entités morbides que sont la nymphomanie, le priapisme, l'érotomanie ou le

¹⁷⁷ Dr Minime, *Les causeries de Lourcine, études de psychologie sexuelle*, Paris, L. Gougy, s.d. ; Dr Minime, *La prostitution et la traite des blanches à Londres et à Paris*, Paris, Marpon et Flammarion, 1886 et Dr Minime, *Le Néo-malthusianisme, lettre à Max Hausmeister*. Paris, Bureau des publications du *Journal de médecine de Paris*, 1891.

¹⁷⁸ C'est surtout la rivalité entre Lacasagne et Lombroso qui a nourri l'historiographie tandis que Patrick Cardon, s'est limité à la question de l'homosexualité. Voir Darmon Pierre, *Médecins et assassins à la Belle Epoque. La médicalisation du crime*, Paris, Seuil, 1989, Mucchielli Laurent (dir.) *Histoire de la criminologie française*, Paris, L'Harmattan, 1994, Renneville Marc, *Crime et folie. Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires*, Paris, Fayard, 2003, Cardon Patrick, *Discours littéraires et scientifiques fin-de-siècle. Raffalovich, pionnier des gay studies. La discussion sur les homosexualités dans la revue du Dr Lacassagne Les Archives d'anthropologie criminelle (1886-1914)*, Université d'Aix en Provence, Thèse, s.d. (1984), Kaluszynski Martine, "La criminologie en mouvement. Naissance et développement d'une science sociale à la fin du XIX^e siècle. Autour des Archives d'anthropologie criminelle" (Thèse Paris VII, 1988).

¹⁷⁹ Une thèse est en cours sur l'histoire de la nécrophagie à Paris VII sous la direction de Gabrielle Houbre.

satyriasis attendent également d'être redécouvertes. L'archéologie de nos modernes dysfonctionnements sexuels (impuissance, frigidité, éjaculation précoce) est à entreprendre

Je suis en train de constituer une anthologie sur les perversions sexuelles féminines du XIX^e siècle que j'accompagnerai d'une introduction historique. Outre le souci de rassembler des cas féminins peu nombreux et épars dans la littérature médicale, je voudrai aussi vérifier une hypothèse suggérée dans mon livre. La structure narrative des observations médicales semble évoluer depuis le modèle religieux des récits de tentation (pour les nymphomanes ou les masturbatrices) jusqu'à celui, sécularisé, de la biographie sexuelle.

Mais je ne veux pas me consacrer exclusivement au XIX^e siècle, afin de prolonger cette recherche dans le XX^e siècle. D'ores et déjà, j'identifie plusieurs moments qui doivent être étudié de près. Au début du siècle, la sexologie française ne se distingue pas aisément d'une masse de production médico-littéraire médiocre et proche du courant décadentiste. Quelques autorités médicales participent à ces entreprises érotico-commerciales. Raoul Désormeaux, médecin légiste, professeur de médecine légale et membre de l'Académie de médecine, signe « La Bibliothèque sexuelle » (1905-1907), qui comprend treize petits volumes. Mais la plupart des auteurs sont des polygraphes qui utilisent un pseudonyme et leur titre de docteur n'est pas assuré. Jean Fauconnet, ancien médecin sanitaire aux colonies, alias Dr Caufeynon ou Jaf, bat tous les records¹⁸⁰ : entre 1902 et 1905, le *Catalogue général de la librairie française* cite quarante titres de lui sur des sujets vendeurs : syphilis et blennorragie, perversions, masturbation, hygiène et préservation, impuissance et stérilité, pédérastie, prostitution, hystérie, mais aussi hypnotisme, messes noires, etc. Divers noms de plume (Dr Alibert, Dr Riolan ou Dr Rhazis) signent des collections variées qui rassemblent en une dizaine de volumes tous les sujets possibles sur la sexualité. Une recherche s'impose donc sur tous ces auteurs et les maisons d'éditions qui les font connaître. Qui sont-ils réellement ? Sont-ils seulement médecins ? Ont-ils un lien avec les milieux militants qui promeuvent la sexologie et les citent ?

Par la suite, dans les années 1920 et 1930, une des questions essentielles sera sans doute de cerner l'influence du freudisme, et plus largement de la psychanalyse, sur la sexologie française. Si elle apparaît assez nettement chez des psychiatres et des psychologues (Paul Hartenberg, Angelo Hesnard, Pierre Vachet) ou même quelques médecins (Jean Dalsace), des courants entiers n'y font pas référence, notamment dans les milieux militants néo-malthusien ou anarchiste (Jean Marestan, René Guyon, Berty Albrecht).

¹⁸⁰ Voir la présentation de Brigitte Lhomond à la réédition du Dr Caufeynon., *Histoire de la femme*, Côté-femmes, 1989, (première édition 1904).

Une évolution se dessine en France comme ailleurs : cette science nouvelle s'éloigne rapidement de ses racines militantes et se médicalise à mesure qu'elle se dépolitise. La Ligue mondiale pour la réforme sexuelle se dote d'une section française qui s'appuie sur le mouvement néo-malthusien¹⁸¹. Incarnée d'abord par le comité « Pro amor » (1928) animé par Victor Margueritte, Eugène Humbert, le Dr Pierre Vachet (professeur à l'Ecole de Psychologie) et Alexandre Croix, elle est à partir de 1930 reprise en main par un nouveau Comité. Moins anarchiste, il est composé de Victor Basch (président de la Ligue des droits de l'homme), du Dr Sicard de Plauzole (médecin abolitionniste) du Dr Jean Dalsace (médecin communiste), de Pierre Scize et enfin de Berty Albrecht, certainement la plus active. Celle-ci fait paraître 6 numéros de la revue *Le Problème sexuel* de 1933 à 1935, consacrées aux grands thèmes du mouvement (sauf l'homosexualité). Au début des années 1930, Edouard Toulouse (médecin aliéniste) et Jean Dalsace créent les premières associations de sexologie, mais leurs liens avec les mouvements militants apparaissent des plus ténus. Il semble bien que la sexologie ne renoue avec les milieux militants qu'avec le Mouvement français pour le planning familial dans les années 1950 et 1960.

Enfin je souhaite également élargir ma réflexion par la comparaison internationale. Dans mon livre, j'ai tenté de montrer les spécificités françaises de la science médicale sexuelle du XIX^e siècle (voir « en guise de conclusion », pp. 203-208). J'entends continuer ce comparatisme quand l'historiographie le permet. Il s'agit notamment de confirmer ou d'infirmer des études comparées qui confrontent le cas français aux cas allemand ou anglais¹⁸². Elles insistent sur le retard de la sexologie hexagonale qui, par natalisme, tarderait à déconnecter la sexualité de la reproduction et pathologiserait plus durablement qu'ailleurs l'homosexualité tandis que l'idéal hétérosexuel s'y montrerait particulièrement fort. Mais plutôt que de souligner des retards ou des conservatismes, il me semble plus importants de cerner des spécificités nationales : les effets de la loi de 1920 ou 1923 ; l'absence de mouvement homosexuel avant les années 1950 ; le rejet médical de l'eugénisme.

Un de mes souhaits les plus chers serait de pouvoir organiser un séminaire régulier sur l'histoire de la sexologie où pourraient venir discuter de leurs travaux et hypothèses jeunes chercheurs et chercheurs confirmés, chercheurs français et étrangers, mais aussi des

¹⁸¹ Chénin Mathilde, *La ligue mondiale pour la réforme sexuelle sur une base scientifique à travers les archives de l'Institut international d'histoire sociale (IISG) Amsterdam*, Université de Bourgogne, D.E.A de l'UFR Droit Lettres, 2003 ; Tamagne Florence, "La ligue mondiale pour la réforme sexuelle: la science au service de l'émancipation sexuelle?," *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, n° 22, 2005, pp.101-121.

¹⁸² Voir en particulier Nye Robert A, "History of Sexualiy in Context : National Sexological Traditions," *Science in Context*, vol.4, n° 2, 1991, pp.387-406 et Nye Robert A., "Sex and sexuality in France since 1800" dans Eder Franx X., et al. (dir.), *Sexual Cultures in Europe. National histories*, Manchester, Manchester University Press, 1999, pp.91-113, qui font référence sur ce point.

sexologues, des militants ou des acteurs de terrain. Il va de soi que les analyses féministes sur la sexualité et plus généralement sur le vécu et les théories de la sexualité des femmes demeureront mes objets favoris.